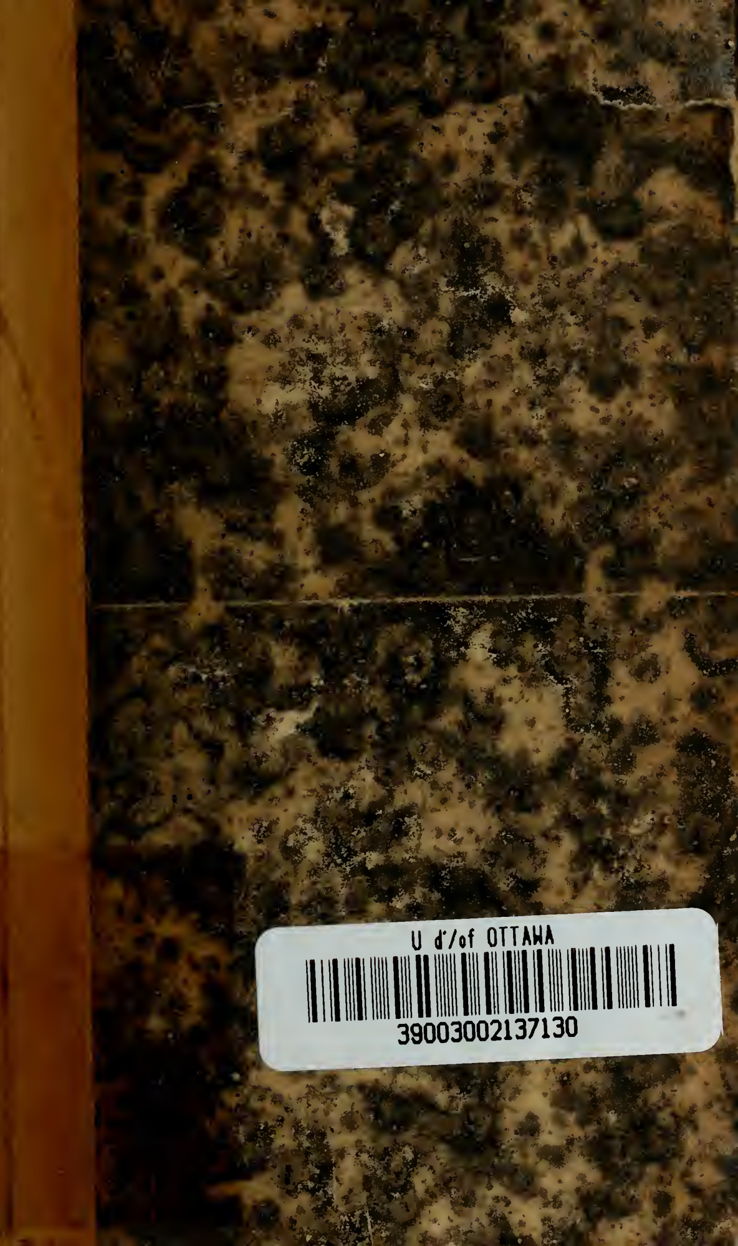
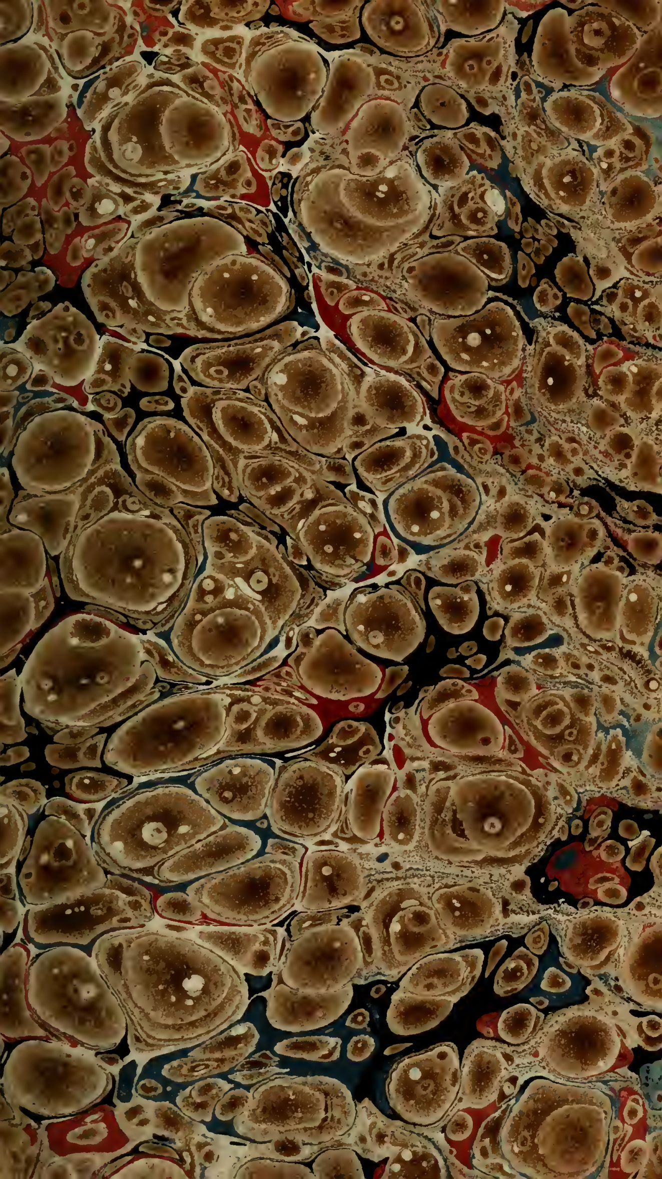
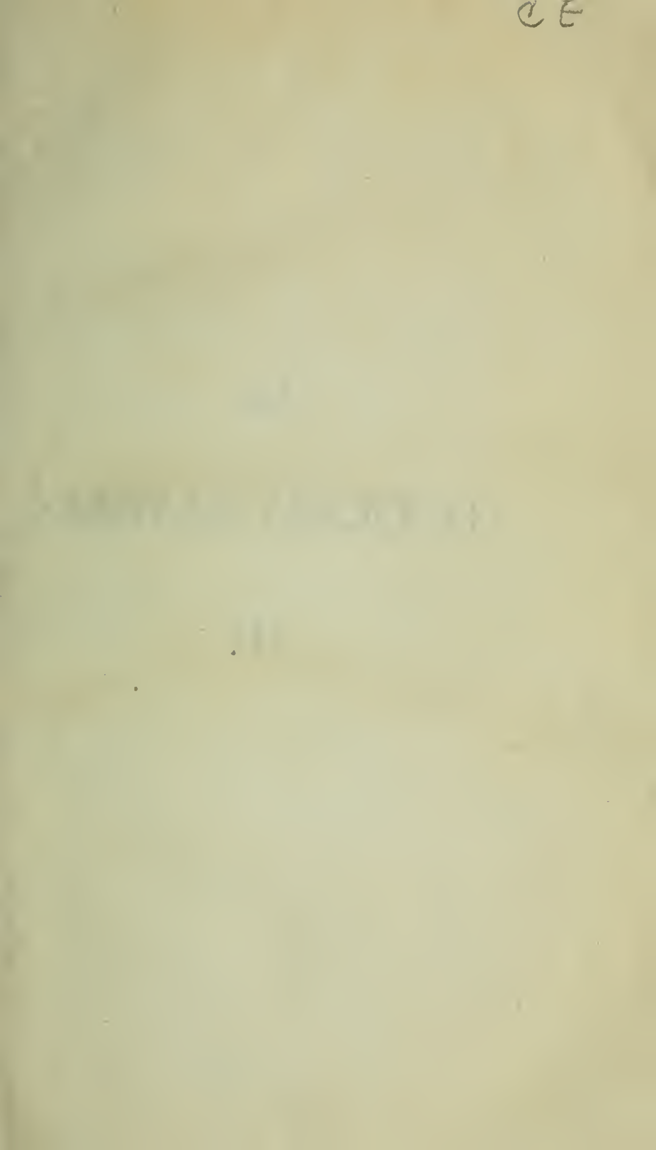


U d'/of OTTAWA
39003002137130




CE

LA
FAMILLE LUCEVAL.

III.

St-QUENTIN.

MOUREAU FILS, IMPRIMEUR DU ROI.

LA

AMILLE LUCEVAL,

OU

MÉMOIRES

D'UNE JEUNE FEMME

QUI N'ÉTAIT PAS JOLIE;

ÉDIGÉS PAR PIGAULT-LEBRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

Les Personnes d'esprit sont-elles jamais laides?

PIRON, *Métromanie*.

TOME TROISIÈME.

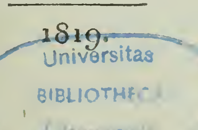
PARIS,

BARBA, LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS,

n° 51.

1819.



LA

FAMILLE LUCEVAL,

OU

MÉMOIRES

D'UNE JEUNE FEMME

QUI N'ÉTAIT PAS JOLIE.

CHAPITRE Ier.

Tout change, parce que tout doit changer.

On ne parlait à Paris que de la colonie Luceval; c'est ainsi qu'on la nommait. On comparait François à Guillaume Penn : même franchise, même simplicité. On enviait le sort des paisibles habitans du hameau; on désirait, comme on désire à Paris,

très-vivement, d'en augmenter le nombre. On pressait le propriétaire de bâtir vingt maisons encore, et de tripler les produits, ce qui n'est pas à dédaigner.

Duval, général en chef, rue de Cléry; Duval, alors ministre des relations étrangères, et de plus forcé d'être orateur, car il n'avait pas de secrétaire, Duval répondait laconiquement à ces instances si flatteuses, que le bonheur d'une colonie n'est pas en proportion de son étendue et de sa population; qu'un petit état est plus facile à gouverner qu'un grand; et, cemme il n'est pas de principe qui ne doive être appuyé sur l'expérience, il observait que Robinson et Vendredi vécurent parfaitement heureux tant qu'ils furent seuls, et il ajoutait que sept à huit personnes opulentes et unies n'ont pas d'intérêt à courir des chances qui, sans rien ajouter à

leur bien-être, peuvent nuire à leur tranquillité.

Rien d'aussi chatouilleux que l'amour-propre ; chacun a le sien, et le plus sot n'est pas celui qui en a le moins. On trouva les défaites de Duval offensantes, injurieuses; on ne dit pas hautement ce qu'on pensait, mais on passa subitement de l'engouement au dédain. On débita dans tous les cercles de Paris, tout ce qu'on peut imaginer d'absurde sur la nouvelle colonie. On crut donner des ridicules aux colons ; on les mit à portée de juger ceux qui venaient périodiquement manger leurs chapons, leurs abricots et leurs fromages à la crème.

De cette foule, que la curiosité et le désœuvrement avaient amené chez Luceval, il ne resta que quelques honnêtes gens qui aimaient véritablement nos colons et la campagne. Attachés à tous les habitans, chéris de

chacun d'eux, ils logeaient indistinctement chez les uns ou les autres; assez ordinairement chez le premier qu'ils rencontraient en arrivant. On en était venu insensiblement à tout mettre en communauté, tout, jusqu'aux affections du cœur.

On trouvait là ce dont on parle sans cesse, et ce qui peut-être ne s'est réellement rencontré que chez Luceval, des plaisirs innocens et variés, de la raison sans pédantisme, des talens sans orgueil, de l'esprit sans prétention, de la gaîté sans licence. On était presque toujours réunis, et cependant chacun avait des habitudes relatives à sa situation ou à son âge. Mesdames Luceval et Sancy, par exemple, avaient remplacé les jeux d'exercice par des plaisirs doux, plus convenables à des femmes qui allaitent leurs enfans. Les soins intérieurs, qui ne sont pas sans agrément, parce

qu'ils occupent; le déjeuner, moment de la confiance et de la liberté; des lectures agréables ou utiles, employaient une partie de la matinée.

Vers le midi, les petites mamans prenaient leurs enfans, et se réunissaient sur le boulingrin. Les jeunes bonnes suivaient, la barcelonnette au cou, roulant chacune un joli chariot, destiné à reposer les bras délicats de nos jolies dames. Un simple ruban fixait l'enfant. Chaque mère saisissait le timon léger. On parcourait les jardins, foulant tantôt l'herbe fine, tantôt s'égarant dans des bosquets qu'on aimait à revoir, parce qu'on y retrouvait à chaque pas d'heureux souvenirs. On riait, on chantait, on s'arrêtait; on parlait aux enfans, qui souriaient à ce qu'ils paraissaient entendre, et qui vraiment n'entendaient rien. Un baiser, récompense de leur intelligence prétendue, rendait de nouvelles

forces aux jeunes mères. Montait-on le rocher ou la colline sur laquelle était bâti le temple? Mme d'Egligny disputait aux petites bonnes le plaisir de pousser les chariots. Descendait-on, les jeunes mamans reprenaient leur course, et ne s'apercevaient pas que Zéphir, dont elles semblaient défier l'agilité, se vengeait en dessinant des formes réservées à deux amours: c'étaient Luceval et Sancy. Ils en avaient la jeunesse, les grâces, la fraîcheur. Ils étaient de toutes ces promenades, et ce qu'ils étaient forcés de sacrifier à la décence, tournait au profit du cœur.

On s'arrêtait enfin sous un ombrage touffu et frais. On s'asseyait sur le gazon; on y formait un cercle. Les enfans passaient des bras de leurs mamans dans ceux de leurs pères, de leurs amis. « Mon Dieu, ma fille, » que tu es laide! s'écriait quelquefois

» Manette, en regardant sa Caroline. » Et elle partait d'un éclat de rire ; et le plus tendre baiser était la douce expiation que lui offrait sa mère.

Madame Sancy cherchait à ménager son amie ; elle ne parlait jamais de son fils ; elle le caressait en silence, et ce silence même donnait lieu à des réflexions secrètes, qui n'étaient pas à l'avantage de la petite Caroline.

C'est sous cet ombrage mystérieux, loin des regards profanes, que s'ouvrait le fichu discret, que se dénouait l'échelle de rubans, que paraissaient ces vases séducteurs, que pressaient de petites mains impatientes ; c'est sous des lèvres avides que disparaissait la rose, d'où jaillissaient des sources de la vie.

Bientôt un doux sommeil fermait ces yeux, faibles encore. On apportait les barcelonnettes, on y déposait les enfans, et on n'entendait plus que

le gazouillement des oiseaux. Les mères attentives se partageaient entre leur ouvrage d'aiguille et leur tendre anxiété ; les jeunes pères tiraient des coffres des chariots un échiquier pliant ; Mme d'Egligny y prenait un livre; les petites bonnes renouvelaient les guirlandes de fleurs qui paraient les barcelonnettes.

La cloche rappelait chacun chez soi. On avait jugé convenable de dîner tous à la même heure, pour être libres en même temps. C'est alors qu'on se rassemblait selon son goût et les plaisirs du jour. C'est alors que Mme Ducoudrai cherchait un air plus pur sous les bosquets solitaires. Quelquefois elle s'arrêtait devant un groupe ; elle écoutait, lorsqu'on y parlait raison, ce qui arrivait fréquemment ; elle y laissait son fils, son cher Edouard, que la solitude n'amusait pas, qui cherchait les jeux

de l'enfance, qui n'avait pas de camarades de son âge, mais qui s'en était fait un du général, depuis qu'il était entré furtivement chez lui un matin pour lui cacher sa jambe de bois. Le général avait décidé qu'un enfant espiègle est toujours un excellent militaire, et il apprenait à Edouard ses vieilles romances; il jouait avec lui à la bataille; il lui faisait des sabres de bois, des fusils de roseau; il lui montrait l'exercice; il lui permettait de tout retourner chez lui, et il n'y paraissait jamais, parce qu'une maison bien ordonnée et celle d'un vieux garçon ne se ressemblent point.

En conséquence, Edouard s'échappait de chez sa mère le plus souvent qu'il pouvait, d'abord, parce qu'elle était triste; ensuite, parce qu'elle lui montrait à lire et à dessiner des yeux, ce qui l'ennuyait à la mort. Il courait de tous les côtés, jusqu'à ce qu'il eût

trouvé le général; et quand Mme Ducoudrai voulait le ravoir, c'est là qu'elle l'envoyait chercher.

Elle savait gré au brave officier de ses soins et de ses complaisances. Elle ne le lui disait pas ; mais elle s'arrêtait plus volontiers avec lui qu'avec les autres. Ce corps mutilé ne lui rappelait rien des jouissances de l'amour ; sa conversation était toujours étrangère aux sensations du cœur : elle s'oubliait auprès de lui. Il était le seul qui pût la faire parler, et il en concevait une sorte d'orgueil. « Corbleu ! » messieurs, disait-il à Luceval et à » Sancy, vous croyez que pour plaire » à une femme charmante, il faut » être un Adonis ! Regardez-moi ; je » ne suis pas beau, ou le diable m'em- » porte ! eh bien, c'est toujours » moi que cherche Mme Ducoudrai ; » ce n'est que moi qu'elle écoute et à » qui elle répond. Sa tristesse se mo-

» dère, elle reprend ses pinceaux ; » et savez-vous le premier usage » qu'elle en fait? elle me peint en pied, » messieurs, avec ma jambe de bois, » et un bras de moins. Allons, pré- » sident, notre piquet. Je me crois » en veine aujourd'hui, et je vous » gagnerai vingt fiches. — Vous les » perdrez, général. — C'est ce que » nous verrons. »

Ce fut au milieu d'une de ces parties, lorsque Duval finissait une leçon d'astronomie, que les amis de Paris se plaçaient pour entendre une nouvelle symphonie concertante qu'allaient exécuter M. et Mme Sancy, M. et Mme Luceval, que François, allant et venant à son ordinaire, rencontra le père Dufour haletant, la pâleur sur le front, la douleur dans les yeux.

Le vieillard aborda François : c'est toujours à lui que s'adressaient ceux

qui avaient besoin de secours ou de consolations.

« Il vous est arrivé un malheur, » père Dufour ? le plus grand de » tous, monsieur. — Parlez, mon ami, » parlez. — Notre gendre... — Nico- » las, le bon Nicolas ! — En se laissant » glisser de dessus une meule de » foin... — Il est tombé ? — Sur les » pointes d'une fourche qu'on avait » imprudemment plantée... — Oh ! » mon Dieu, mon Dieu ! vit-il encore ? » — Bientôt il ne vivra plus. — Lafleur, » Champagne, vite un cabriolet ! Hâ- » tez-vous, il n'y a pas un instant à » perdre. — Que de bonté, monsieur ! » vous allez envoyer... — Je vais moi- » même, père Dufour, chercher, ame- » ner les gens de l'art les plus célè- » bres... — Il suffirait, monsieur Fran- » çois, de charger un domestique... — » Mon ami, ne laissons jamais à d'au- » tres le plaisir d'être utiles, quand

» nous pouvons le goûter nous-mê-
» mes. » Et François monte en voiture ; il est déjà sur la route de Paris : il presse, il pique le meilleur des chevaux de Luceval, dans deux heures il sera de retour.

Le vieillard le regardait aller ; et quand il cessa de le voir, il éleva les yeux et les bras vers le ciel : « Bénissez-le, mon Dieu, qui lui avez donné votre bonté ! »

Les jeunes mères folâtraient, couraient sur le gazon. L'attitude du vieillard les frappe. Elles s'approchent, elles l'interrogent. Aussitôt la triste nouvelle se répand. Plus de ris, plus de jeux : on n'écoute que le cri de l'humanité souffrante.

Madame Luceval met des cordiaux dans un petit panier, Mme Sancy en remplit un autre de vieux linge. Elles veulent porter, présenter elles-mêmes l'offrande au malheur : elle en

sera plus chère à Nicolas. Il verra qu'on l'estime, qu'on l'aime ; et, s'il ne doit pas survivre à son accident, cette idée consolante l'aidera à mourir.

Tout le monde prend le chemin du village. Le général tenait Edouard par la main. « Viens, lui disait-il, accou-
» tume-toi de bonne heure à voir des
» malheureux : tu ne rencontreras que
» cela dans le monde. »

Madame Ducoudrai marchait seule, l'œil morne, la tête penchée sur sa poitrine. Pauvre petite Marguerite ! pensait-elle, bientôt, peut-être, tu sentiras comme moi, qu'on perd plus que la vie en perdant ce qu'on aime. La conformité de notre sort comblera l'intervalle qui nous sépare ; nous mêlerons nos larmes : et à qui parlerait-on de sa peine, qu'à l'être infortuné, qui seul sait compâtir à des maux qu'il éprouve ?

On entre en silence dans la maison qu'habitaient la veille encore le contentement et la paix. Le malheureux était mourant. Le père et la mère Dufour, la jeune et intéressante Marguerite, deux enfans, qui balbutiaient à peine, étaient à genoux autour du lit, et demandaient à Dieu un père, un époux, un gendre. Dieu fut sourd à leurs prières.

Que j'aime ce rustre du bon Lafontaine, qui

. . . .Chez lui gardait un dieu de bois;
De ces dieux qui sont sourds, bien qu'ayant des oreilles.
Le rustre cependant s'en promettait merveilles;
Il lui coûtait autant que trois.
. . . .
A la fin, se fâchant de n'en obtenir rien,
Il vous prend un levier met en pièces l'idole.
. . . . . . Quand je te fais du bien,
M'as-tu valu, dit-il, seulement une obole?
Va, sors de mon logis, cherche d'autres autels.
. . . .

Et, puisque nous sommes en train de citer, un extrait de cette autre fable :

Un bloc de marbre était si beau,
Qu'un satuaire en fit l'emplette.
Qu'en fera, dit-il, mon ciseau ?
Sera-t-il dieu, table ou cuvette ?

Il sera dieu, même je veux
Qu'il ait en sa main un tonnerre.
Tremblez, humains ! faites des vœux ;
Voilà le maître de la terre.

L'artisan exprima si bien
Le caractère de l'idole,
Qu'on trouva qu'il ne manquait rien
A Jupiter, que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier
Eut à peine achevé l'ouvrage,
Qu'on le vit frémir le premier,
Et redouter son propre ouvrage.

Il était enfant en ceci :
Les enfans n'ont l'âme occupée
Que du continuel souci
Qu'on ne fâche point leur poupée.

. . . .

Linfortuné Nicolas parut se ranimer à l'aspect des soins qu'on lui prodigua, et du vif intérêt qu'il inspirait. Son œil, presqu'éteint, exprima encore la reconnaissance et l'affection. Il souleva avec effort une main déjà glacée, et montra Marguerite et ses enfans. Madame Ducoudrai fondit en pleurs. « Tels furent, s'écria-t-elle, le
» dernier signe, le dernier vœu de mon
» époux. On les a oubliés avec lui : la
» dernière volonté de Nicolas sera res-
» pectée. » Elle embrasse la mère désolée; elle prend un enfant sur chacun de ses genoux; elle les presse contre son sein; elle les a adoptés! Nicolas lui adresse un regard qui eût payé les mines de Golconde.

François parut, accompagné d'un médecin et d'un chirurgien. Ils décidèrent, au simple attouchement du pouls, qu'il n'y avait pas de ressources. Ils essayèrent cependant de placer un

appareil, et le blessé expira dans leurs mains.

Aussitôt la maison retentit des gémissemens de ces infortunés. Madame Ducoudrai prit la main de Marguerite, soutint les pas chancelans de l'aîné des enfans, remit l'autre entre les bras du général, et sortit, sans s'inquiéter si les amis communs la suivaient ou non. Elle n'adressa pas un mot à Marguerite : persuade-t-on la douleur? elle pleurait avec la jeune femme.

Les habitans de la colonie retournèrent chez eux, tristes, pensifs, et se parlant à peine. Les gens fortunés ont besoin de ces scènes d'affliction qui les ramènent au sentiment de leur faiblesse, et du vide des plaisirs. C'est alors que, se repliant sur soi-même, on se compare aux êtres souffrans dont on est environné; qu'on sent que pour mourir en paix, il faut faire un digne emploi de la vie.

Luceval marchait seul, et ne paraissait pas plus profondément affecté que les autres. Se rappelait-il l'impression désagréable qu'avait fait éprouver à Mme Luceval le dernier baiser pris à Marguerite le jour du baptème? craignait-il de laisser pénétrer ses véritables sentimens, ou était-il du nombre de ceux que la satiété en tout genre conduit à l'insouciance?

François, toujours sévère envers lui-même, et juste et franc envers les autres, s'approcha de Luceval. « Monsieur, lui dit-il, j'ai cessé d'être votre » tuteur... — Mais, vous êtes toujours » mon meilleur ami, François. — Eh » bien! un vrai ami doit la vérité à » son ami, et si ses conseils ne sont pas » suivis, du moins n'a-il rien à se reprocher. Voyons, monsieur, que » comptez-vous faire pour cette malheureuse famille? — Mais, mon bon » ami, nous verrons. — Monsieur, le

» bienfait différé perd beaucoup de
» son prix ; c'est le choix heureux du
» moment qui fait valoir ce qu'on
» donne. -- Eh bien, François, nous
» nous consulterons. — Pensez-vous,
» monsieur, à la froideur de vos ré-
» ponses ? vous conservez la plus
» vive affection pour Mme Luceval,
» et elle la mérite sans doute ; mais
» l'amour qu'elle vous inspire a-t-il
» fermé votre âme à la délicatesse et
» à la reconnaissance ? — Comment,
» François, à la reconnaissance ? —
» Avez-vous oublié que Marguerite
» est la première près de qui vous avez
» senti battre votre cœur, et ne devez-
» vous rien à celle qui vous a commu-
» niqué une seconde vie ? Avez-vous
» oublié que vous l'avez jugée digne
» de votre main, et que vous avez
» voulu la combler de richesses pour
» la consoler de vous avoir perdu ? Ce
» sentiment s'est éteint ; mais la déli-

» catesse vous permet-elle de l'aban-
» donner à l'infortune et à sa dou-
» leur, lorsque, par l'accomplisse-
» ment constant de ses devoirs, elle
» a acquis de nouveaux droits à
» votre estime? Réfléchissez, mon-
» sieur; interrogez votre cœur; il
» vous parlera comme moi. — Mon
» ami, mon bon ami, je ne demande
» pas mieux que d'adoucir le sort de
» cette jeune femme; mais encore
» faut-il le temps de penser... — J'ai
» pensé pour vous, et je ne vous lais-
» serai que la satisfaction d'agir. —
» Voyons, mon bon ami, que croyez-
» vous qu'on puisse faire? — J'occupe
» le bas d'une de vos maisons. J'ai six
» pièces, et deux me suffisent. Je lo-
» gerai la malheureuse famille. —
» Bien. M. Duval étudie et travaille
» à la bibliothéque; ainsi le bruit, les
» jeux des enfans ne lui donneront
» pas de distractions. — Ensuite? —
» J'occuperai Marguerite, je l'em-

» ploierai utilement pour vos intérêts;
» elle gagnera à la colonie de quoi
» élever honnêtement ses enfans.
» Elle a un bail très-long et très-avan-
» tageux: vous lui permettrez de dis-
» poser de la ferme d'après mes avis.
» Je placerai pour elle les bénéfices
» qu'elle en retirera; elle joindra tous
» les ans ses intérêts à ses capitaux;
» à l'expiration du bail, elle aura de
» quoi se faire un sort indépendant,
» et ces arrangemens, monsieur, ne
» vous coûteront qu'une signature.
» — Je la donnerai avec le plus
» grand plaisir; mais il est dans les
» convenances que je prévienne Mme
» Luceval. — Vous ne pouvez vous
» en dispenser; mais je crois, mon-
» sieur, qu'elle pensera comme nous.
» Elle est à l'âge heureux où le cœur
» suffit à peine au besoin d'aimer,
» où tous les genres d'affections lui
» sont propres, et le plaisir simple

» et pur de secourir l'humanité souf-
» frante, peut reposer un moment
» des agitations de l'amour. »

Madame Luceval ne fut pas précisément de l'avis de ces messieurs. En volant au secours de Nicolas, en consolant sa femme, elle avait cédé à un premier mouvement, toujours favorable au malheur. Mais, au retour, elle avait eu le temps de réfléchir. Marguerite était encore très-jolie; les gens de Luceval avaient parlé; François lui-même avait jeté, sans s'en douter, quelque lumière sur cette liaison éteinte. Cependant, comment se refuser ouvertement à un acte de bienfaisance, que désiraient, que sollicitaient tous les membres de la société? Il fallait donner des prétextes plausibles, et la jeune dame sentait qu'une jalousie sans fondement réel n'eût été qu'un ridicule.

Elle se rendit au vœu général avec

cette facilité que semblait exiger la circonstance, et cette froideur qu'éprouvera toujours de l'épouse celle qui plut au mari, ne fût-ce qu'un instant. Elle observa seulement que la société était composée de manière à ce qu'on ne pût admettre Marguerite et ses enfans dans l'une des sept maisonnettes ; qu'il serait absurde d'exposer les habitans de la colonie à rencontrer à chaque pas une femme, intéressante sans doute par sa situation, mais qui d'ailleurs ne pouvait convenir à personne ; qu'enfin, il y avait quelques bâtimens éloignés, ou on pouvait la loger conformément à son état.

Ces observations faisaient souffrir François. Parvenu près de son ancien maître, de l'état de domestique au rang d'ami et d'ami intime, il ne connaissait, depuis trente ans, que deux classes d'hommes, les honnêtes gens

et les fripons. Il avait résisté aux premiers désirs de Luceval, parce qu'il avait senti que son pupille pourrait lui demander compte un jour d'une faiblesse qui eût excité le blâme général; mais il ne concevait rien à ces raffinemens, qui font adopter par la société une femme couverte de dentelles, et qui la forcent à en rejeter une autre qui se présente avec l'auréole des vertus. Bon François! il n'était pas du dix-huitième siècle.

Luceval se tut; François ne répliqua rien. Il savait combien il était facile de réchauffer la bienfaisance de son élève; mais il sentait le danger de mettre en opposition la femme et le mari.

Le silence de Luceval, les ménagemens de François, n'influèrent en rien sur le sort de Marguerite. Madame Ducoudrai était maîtresse ab-

solue chez elle : elle y reçut la mère éplorée et ses malheureux enfans.

Marguerite était douce ; Mme Ducoudrai n'était pas exigeante. Il s'établit entre elles une sorte d'intimité, que le même genre d'infortunes rendait chaque jour plus étroite. Elles ne sortaient presque jamais, et si elles voulaient jouir d'une heure de promenade, elles choisissaient le moment où elles étaient sûres de ne rencontrer personne dans les jardins. Le général, seul, était régulièrement admis chez elle, et il disait tout haut que Mme Ducoudrai était aussi estimable que belle, et que s'il avait son bras, sa jambe et vingt-cinq ans de moins, il faudrait, parbleu, qu'elle l'épousât.

Une belle action enflammait l'âme du vieux général ; il la louait, parce qu'il y trouvait du plaisir et de la justice. Sa franche vivacité ne lui

permettait jamais de réfléchir ; il disait d'abord ce qu'il pensait, sans s'inquiéter des conséquences. Cependant ces éloges répétés semblaient être une satire directe de l'insouciance de quelques-uns des habitans. Madame Luceval s'appliquait secrètement des traits qui ne s'adressaient ni à elle, ni aux autres. Elle laissa échapper plusieurs fois des marques de mécontentement, et le président en parla enfin au général. « Je ne critique » personne, répondit celui-ci; je ne » cherche à mécontenter personne ; » mais il y aurait de la lâcheté, de la » bassesse à me taire, d'après des con- » sidérations frivoles, sur ce que je » vois de beau, de grand, de sublime; » et, ventrebleu! je ne me tairai pas.»

On ne voyait plus Mme Ducoudrai, et il était dans les convenances que Luceval allât quelquefois s'informer de sa santé, savoir si on

fournissait exactement à ses besoins, et à ces petites fantaisies que nous aimons tant à satisfaire. Ces visites, toujours très-courtes et peu fréquentes, inquiétaient Mme Luceval. Son mari avait aimé Marguerite : il lui avait plu ; elle était libre ; elle pouvait se rappeler ses premières affections; la vanité, l'intérêt pouvaient faire le reste. A la vérité, l'amour de Luceval ne paraissait pas s'affaiblir ; mais qui peut lire dans l'avenir ? et les cœurs timides semblent se complaire à se créer un avenir effrayant.

Quelquefois aussi la jeune dame riait de ses craintes. Brillante de jeunesse, d'attraits, de parure, pouvait-elle craindre une simple paysanne ? Cette réflexion, que l'amour-propre reproduisait souvent, eût peut-être calmé des inquiétudes, qui n'étaient pas encore fondées, Si Mme d'Egligny n'avait eu sur l'inconstance

des hommes une opinion qu'elle devait probablement à son expérience, et qu'elle n'avait pas la sagesse de dissimuler. Eclairer une femme trompée, c'est perdre une maison. Alimenter le soupçon au cœur de celle qui n'a aucun sujet légitime de craindre, c'est détruire le charme de l'illusion, et notre bonheur ne se compose que de cela.

Déjà les habitans commençaient à se voir moins. Une réserve marquée avait succédé à la confiance et à la gaîté. On n'avait à se plaindre de personne, et on croyait s'apercevoir qu'on cessait de se convenir.

Le président regrettait ces jours d'abandon et d'aimable folie, qui plaisent à tous les âges, quand ils sont réglés par la décence. Plein de pénétration, il démêla facilement la cause de la mésintelligence qui commençait à se manifester, et il entreprit d'en effacer jusqu'au souvenir.

Il ne se fatigua point à combattre des opinions, à dissuader ceux qui ne voulaient pas l'être ; il attaqua le mal dans sa source. « Monsieur, dit-il à » François, les crises violentes durent » peu : Marguerite doit commencer à » se calmer et à sentir la nécessité de » se suffire à elle-même. M. Luceval a » signé l'acte qui l'autorise à disposer » de sa ferme ; il faut maintenant qu'un » travail utile pour le propriétaire et » pour elle, lui permette d'écono- » miser ses petits revenus : tels étaient, » je crois, vos projets. — Mais, mon- » sieur le président, elle ne dépense » rien, rien absolument chez Mme » Ducoudrai. — La délicatesse ne » lui permet pas d'y rester plus long- » temps. L'occupation, d'ailleurs, » la distraira des idées affligeantes » que nourrit l'oisiveté, et sur les- » quelles elle a ramené Mme Du- » coudrai, qui déjà avait assez

» de douleur. Employez Marguerite » dans les bâtimens extérieurs; qu'elle » n'ait plus de communication di- » recte avec nous : le sort de toute » la vie de M. et de Mme Luceval » dépend de la conduite que vous » allez tenir. — Vous m'effrayez, » monsieur le président. — Des alar- » mes ne remédient à rien. — Mon » pupille serait-il capable de s'ou- » blier, de manquer à sa femme? » — Je ne le crois pas. Cependant, » cela n'est pas impossible : Mme Lu- » ceval le craint, et c'est assez.

» — Mais croyez-vous, monsieur » le président, que Mme Ducoudrai » permette à Marguerite..... — Mon » cher François, à vingt-quatre ans » on pleure facilement, on peut trou- » ver même de la douceur à pleurer; » mais, à vingt-quatre ans, on ne se » voue pas aux larmes. Un moment » d'exaltation nous fait quelquefois

» agir contre nos intérêts. Nous sen-
» tons plus tard les désagrémens
» d'une association qui n'a de rap-
» ports ni avec nos goûts, ni avec no-
» tre tournure d'esprit, ni même avec
» nos moindres habitudes. Un amour-
» propre mal entendu nous empêche
» de revenir sur une fausse démarche;
» mais nous cédons avec facilité, et
» nous conservons une reconnais-
» sance secrète pour celui qui a eu l'a-
» dresse de nous faire une douce
» violence. Telle est, je crois,
» la position de Mme Ducoudrai.
» C'est à vous, qui jouissez de la
» considération patriarchale, à vous,
» que vos fonctions autorisent à en-
» trer partout, à voir Marguerite, à
» lui parler, à empêcher enfin que
» la défiance n'amène l'aigreur entre
» de jeunes époux, si dignes d'être
» heureux. »

Le président connaissait le cœur

humain. Mme Ducoudrai n'opposa qu'une faible résistance. Marguerite était reconnaissante ; mais elle ne fut pas fâchée d'être rendue à son indépendance. Elle sentait avec une satisfaction secrète , qu'éloignée de l'enclos , elle recevrait librement son père et sa mère, ses anciennes amies qui parlaient et entendaient son langage, et que surtout elle pourrait gâter ses enfans, sans qu'une protectrice lui observât que les vices de la première éducation influent sur le reste de la vie : tout était pour le mieux.

Elle alla fixer son domicile dans une ou deux chambres attenantes à la lingerie , dont la direction lui fut confiée par François. C'était un emploi nouveau qu'il créait. Il l'avait jusqu'alors exercé , aussi-bien que peut le faire un homme ; mais il s'en déchargea avec plaisir , dès qu'il eut

trouvé une femme intelligente et sûre. Il avait d'ailleurs tant de parties essentielles à surveiller !

Le président jouissait de son ouvrage. Il observait les différentes teintes des physionomies; elles paraissaient plus ouvertes, et il s'aplaudissait chaque jour de ce qu'il avait fait. Il ne recueillit cependant aucun fruit de ses vastes conceptions. Un incident bien simple, bien naturel, et que sa prudence n'avait point prévu, renversa tout son plan.

Luceval, trop jeune pour calculer rien, trop ardent pour être réservé, avait mis sa jeune épouse dans la nécessité de sevrer Caroline. Mme Luceval se consola aisément d'une distraction, qu'elle tourna à l'instant au profit de son repos et de ses goûts. Elle représenta la difficulté de priver du sein un enfant sous les yeux de sa mère. Elle insista sur le besoin qu'a-

vait du grand air et des alimens sains de la campagne, un enfant sevré brusquement. La conséquence était toute simple : c'est que Luceval devait la conduire à Paris.

Il fallait réellement qu'une demoiselle de seize ans, élevée dans le grand monde, habituée aux plaisirs bruyans, éprouvât ce que l'amour a de plus doux et de plus fort, pour passer, sans regretter rien, dix-huit mois dans un perpétuel tête-à-tête. Il était dans l'ordre des choses qu'on pensât enfin à sortir de cette espèce de léthargie, et il n'était pas malheureux d'avoir un motif qui mît en défaut la pénétration conjugale, et qui ne lui laissât aucun moyen de résistance.

Madame Sancy ne pouvait donner à son mari qu'un prétexte, qui n'eût pas réussi un an plus tôt, et auquel elle n'eût pas pensé : c'était le désir, très-louable sans doute, de ne pas

abandonner son amie pendant les incommodités d'une grossesse. Madame Luceval n'était pas incommodée du tout ; mais cela vient du jour au lendemain.

Il est présumable que tout prétexte devait convenir à ces messieurs. La balançoire, les joûtes sur l'eau, le jeu de bagues, et un autre jeu plus séduisant, avaient perdu l'attrait de la nouveauté. Il n'y avait qu'un pas à faire pour arriver à l'habitude ; et de l'abitude à la satiété, il n'y a pas loin. On avait juré, on trouvait superbe d'aimer toute la vie ; mais, je ne sais quel malin démon soufflait intérieurement qu'une femme charmante a tout à gagner par la comparaison ; et cette comparaison, on n'était pas fâché de la faire.

Adorateurs déclarés de leurs femmes, ces messieurs n'avaient garde de se faire des confidences. Mais ils

agirent de concert, sans être convenus de rien. Il fut arrêté qu'on retournerait à Paris... pour plaire à ces dames : les maris adroits tirent parti de tout.

Il eut cependant été difficile à ceux-ci de ne pas céder. Les jeunes dames étaient vives, et la vivacité ne supporte pas la contradiction. Elles avaient l'habitude d'être prévenues en tout, de voir tout ployer sous des fantaisies, quelquefois ridicules, mais toujours piquantes par les grâces de la gaîté, et un enfant gâté s'irrite de la moindre résistance. Les deux jeunes gens s'étaient ployés, sans s'en apercevoir, à une sorte de dépendance. On ne secoue le joug de sa femme qu'à l'aide d'une révolution domestique, et tout le monde n'a pas le goût des révolutions.

Le président les vit partir avec peine; mais, il ne fut pas tenté d'a-

bandonner son champêtre et paisible asile. Il lui restait le général, qu'il aimait; Mme Ducoudrai, qu'il estimait, et qui, après tout, ne serait pas toujours inconsolable; Duval, à qui le dérangement des saisons donnait lieu de faire, sur l'inclinaison de l'écliptique, des raisonnemens toujours nouveaux, toujours très-savans, et toujours très-incertains; enfin, le bon François, dont la conversation simple reposait l'esprit, en intéressant le cœur.

CHAPITRE II.

Caroline paraît sur la scène de la vie.

Y a-t-il un bonheur durable? Dites-moi où on le trouve.

Est-ce au milieu d'un monceau d'or? Du moment où on n'éprouve plus de désirs qu'on ne puisse satisfaire, on a cessé de jouir.

Est-ce dans la considération que donne une grande place? Respects sans amour de la part des inférieurs; envie, persécutions de celle des concurrens; calomnies après la chute, et toujours la nécessité humiliante de flatter des supérieurs et de ramper devant eux.

Est-ce au pied des autels, qui promettent appui, consolations, et où on ne trouve que tristesse, effroi, et des

sens rebelles que le jeûne et l'ennui irritent souvent, et ne calment jamais.

Est-ce dans les douceurs de l'amour ? Ses illusions se dissipent comme la rosée aux premiers rayons du soleil.

Est-ce dans l'éclat de la domination ? Les travaux, l'insomnie, les soucis dévorans sont sur les marches du trône.

Où chercher le bonheur durable ? où est-il ? nulle part. Il n'existe point. Osons le ranger au nombre des chimères auxquelles les humains sacrifient leur courte vie.

Si un être quelconque veut n'être pas malheureux; s'il veut faire une espèce de compensation du bien et du mal, qu'il pratique non les vertus de la nature, elle n'en impose pas, elle ne donne que des appétits, qu'il pratique ce que le Contrat Social a nommé vertus, parce que ce qui est utile, ce qui est bon à tous, doit être distingué et révéré.

Celui qui a le bon esprit d'adopter des principes dont ses ancêtres avaient reconnu l'utilité avant sa naissance, qui étend sur tout ce qui l'environne son active sollicitude, est déjà par le témoignage de sa conscience fort au-dessus du malheur.

Mais s'il sait adoucir ce que le bienfait a toujours d'amer; s'il a secouru avec cette modestie, ces égards compatissans que l'homme doit à l'homme souffrant; s'il répand sur sa femme, sur ses enfans la portion de bonheur qui leur est propre, l'affection des siens, la reconnaissance, les bénédictions publiques le rendront heureux un moment. Or, comme il n'est personne qui n'ait, selon ses ressources, ces moyens à sa disposition, il n'est personne aussi, qui, par une bonne action répétée, ne puisse échapper au vide affreux de la vie.

On me demande maintenant quelle

idée j'attache au mot *conscience*, qui vient de m'échapper. Un docteur répondrait que c'est un sentiment inné que Dieu a imprimé dans nos âmes : moi, qui ne suis pas savant, je dirai simplement que ma conscience innée était sans activité, avant qu'on m'eût enseigné ce qui est bon ou nuisible aux autres et à moi, et j'ajouterai que ma conscience n'est que mon propre témoignage de ce que j'ai fait de bien ou de mal, d'après les opinions et les principes reçus. Ce témoignage, le fléau, l'ennemi inséparable du méchant, est l'orgueil légitime et la récompense du juste, lors même qu'on lui refuse la justice qui lui est due : c'est de ce témoignage seul que dérivent les courts instans de bonheur dont nous pouvons jouir. N'en cherchons point ailleurs. Misère, confusion, désordre, voilà ce qui reste à celui qui entreprend de briser la

grande chaîne, dont il est lui-même un chaînon.

Marguerite n'était pas métaphysicienne. Jamais même elle n'avait entendu parler métaphysique qu'à son curé, qui n'y entendait rien. Mais Marguerite avait reçu des bienfaits ; elle concevait le plaisir de la bienfaisance, et elle désirait secrètement l'occasion de s'élever jusqu'à ses bienfaiteurs ; elle la trouva bientôt.

M. et Mme Luceval avaient prié, en partant, François de trouver une bonne, une excellente sevreuse ; et cela se trouve si facilement à la campagne, où toutes les femmes sont dans l'habitude de recevoir de l'argent, pour négliger, brusquer, tourmenter d'innocentes créatures ! Celles qui ne peuvent plus leur communiquer avec leur lait leurs inclinations vicieuses, s'empressent pour de l'argent encore, d'accueillir ces victimes de l'insou-

ciance paternelle; et ce qui peut leur arriver de moins malheureux, c'est que leur imbécile institutrice ne fasse que prolonger leur première imbécillité.

Ce départ précipité, cette espèce d'abandon, paraissaient extraordinaires à François. Il disait sa façon de penser à ce sujet au président : le président, qui prévoyait que François serait utile aux enfans comme il l'avait été au père, cherchait à entretenir cette affection qui devait se répandre sur toute une famille. Il fit convenir le tuteur qu'une femme grosse ne peut pas nourrir; qu'une femme délicate a des ménagemens à garder dans une semblable position, et que la preuve de confiance la plus touchante que pouvaient lui donner M. et Mme Luceval, c'était de le charger exclusivement de la vie et du bien-être de Caroline.

Ces raisons suffisaient à un homme qui se plaisait à estimer ceux qu'il aimait. Il trouvait même quelque orgueil à croire avec M. le président, que Luceval comptait, pour sa fille, sur ces soins tendres et désintéressés qu'il lui avait prodigués autrefois. « Aimable jeune homme, di-
» sait-il en cherchant une sevreuse,
» il veut que j'emporte au tombeau
» la satisfaction d'avoir élevé le père
» et les enfans! »

Les sevreuses qu'il trouvait ne lui inspiraient que la défiance ou le dégoût. Il courait tout le jour; il rentrait, excédé de fatigue, et il trouvait le temps de veiller encore à ce que celle qu'il avait provisoirement chargée de soigner Caroline, ne la laissât manquer de rien. Quelquefois il l'endormait sur ses genoux.

C'est quelque chose de bien ridi-

cule, n'est-ce pas, belles dames, qu'un homme qui endort un enfant ? Voudriez-vous m'en dire la raison?.... Vous balbutiez; vous ne savez que répondre. Heureux, croyez-moi, celui qui a des faiblesses aimantes ! il ne brille pas , mais il jouit.

Un soir, François était rentré, désolé de l'inutilité de ses courses. Il prenait sa rôtie au vin, et, par intervalles, il chantait d'une voix rauque un air usé, en berçant Caroline. La petite lui souriait aussi agréablement que peut le faire un enfant qui n'est pas beau, et un baiser de François était le prix du sourire.

Marguerite entra. Elle avait besoin de quelques renseignemens sur ses occupations nouvelles, et depuis qu'elle ne rencontrait au hameau que des visages rians, elle y venait sans contrainte.

François, après lui avoir répondu, lui parla de ses fatigues, de leur but, et du peu de succès qu'il en attendait. Elle réfléchit un instant. Sa figure s'anima; ses yeux brillèrent d'un éclat nouveau; ses gestes annonçaient cette belle chaleur qui accompagne toujours une résolution noble.

Quel moyen plus sûr, en effet, de prouver à M. et à Mme Luceval qu'elle est digne d'eux, que de se charger de leur enfant, de supporter les dégoûts qui naissent à chaque instant de l'imperfection des organes, et les contradictions que suscitent des volontés, d'autant plus opiniâtres qu'elles sont encore sans objet déterminé par la raison; de veiller la nuit, et de guider le jour des pas encore incertains! Une mère se soumet quelquefois à ces devoirs pénibles; son cœur l'y porte, quand elle en a un; une femme salariée pro-

met, et feint de les remplir : celle-là est la plus estimable, qui, sans autre attrait que le plaisir de bien faire, entreprend volontairement cette longue et pénible tâche ; et c'est ce que fit Marguerite.

Voilà donc la fille unique, la seule héritière existante d'une immense fortune, bannie de l'intérieur des possessions de son père, reléguée avec des gagistes : telle est la première observation qui se présente à l'esprit.

Mais si l'on pense qu'il ne faut encore à Caroline que des alimens, un habit et un toit ; qu'elle ignore ces habitudes étrangères à la nature, qui sont devenues pour nous des besoins impérieux ; si l'on pense que Caroline, à la lingerie, pouvait se permettre ce qu'on lui eût interdit sous les lambris dorés de sa mère ; que Marguerite se partageait également entre elle et ses

enfans, et qu'enfin les vertus simples de François veillaient sans cesse autour de son berceau, on jugera Caroline heureuse, et elle l'était en effet.

François écrivait à M. Luceval régulièrement une fois la semaine. Il faisait ses lettres longues, parce qu'il se complaisait à parler de l'enfant, et qu'il entrait dans les plus petits détails. Luceval répondait exactement. Ses lettres exprimaient de l'affection pour sa fille, de l'estime et de la reconnaissance pour François : le bonhomme était enchanté.

Un courrier, porteur de billets ornés de jolies vignettes, apprit enfin aux habitans du hameau que Mme Luceval était mère d'une seconde fille, qui effaçait ce qu'on avait vu de plus beau. Tant pis pour Caroline, disait tout bas le président. Tant mieux pour Caroline, disait tout haut François.

La nature lui a donné une compagne et une amie.

On s'attache par ses bienfaits; et depuis quelque temps le brave homme éprouvait le désir et le besoin de revoir son Adolphe. La naissance du bel enfant exigeait des félicitations ; la bienséance fut le prétexte ; l'affection seule le fit partir.

François, pour être bien reçu, n'avait qu'à se présenter ; il le savait ; mais il savait aussi quel prix on attache à une jouissance inattendue. Il emmenait avec lui la petite Caroline, qui s'essayait à marcher, et qui commençait à articuler ces premiers mots si doux à l'oreille d'un père et d'une mère.

Ah ! pensait François, quel plaisir ils auront à la voir trouver, perdre, chercher, retrouver l'équilibre ! Combien leurs cœurs seront émus, lors-

qu'ils devineront les mots qu'elle balbutie à peine !

Rêves de bonheur rendent la peine légère. François était insensible à la gêne d'avoir pendant toute la route, Caroline sur ses genoux. Il avait pris une femme; mais ce n'était pas Marguerite, et l'enfant n'était bien qu'avec elle, ou François.

Ils arrivent. Luceval voit son vieux ami descendre de voiture ; il court, il est dans ses bras. Il caresse sa Caroline, qui ne le connaît plus, qui pleure, qui crie *papa*, et c'est à François que ce mot s'adresse ; c'est à lui qu'elle tend ses petits bras ; c'est lui qu'elle semble implorer.

François était au désespoir que ce nom, qu'il lui avait appris à prononcer pour son père, ne s'adressât qu'à celui qui, à la vérité, en remplissait les devoirs... Luceval, frappé de la force de cet instinct qui attache exclusive-

ment l'enfant à ceux qu'elle reconnaît à leurs bienfaits, et que le besoin d'un appui la force d'adopter, Luceval s'efforçait en vain de cacher, sous un air de gaîté, son embarras, et peut-être certains reproches intérieurs.... François, qui prenait toujours les choses du côté le plus avantageux, s'applaudissait que son pupille ne s'aperçût de rien. Ce cher Adolphe, pensait-il, combien il souffrirait, s'il avait vu que sa fille me préfère à lui!

Ils entrent dans la chambre de madame. François lui présente Caroline, qu'elle embrasse une fois, deux fois, pendant que le tuteur tourne une espèce de compliment, à la fin duquel on l'invite à s'approcher du berceau de Julie. Le bonhomme s'écrie qu'il est impossible en effet de rien voir de plus beau, et Mme Luceval lui sourit.

Il prend Caroline dans ses bras, il

approche ses joues de celles de sa sœur. Charles, dit Caroline en pressant Julie de ses petites mains. Charles était le plus jeune des enfans de Marguerite.

« Il paraît, dit Mme Luceval, » que Caroline aime beaucoup les » petits habitans du hameau. Il faut » l'y reconduire ; elle s'ennuierait ici. » Je le crois, madame, répondit » François, de la meilleure foi du » monde. » Luceval rêvait, et ne disait rien.

Il ne restait plus, selon le digne homme, qu'à faire valoir un peu les talens de sa Caroline. Mettre dans le plus beau jour son adresse naissante, un entendement qui commençait à se développer, c'était plaire à ses parens : telle était la façon de voir de François. « Vous savez, madame, que Caroline » marche assez bien ? — Vous nous » l'avez écrit. Comment se portent

» nos amis du hameau?—A merveille,
» madame. Je vais la faire trotter sur
» ce tapis. — Et Mme Ducoudrai ?
» —Toujours fort triste, madame.
» Allons, viens mon enfant, viens. »
Il s'était mis à l'extrémité de la chambre, et la petite allait à lui, en appuyant un pied avec précaution, en cherchant bien l'aplomb avant de lever l'autre ; elle lui souriait, quand elle avait fait trois ou quatre pas ; François l'encourageait de l'œil et de la voix ; enfin, elle courait dans ses bras, lorsqu'elle était assez près de lui pour ne rien craindre. « Comment
» donc, M. François, mais elle est
» très-avancée ! —N'est-il pas vrai,
» madame? Oh ! je savais bien que ce
» tableau vous ferait le plus grand
» plaisir... Et, si vous l'entendiez par-
» ler ! Caroline, voilà maman.» Et la petite court à la porte en pleurant de joie, et en répétant : Maman, ma-

man. C'était Marguerite qu'elle attendait.

Sa précipitation lui fait faire un faux pas. Elle tombe, et se blesse au front; c'est François qui la relève. « Louison, vous n'entendez pas ma » fille qui crie? Donnez-la moi donc.» François s'empresse d'apporter Caroline; Louison présente Julie. «Vous » ne croiriez pas, M. François, que » cette charmante Julie ne peut attendre le sein un moment : il faut que » je sois à ses ordres.—Mais, madame, » Caroline souffre. — Ah! voyez cela, » Louison. — Hé! madame, si sa mère » ne la soulage pas, du moins ne passera-t-elle pas dans les mains de ses » domestiques?» Et François cherche ce qu'il faut pour faire et mouiller une compresse. «Mon bon ami, vous » paraissez avoir de l'humeur. — » Non, monsieur, je n'en ai pas. — » Vous auriez tort, au reste; car vous

» devez sentir que la faiblesse d'un
» enfant de quinze jours réclame les
» premiers soins d'une mère.
» — Voilà une observation qui m'é-
» tait échappée, et que monsieur le
» président m'aurait faite comme
» vous. Il m'a souvent fait revenir de
» certaines idées... Je vous avoue que
» j'avais en effet de l'humeur ; que
» j'en avais beaucoup, et je vous en
» demande pardon. Permettez que
» j'arrange la tête de Caroline. —
» Monsieur François? — Madame? —
» S'il vous était égal de passer dans
» l'appartement de monsieur... Je
» vous avoue que les cris de deux
» enfans... — Oh ! c'est trop juste,
» madame. » Et François passe chez
monsieur.

Luceval le suit. « Mon bon ami, je
» voudrais bien dîner avec vous. —
» Monsieur, je compte sur ce plaisir-
» là. — Mais je ferais beaucoup de

» peine à madame, si je la laissais
» seule, et vous savez que le bruit
» l'incommode. — Allons, allons,
» mon cher Adolphe pas de con-
» trainte entre nous. Vous me ferez
» servir ici, et ensuite je partirai. —
» Je suis bien fâché de ce contre-
» temps; vous serez seul, et... — J'ai
» Caroline, monsieur. — Vous vous
» ennuierez avec elle. — Jamais nous
» ne nous ennuyons ensemble. »

Luceval conservait pour son tuteur un grand fonds d'attachement; Caroline lui était chère; un père tient beaucoup moins qu'une mère à la figure de ses enfans. Mais l'empire de Mme Luceval s'affermissait tous les jours. Ce n'était point par de grands airs, par des caprices, par des larmes qu'elle faisait tout ployer, c'était par une douceur insinuante, par les grâces d'une figure enchanteresse; c'était à travers les expressions d'un attache-

ment réel qu'elle se laissait deviner, qu'elle inspirait l'idée de la prévenir, et sa reconnaissance était toujours le prix d'une soumission dont on ne s'apercevait pas. On croyait n'avoir cédé qu'à son cœur, quand on avait réellement obéi.

Ce joug n'avait rien d'humiliant ni de pénible. Le public même, toujours malin, souvent méchant, ne pénétrait pas la jeune dame. Il citait Luceval comme le modèle le plus fortuné des époux, et il proposait sa femme comme un exemple de tendresse, d'attention et d'égards.

Il est difficile qu'une autorité établie sur de semblables bases, ne dure pas long-temps. Celle de Mme Luceval subsista, lorsqu'il ne restait que le souvenir de ses charmes; elle la soutint encore par les seules ressources de son esprit.

Elle avait aimé Caroline avec une

tendresse qui la rendait insensible à la défectuosité de ses traits. La beauté de Julie, dans qui elle se plaisait à se reconnaître, avait entraîné et fixé son cœur. Est-ce un crime de distinguer, parmi ces jeunes plantes, celle qui justifie le plus notre affection? C'en est un certainement de laisser percer une préférence dont on n'est pas maître, mais dont on sent secrètement l'injustice, et de ne point dédommager, par l'égalité de soins et de bienfaits, celle qu'on prive d'une partie des affections auxquelles elle a des droits sacrés. Est-ce ce que fit Mme Luceval? c'est cè que nous verrons.

En dînant avec sa petite Caroline, François réfléchissait à ce qu'il avait vu, à ce qu'il avait entendu. Il se rappelait certains mots qui annonçaient la froideur; et, malgré le penchant qu'ont les honnêtes gens à juger favo-

rablement ceux qu'ils aiment, François avait au moins des doutes, et c'était un malheur pour lui. Il regardait l'enfant d'un air qui disait clairement : Ne crains rien, François te reste ; et l'instant d'après, une pensée déchirante l'agitait ; il pouvait mourir, et alors... « Allons, dit-il en se » levant de table, retournons au » hameau, et consultons monsieur » le président. »

Il rentra chez madame avec Caroline : il fallait qu'elle prît congé de ses parens. On la caressa beaucoup, mais beaucoup. La jeune dame exprimait-elle la satisfaction de voir éloigner un enfant trop au-dessous d'elle et de sa sœur? La tendresse maternelle l'emportait-elle en ce moment sur un orgueil mal entendu ; réparait-elle les torts du matin? François ne vit, ne voulut voir que le triomphe de la nature, et ses soupçons s'évanouirent à

l'instant. Qu'ils sont heureux, ceux qui ne peuvent croire le mal, qui voient le bien, même où il n'est pas, qui jugent enfin les hommes d'après eux; et qu'il est cruel de dissiper une erreur d'où dépend le calme de leur vie!

François remonta en voiture, détrompé, satisfait. Il reprit gaîment ses habitudes, Caroline les siennes; le président entretint facilement les idées riantes, qui charmaient les travaux du brave homme: tout allait au mieux.

Madame Luceval, parfaitement rétablie, se partageait entre Julie et le grand monde. Point de veilles trop prolongées; point de ces modes qui blessent la décence et exposent la santé; point de jeu, cette ressource des imbéciles et des gens désœuvrés; du reste, tout ce qui peut contribuer à embellir, à faire couler la vie, et

surtout cette variété précieuse, qui prévient l'ennui, qu'on se procure si facilement avec du goût et de l'or.

A la vérité, les amis de Mme Luceval étaient obligés d'acheter un peu les plaisirs qu'ils trouvaient chez elle. Il fallait entendre souvent l'éloge physique et même moral de Mlle Julie. On convenait facilement de sa rare beauté, il ne fallait pour cela que des yeux. On avait un peu plus de peine à reconnaître des intentions prononcées dans un geste, dans un sourire purement machinal : on avait alors le malheur de croire assez généralement que nous sommes sans intelligence avant le développement des organes qui nous servent à comparer; et sans doute le dernier degré de la sagesse humaine est d'avoir composé de ces organes un être abstrait qu'on appelle une âme.

Cependant, comme il est facile

d'être de l'avis d'une jolie femme, surtout quand elle est aimable, et qu'elle fait au mieux les honneurs de chez elle, on avouait, sans trop de résistance, que les organes de Mlle Julie étonneraient un jour les matérialistes et les spiritualistes. Cette opinion, énoncée avec la facilité et la délicatesse qui distinguent les gens bien élevés, était presque toujours suivie d'une fête plus ou moins agéable. Ainsi, Mme Luceval donnait souvent des fêtes, parce que tout le monde les aime, et que tout le monde savait le moyen de les amener.

Ces éloges, si innocens en apparence, et qui n'avaient réellement d'autre but que de plaire et de s'amuser, n'étaient point pourtant sans des inconvéniens graves. Ils entretenaient, ils augmentaient l'amour presque exclusif de la jeune dame pour Julie; ils le justifiaient à ses yeux.

Les premiers mots que put entendre la malheureuse enfant, l'enivrèrent d'orgeuil, et elle était encore aux portes de la vie.

Caroline ne recevait de compliment de personne, et elle n'en méritait point. Sa figure n'avait rien d'attrayant; son intelligence était celle d'une petite fille, dont on n'a pas fatigué la mémoire pour n'en faire qu'un perroquet; c'est-à-dire qu'elle n'avait que les idées propres à son âge, et qu'elle en avait peu.

Cependant, Caroline, qui ne connaissait ni les louanges, ni les fêtes, était parfaitement heureuse à sa manière. Elle n'avait que les désirs de la nature, et ceux-là sont faciles à satisfaire. François, Marguerite, ses deux enfans composaient son univers. Les premiers faisaient tout pour elle, et n'en exigaient rien : pouvait-elle ne pas les aimer? Guillaume et Charles

n'étaient pas si complaisans. Quelquefois au milieu du jeu le plus intéressant, on se brouillait, on se querellait sans savoir pourquoi ; on se quittait, et on se rapprochait bientôt par le besoin de jouer encore.

Duval et le président allaient souvent à la lingerie, le général quelquefois, et, assez ordinairement, Mme Ducoudrai accompagnait son vieux héros. Caroline n'aimait pas ces visites, parce qu'il fallait répondre à ce qu'elle n'entendait pas, faire des révérences auxquelles elle ne trouvait aucune valeur; et les enfans ne font sans contrainte que ce qui leur plaît, ou ce qui leur paraît bon ou utile pour eux.

Ce que François avait fait pour son Adolphe, il le faisait encore pour sa fille. Il redevenait enfant auprès d'elle; Il la consolait des brusqueries de Charles et de Guillaume, et tous les soirs

il lui donnait une leçon de lecture. Mais, soit qu'il entendît mal l'art d'enseigner, soit que son élève manquât de dispositions ou de bonne volonté, Caroline faisait peu de progrès. François s'en affligeait sérieusement. Il s'était flatté que les qualités de l'esprit tiendraient un jour lieu de grâces et d'attraits. Il plaignait un enfant à qui la nature avait tout refusé; il se plaignait quelquefois à Caroline elle-même; Caroline le caressait, parce qu'elle le voyait mécontent; François se calmait et donnait une autre leçon, aussi infructueuse que les précédentes.

Il y eut encore quelques changemens au hameau. Le temps, qui seul cicatrise les plaies de l'âme, avait guéri Mme Ducoudrai de la manie de s'affliger inutilement; et le temps, qui détruit tout, éteignit ce qui restait du général.

Tous ceux qui le connaissaient sentirent vivement cette perte. Le petit Edouard surtout regrettait son unique camarade. Plus âgé que Caroline et que les enfans de Marguerite, il ne prenait aucune part à des jeux qui avaient cessé de l'intéresser : qui pouvait d'ailleurs avoir pour lui cette bonté, ces complaisances, dont il ne sentit réellement la valeur que lorsqu'il en fut privé ?

Il avait suivi, en pleurant, le convoi de son bon ami. Tous les jours, il allait joncher de fleurs la pierre modeste qui le couvrait. Il fit un faisceau des armes enfantines qu'il avait reçues de lui. Il les plaça dans l'endroit le plus apparent de sa chambre, et il écrivit dessous cette inscription naïve. *Il ne peut plus m'en faire ; je les conserverai toujours.*

Le président remarquait avec une vive satisfaction qu'Edouard était né

avec un excellent cœur. Mais il s'arrêtait devant un faisceau, l'œil morne, la tête penchée sur sa poitrine; il prenait le Polybe du général, il l'ouvrait de préférence aux feuillets les plus usés; il lisait, non pour comprendre, mais pour arrêter ses yeux sur les caractères qu'avait lus et relus son ami. Les moindres actions d'Edouard avaient l'empreinte de la mélancolie, et sa mère alarmée voyait son fils unique descendre au tombeau, sans avoir joui de la vie : les femmes sont extrêmes en tout.

Le président représentait à Mme Ducoudrai que les affections de l'enfance varient comme les vents; que le chagrin d'Edouard se dissiperait devant un oiseau, un cerf-volant, une mouche. Mais persuade-t-on une mère? Mme Ducoudrai mena Edouard à Paris.

Le chapitre des conjectures est le

seul qu'on ne puisse terminer : le cœur humain a tant de ressorts cachés ! peut-être Mme Ducoudrai ne se fût-elle pas décidée à quitter aussi facilement sa retraite un an ou deux plus tôt. Peut-être, indépendamment de l'intérêt que lui inspirait son fils, une voix secrète lui disait-elle qu'une veuve, jeune encore, belle, aimable, et qui a eu enfin le bon esprit de se consoler, doit passer au milieu d'un monde, fait pour l'apprécier, les belles années qui lui restent encore. Les suites de son retour à la société prouvent au moins que ma conjecture n'est pas sans quelque vraisemblance. Un colonel, qui n'était pas aussi savant que M. Ducoudrai, mais qui portait un uniforme beaucoup plus galant, et qui le portait à merveilles, un colonel de hussards vit la jeune veuve, la trouva charmante, et osa le lui dire.

Souvent fillette écoute ce qu'elle n'entend pas. Mais veuve qui écoute sans colère, donne nécessairement des espérances. M. de Surville en conçut de si fondées, qu'au bout de trois mois Mme Ducoudrai, qui s'était promis de passer sa vie dans les larmes, jura au pied des autels de la passer dans les bras du colonel, et se trouva fort bien de son nouveau serment.

Cependant, il est difficile d'accorder les plaisirs d'un nouveau mariage avec les soins que demande l'éducation d'un fils. Une femme, d'ailleurs, ne peut la pousser loin, et on tire peu d'instituteurs du corps des hussards. Edouard entra donc dans une excellente pension, où on apprenait tout, c'est-à-dire qu'on en sortait après avoir parlé de tout, et sans rien savoir à fond. En faut-il davantage pour un homme du bon ton ? Le Français aimable effleure tout, et ne s'appesantit sur rien.

Le président avait perdu le général, et le départ de Mme Ducoudrai avait ajouté au vide qu'il éprouvait déjà. Cependant, fidèle, disait-il, au plan de vie qu'il s'était tracé, mais flatté peut-être, d'après le chapitre des conjectures, d'entendre murmurer autour de lui que le vrai mérite sait se suffire, il resta presque seul à l'ermitage: c'est ainsi qu'il appelait le hameau. Il n'avait pas tous les jours des visites, et comme il n'est pas d'ermite qui ne sente la nécessité d'échapper à l'ennui par le travail, le président, au lieu de faire des paniers des joncs, qui ont leur utilité, ou des *agnus Dei*, qui ne sont bons à rien, trouva plus convenable de passer ses jours à voyager dans l'espace. Duval le guidait dans les cieux, et le soir ils allaient tous deux à la lingerie, oublier Sirius et la Voie-Lactée, au sein de la nature et de la simplicité.

Ils ne dédaignaient pas de descendre au niveau de la jolie et intéressante Marguerite; ils se faisaient économistes avec François; ils jouaient avec les enfans, et ils avouaient franchement que les corps terrestres avec qui on est en analogie directe, sont bien aussi dignes d'attention que les globes aériens, en faveur desquels pourtant on se donne la peine inutile d'étendre le chapitre des conjectures.

Comme les gens les moins instruits ne sont pas toujours les moins curieux, Marguerite et François se mêlaient quelquefois de parler astronomie. Ils mettaient ainsi nos astronomes dans la nécessité de leur répondre. Ceux-ci, pour mettre la science à leur portée, la dépouillaient de sa sublime et obscure enveloppe; ils enseignaient ce qu'ils savaient de positif, sans prétention, sans morgue, et comme rien ne rend un principe aussi

clair que l'application, le président faisait un soir une éclipse à François, avec une pomme dans une main, et une bougie dans l'autre. Caroline, qu'on n'observait pas, qu'on croyait occupée à tout autre chose, était au contraire très-attentive. Elle s'écria tout à coup : « J'entends : quand je » ne verrai pas clair à midi, c'est » qu'il y aura une pomme entre le » soleil et moi. »

Dès ce moment les opinions se fixèrent. On sentit de quoi l'enfant serait capable, et François fut le seul qui n'eut point à se reprocher de ne l'avoir pas négligée.

Les honnêtes gens se plaisent à réparer leurs torts. Le président s'attacha à former, à développer le jugement de Caroline ; Duval savait également piquer son amour-propre, et fixer son attention. Il amenait une question ; il y répondait de manière

à exciter de plus en plus la soif d'apprendre. Bientôt François recueillit le prix de ses soins : Caroline lut, et lut bien.

Dès lors elle s'établit à la bibliothéque. Fière de ses progrès, elle lisait seule, elle lisait à Duval, elle lisait à tous ceux qui entraient. Elle se faisait expliquer ce qu'elle n'entendait pas ; elle oubliait rarement les explications reçues ; et lorsqu'elle avait mérité et obtenu des éloges, elle courait en jouir auprès de Marguerite, et la poupée ou les osselets faisaient oublier un moment les livres élémentaires.

A quelque chose malheur est bon, dit un vieux proverbe plein de sens. Si Caroline eût été belle, on en eût fait, comme de Julie, un joujou de salon. Entourée d'êtres superficiels, elle se fût laissé persuader, comme Julie, que la beauté tient lieu de tout,

qu'elle dispense de tout ; et femme qui n'est que belle, est bien peu de chose, en vérité.

On admirait un monument superbe,
L'orgueil de trente potentats :
De ses débris, cachés sous l'herbe,
L'amateur s'éloigne à grands pas.

CHAPITRE III.

Scène qu'on a pu prévoir.

Le hameau, abandonné pendant quelque temps, se repeupla enfin par des causes aussi simples que celles qui en avaient fait un désert.

On vante beaucoup l'expérience: elle n'est utile qu'aux gens sans passions; elle est perdue pour les autres, et ceux-là composent les dix-neuf vingtièmes de l'espèce humaine. Mme de Surville, qui avait adoré M. Ducoudrai, et qui l'avait oublié, était persuadée qu'elle aimerait le reste de sa vie M. de Surville; et pour l'aimer à son aise, elle était revenue s'établir avec lui au hameau. M. de Surville, qui s'était souvent marié à la manière des hussards et de beau-

coup d'autres, ne croyait pas aux passions éternelles; mais il était persuadé qu'il n'est pas d'amour nouveau qui ne puisse soutenir l'épreuve d'une campagne. Il lui était donc indifférent d'être heureux six mois aux champs ou à la ville; et puis il n'était pas fâché de se distraire de ses habitudes, pour les reprendre avec plus de plaisir : il se laissa conduire au hameau.

Monsieur et Mme Sancy, très-jeunes encore, et par conséquent très-mauvais spéculateurs, avait monté leur maison de Paris sur un ton que leur ſortune ne leur permettait pas de soutenir. Ils ne tardèrent pas à s'apercevoir que l'unique moyen de conserver ce qui leur restait, était de restreindre leurs dépenses. Cependant, il est dur de déchoir, de remettre ses loges aux différens théâtres, de n'avoir plus qu'un simple cabriolet, après avoir eu équipage, et d'entendre dire au-

tour de soi : On ne dîne plus chez eux qu'une fois la semaine.

Avec du courage, on peut déclarer publiqnement qu'on cède à la crainte de se ruiner tout-à-fait; mais cet aveu n'est pas propre à rappeler la considération , surtout à Paris. Madame Sancy jugea à propos de mentir, pour concilier sa vanité et ses intérêts. L'air épais de la ville lui devenait contraire ; elle avait de fréquens maux de tête , et il est reçu qu'une femme qui a mal à la tête doit prendre un parti sérieux. D'ailleurs, on touchait au printemps, et la première verdure , le premier chant des oiseaux sont si attrayans ! enfin , le chanteur le plus célèbre de l'Europe avait loué la maisonnette du général, et la campagne n'allait offrir qu'une suite de jouissances et d'enchantemens. Monsieur et Mme Sancy revinrent au hameau.

La vieille sœur du général s'était

retirée avec une pension de l'Etat, plus que suffisante à ses besoins. Le chanteur par excellence avait fait nettoyer, arranger, décorer la maisonnette, et il arriva, suivi de deux malles de musique et de quinze à vingt instrumens.

C'est un événement, même dans une capitale, que l'arrivée d'un tel personnage, à plus forte raison à la campagne, où l'on fait d'une bagatelle une affaire importante. M. et Mme Sancy, passionnés pour la musique, coururent pour recevoir le dieu du chant. Le président, Duval et les autres voulurent aussi voir un homme qui ne s'habillait, qui ne parlait, qui ne faisait rien comme personne. Un original a toujours un côté piquant, et la vanité du chanteur ne manqua pas d'attribuer à un empressement mérité, ce qu'il ne devait en grande partie qu'à la curiosité.

C'est le président qui se chargeait

de présenter Caroline aux arrivans. Il n'était ni chanteur ni original, il avait des qualités, ce qui vaut mieux que des fredons, et les siennes commandaient l'estime et la confiance.

Ce n'était d'abord que par égard pour lui qu'on recevait Caroline. Insensiblement on s'y attachait : elle n'avait pas été gâtée, et ne croyait point qu'on dût faire tout pour elle. Douce, aimante, toujours disposée à obliger, comptant pour rien ses complaisances, pour tout celles qu'on lui accordait, elle forçait pour ainsi dire les cœurs à passer de la bienveillance à l'affection. C'est par ces moyens, qu'elle employait sans les connaître, par la seule impulsion de la nature, qu'elle trouva dans chacun des habitans un ami et un maître.

Elle dessinait auprès de Mme de Surville; elle apprenait chez Mme Sancy la musique instrumentale;

elle filait des sons chez le chanteur. Des succès rapides la rendaient plus avide d'apprendre, justifiaient les bontés de ses maîtres, en obtenaient la continuation. Ils étaient fiers de leur élève, et sans doute Caroline leur devait beaucoup; mais elle était née avec ce tact sûr, ce goût épuré, cette imagination forte, qui font seuls les grands artistes.

Le bon François était enchanté. Mais ce qui touchait, pénétrait son cœur, c'est que Caroline, après avoir passé la journée avec des personnes d'une classe distinguée, revenait le soir caresser Marguerite, et jouer gaîment avec ses enfans. Elle partageait leur souper frugal, elle s'endormait au milieu d'eux. «Elle est bonne,
» disait François au président; elle
» aura des talens; que n'a-t-elle aussi la
» beauté! Elle aurait tout, répondait
» le président, et qui peut tout avoir?»

Il est une époque où les époux les mieux assortis ne résistent pas au vide et à l'ennui de ces tête-à-têtes, jadis si doux et si attrayans. Depuis long-temps Luceval et sa femme éprouvaient le besoin de se quitter, pour se retrouver avec quelque plaisir. Ce besoin se faisait sentir plus impérieusement d'année en année, et c'est au milieu d'un tourbillon aussi brillant que dispendieux, qu'ils s'étourdissaient sur une existence qu'ils n'avaient pas l'art d'utiliser.

Leur fortune ne souffrait pas cependant de la multiplicité des plaisirs. Madame d'Egligny était toujours à la tête de leur maison; tout y respirait l'abondance : l'observateur seul pouvait deviner l'économie sage et bien entendue qui fournissait à tout; mais observe-t-on à Paris ?

M. et Mme Luceval ne redoutaient que le témoignage de leur rai-

son : on la retrouve malgré soi dans la solitude et le recueillement. Ils devaient donc avoir pour la vie champêtre un éloignement invincible : et depuis des années, ils n'avaient point paru au hameau.

Qu'y auraient-ils faits? François était plus qu'un autre eux-mêmes, et il est très-commode de recevoir ses revenus et d'en donner quittance sans se déranger de chez soi. Voir Caroline? elle était bien, très-bien ; ils n'en pouvaient douter, et deux fois la semaine ils en recevaient des nouvelles.

En effet, François écrivait plus régulièrement encore, depuis qu'il pouvait annoncer des choses satisfaisantes. Il s'étendait avec complaisance sur l'étonnante facilité de l'enfant, sur son goût pour le travail, sur tout ce que vous savez déjà.

Vous sentez qu'on appréciait les détails de François d'après ses préven-

tions. On cherche toujours à faire valoir ceux à qui on s'intéresse, et la vieillesse exagère volontiers. Le bonhomme, d'ailleurs, était aussi étranger aux beaux-arts qu'aux sciences exactes : de quel poids pouvait donc être son suffrage? Et puis, quelle apparence que des femmes d'un certain genre donnassent régulièrement des leçons à une petite fille qui ne prévenait pas en sa faveur, lorsqu'une mère ne pouvait se ployer à montrer le piano, sur lequel elle excellait, à sa Julie qui lui était si chère? Il n'était donc pas possible de croire qu'un enfant, élevé à la campagne, sût réellement quelque chose, lorsque cette charmante Julie, qui avait les maîtres les plus chers de Paris, ne savait encore rien. Tels étaient les raisonnemens de M. et de Mme Luceval. Il fallut pourtant se rendre à l'évidence.

C'est par elle que le président vou-

lait faire revenir M. et Mme Luceval de leur injustice; il n'attendait qu'une occasion : elle ne tarda pas à s'offrir.

On était à la fin de décembre. Le renouvellement prochain de l'année était une circonstance heureuse. « Ecrivez à votre père et à votre » mère, dit-il à Caroline. — Que » leur écrirai-je, monsieur ? — De » l'embarras, Caroline ! et vous avez » lu Mme de Sévigné ! — Ce n'est pas » le style qui m'embarrasse. — Alors, » écoutez votre cœur. — Il ne me dit » rien, monsieur. — Caroline ! — J'é- » crirais facilement à François et à » Marguerite. — Vous leur devez » beaucoup; mais M. et Mme Lu- » ceval... — Que leur dois-je, mon- » sieur ? »

Le trait était violent; mais Caroline grandissait; elle commençait à sentir l'abandon et l'espèce de mépris auxquels on la livrait; son cœur

était ulcéré ; elle le soulageait du poids qui l'accablait.

Le président saisit les conséquences des dispositions réciproques des parens et de leur fille. Il employa, pour persuader Caroline, ce que la morale a d'insinuant, ce que la raison a de force. Elle répondait avec la franchise de l'innocence et la persuasion de son injure ; elle opposait au président des raisonnemens simples, mais sans réplique. Il ne lui restait qu'une ressource, celle de la prière, et il ne rougit pas d'y descendre.

Caroline ne savait pas résister à l'amitié. Elle écrivit ; mais le respect seul avait dicté sa lettre. Le président la prit, l'emporta. Ils répondront, pensait-il. Que leur lettre renferme une expression affectueuse, Caroline reviendra : la nature l'a faite pour aimer.

M. de Surville était à son régi-

ment, Edouard à sa pension. Une femme sensible, privée de tous les objets qui lui sont chers, regarde autour d'elle, sur qui s'exercera sa sensibilité. La plupart se jettent dans le pays des chimères, et cet amour mystique n'est utile ni à elles, ni aux autres : Mme de Surville avait en quelque sorte fixé Caroline auprès d'elle, et à la moitié des journées se passait en leçons et en lectures.

Caroline avait crayonné une tête de Niobé avec une correction et un fini qui eussent fait un honneur à un âge plus avancé. Le président la joignit à la lettre, et il écrivit lui-même qu'il ne doutait pas du plaisir que feraient ces essais intéressans, ni de celui qu'on éprouverait à en marquer à l'enfant la satisfaction qu'elle avait droit d'en attendre.

François voulait absolument porter lui-même le paquet. Le président

craignait toujours qu'il ne s'éclairât enfin sur une erreur qu'il n'entretenait qu'à force de soins et d'adresse. Il trouva un prétexte, et il ne lui fut pas difficile de persuader François, accoutumé à céder à cet ascendant que prend toujours sur les autres un homme éclairé et respectable. On fit partir un domestique.

Il n'était plus permis à M. et à Mme Luceval de douter de ce qu'affirmait un homme tel que le président. Il demeura constant que les caractères étaient ceux de Caroline, que le style était le sien, et que la Niobé n'avait point été retouchée.

Il est des momens heureux, où les cœurs que les petites passions ont écartés de la nature, y reviennent malgré eux. Luceval regarda sa femme; il trouva sur sa figure les regrets et la tendresse, et il lui proposa de répondre à Caroline. Il écrivit en père;

Mme Luceval prit la peine d'ajouter quelques lignes à la lettre. Ils félicitaient l'enfant, l'assuraient de leur affection, et l'invitaient à venir passer quelques jours à Paris. Le domestique fut renvoyé aussitôt, et revint porter la joie dans tous les cœurs. Caroline, attendrie, se reprochait la sécheresse de son style; François sentait le ridicule de ses soupçons sans cesse renaissans; le président s'applaudissait de son ouvrage.

Le porteur de cette lettre consolatrice n'était pas sorti des barrières, que Mme Luceval réfléchissait déjà. Que ferait-elle de cette petite fille? Comment la produire dans un certain monde? le moyen pour une jolie femme d'avouer un tel enfant? et si ce monde bizarre s'accoutumait à sa figure, qu'il lui sût gré de ses talens, quelle disgrâce pour sa sœur, quel chagrin pour sa mère, de la voir réduite

à un rôle secondaire ! Elle faisait part de ses craintes à Luceval, qui ne pouvait plus se dispenser d'être de l'avis de madame.

Quel parti prendre ? Envoyer un contre-ordre était un moyen sûr ; mais oserait-on l'employer. On discuta le pour et le contre, et quand on balance à faire une faute, on la commet rarement. M. et M[me] Luceval convinrent de ne pas revenir sur ce qui était fait, mais de se conduire à l'avenir avec plus de circonspection.

On finissait à peine de délibérer, que François entra au salon avec sa protégée. Faire habiller Caroline, monter avec elle en voiture, pousser le cheval à toutes jambes, avaient été l'affaire d'un instant.

Caroline, qui croyait avoir une injustice à réparer, se précipita dans les bras de ses parens. Elle en reçut quel-

ques caresses, qui la touchèrent jusqu'aux larmes. François, debout, la tête et le corps en avant, un carton sous un bras, son mouchoir à la main, ne cherchait pas à cacher son émotion, il mâchonnait entre ses dents : « M. le président le disait bien : » il est impossible de ne pas aimer ses » enfans. »

Madame Luceval se remit promptement d'une émotion, que sans doute elle ne jouait point, et elle examina attentivement sa fille. « Hé, mais elle » est aussi bien mise que Julie ! Pour- » quoi pas? madame, répondit le vieil- » lard ; n'est-elle pas sa sœur, et sa » sœur aînée ? — Vous ne m'avez pas » entendue, M. François. Je m'é- » tonne seulement qu'on habille » ainsi au village. — Oh! madame, je » lui fais tout faire par les meilleures » ouvrières de Paris. — Mais, maman, » ne verrai-je pas ma sœur ? — Elle

» est allée avec Mme d'Egligny à
» un excellent concert. Je ne néglige
» rien pour lui former le goût. A pro-
» pos, mademoiselle, on dit que vous
» savez bien des choses ? — Bien des
» choses ! non, maman ; mais j'ai tâ-
» ché de répondre aux bontés de mes
» maîtres. Elle sait, reprit François...
» — Oui, oui, nous parlerons de cela
» ce soir. J'entends des équipages ;
» c'est sans doute ma fille qu'on ra-
» mène. »

C'était effectivement Mlle Julie que ramenaient sept à huit personnes. « Elle a l'oreille exercée, di-
» sait l'un ; elle a déjà un tact sûr,
» ajoutait l'autre ; elle n'applaudit
» qu'avec la majorité, assurait un troi-
» sième. Vraiment ! reprenait Mme Lu-
» ceval, avec une feinte modestie,
» dont personne n'était dupe ; quoi,
» vous croyez réellement que ma Julie
» sera un jour quelque chose ? Unique

» madame, unique, répétèrent les
» gâte-mères et les gâte-enfans. » Un seul homme se taisait, et ne levait pas les épaules, parce qu'il était poli.

François nomma Caroline à sa sœur. Elles s'embrassèrent avec la cordialité et la gaîté de cet âge. Que de peines se donnent plus tard les hommes pour étouffer ces premières impressions, ou pour les subordonner du moins aux petits intérêts qui les maîtrisent !

« Caroline sait, reprit François...
» —Je vous ai déjà dit, monsieur...
» —Elle sait, madame, très-bien lire
» et écrire. — Oui, oui, M. Fran-
» çois, nous en sommes persuadés.—
» Un peu d'astronomie, beaucoup
» de géographie, presque toute l'his-
» toire moderne..... — Oh ! mon
» Dieu, une savante ! — Elle pince
» agréablement de la harpe : elle des-
» sine d'une certaine force, et elle

» commence à chanter. — Et les
» choses utiles M. François ? l'éco-
» nomie, l'art de tenir une maison ?
» — Madame, elle apprendra cela
» chez vous. Madame d'Egligny trou-
» vera en Caroline une élève digne
» d'elle. » Madame Luceval se pinça légèrement les lèvres.

« Mais, est-il bien vrai, dit le mon-
» sieur, qui s'était tu, parce qu'il était
» poli, que mademoiselle sache tout
» cela ? Comment, monsieur, si cela
» est vrai ! s'écria François. » Et il exposa aux yeux des spectateurs les différens dessins que renfermait le carton. Il regardait autour de lui ; il paraissait chercher quelque chose : Mme d'Égligny le devina. Elle se dégagea des bras de Caroline, qui la caressait, parce qu'elle voyait la bienveillance dans ses yeux. Il est un âge où on sent sa faiblesse, le besoin d'un appui, et on sait tant de gré à ceux qui veulent bien nous servir !

Madame d'Egligny apporta la Niobé, et un murmure général se fit entendre. Ce n'était plus les ridicules flagorneries, dont un moment avant on enivrait une mère aveuglée; c'était de l'étonnement, de la satisfaction qu'on ne pensait point à cacher, mais que la réflexion réprima bientôt: on s'aperçut que Mme Luceval rougissait, et se pinçait les lèvres d'une manière très-visible cette fois.

« Bien pour le dessin, reprit le
» monsieur. Mademoiselle a été au-
» delà de ce qu'on pouvait raisonna-
» blement en attendre; mais les
» sciences exactes... — Interrogez,
» monsieur, interrogez, dit Fran-
» çois, d'un air de confiance. — Pour-
» quoi fatiguer Caroline? reprit Mme
» Luceval. — Eh! maman, je n'ai
» rien fait encore. »

On passe dans le cabinet d'étude de Mlle Julie. Madame Luceval, qui

avait de l'humeur, beaucoup d'humeur, ne savait trop à quoi se décider. Elle sentit pourtant l'inconvenance de ne pas marquer, pour entendre sa fille, l'empressement qu'y mettaient les étrangers. D'ailleurs, le monsieur qui devait interroger, qui était capable de le faire, et qui était juste, en dépit des petits ménagemens de coteries, était de ces hommes devant qui on est bien aise de se montrer tel qu'on doit être : il occupait une des premières places de l'Etat. Madame Luceval le suivit.

Qu'il était beau ce cabinet! c'était le temple des Muses. On y avait rassemblé l'essentiel en tout genre, et l'art avait tout décoré. Les gens sensés s'y occupaient, les gens frivoles s'y amusaient; Julie seule y était déplacée, et ce n'est pas à elle que doit s'adresser le reproche. Pauvre enfant!

« Voilà de jolies éditions, dit le

» monsieur. Mademoiselle Caroline, » connaissez-vous ce livre-ci? — Non, » monsieur. — Vous ne connaissez » pas Helvétius ; et l'autre qui suit ? » — Je ne le connais pas davantage. » — C'est Montesquieu. Et ce troi- » sième ouvrage? — Je n'en ai pas » même entendu parler.

» — J'étais persuadée que les élo- » ges de M. François sont exagé- » rés. — Un moment, Mme Luce- » val, un moment. Je juge les maî- » tres avant les élèves ; et j'aurais » très-mauvaise opinion de ceux de » mademoiselle, s'ils lui faisaient » lire ce qu'elle ne peut encore en- » tendre. Passons à un autre rayon. » Ah! ce sont des romans. Mademoi- » selle, avez-vous lu des romans ? — » Qu'est-ce que des romans, mon- » sieur? — C'est assez, mademoiselle, » vous m'avez répondu. Passons plus » loin. Voilà un volume qui ne

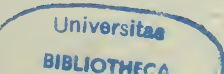
» doit pas vous être étranger. —Les
» Mondes de Fontenelle ? oh ! je les
» sais par cœur. — Par cœur, made-
» moiselle, c'est bien fort. Dites-moi,
» croyez-vous la lune habitée ? — A
» quoi servirait-elle, monsieur, si
» elle ne l'était pas ? — A nous éclai-
» rer la nuit. — Nous l'éclairons à
» notre tour ; et que penserait-on ici
» d'un habitant de la lune qui deman-
» derait si la terre produit des hom-
» mes? —Bien, fort bien. Ces livres-ci,
» mademoiselle, les connaissez-vous?
» —Euclide, Bezout ? oui, monsieur,
» je les connais un peu. — Un peu ?
» l'expression est modeste. Quels sont
» les corps qu'on nomme solides ?
» — C'est, monsieur, tout ce qui a
« les trois dimensions : longueur, lar-
» geur et profondeur. — Mademoi-
» selle, vous avez de bons maîtres.
» — En voilà assez, monsieur, en
» voilà assez. — Pas encore, madame.

» C'est vous rendre service que vous » prouver ce que vaut cette enfant.» Et le monsieur interroge sur la géographie, sur l'histoire; et toujours des réponses précises, et qui annoncent que le jugement apprécie ce que la mémoire a classé.

« Nous devions d'abord, poursui- » vit le monsieur, nous occuper de » la sœur aînée. Voyons maintenant » la cadette. Plus jeune d'un an, elle » dōit être moins avancée. » Le monsieur hasarde une question fort simple; Julie se trouble, ne sait que répondre; sa mère souffre horriblement.

Caroline s'approche de Julie, la caresse, l'encourage, et lui souffle aussi bas que possible. Le monsieur prend Caroline, l'embrasse, et lui dit: « Vous avez un bon cœur, ce qui « est fort au-dessus de la science. »

François ne se sentait pas d'aise,



et vous savez comment il marquait sa joie. Il ne sautait plus aussi haut qu'autrefois ; mais il sautait encore, il riait, et se frappait les genoux des deux mains.

Madame Luceval fit observer à son mari l'inconvenance de cette conduite ; et le mari le plus docile n'entend pas toujours bien. Luceval crut que madame désirait qu'il fît valoir les qualités qui pouvaient faire pardonner ce défaut d'usage, et il s'étendit avec complaisance sur la probité, le désintéressement de François, sur les services essentiels qu'ils ne cessait de rendre à la famille. Le monsieur embrassa aussi le vieillard.

Les gens qui ont perdu l'habitude de céder, n'ont quelquefois qu'un parti à prendre, celui de paraître approuver ; c'est ce que fit Mme Luceval.

On se mit à table, et le monsieur

se plaça entre François et Caroline. Madame Luceval avait à ses côtés sa fille chérie, et un original qui avait entendu parler un peu de tout, qui parlait de tout lui-même, qui s'était fait une espèce de réputation à force d'audace, et qui était bien reçu de ceux qui aiment assez la louange pour n'être pas difficiles sur la source d'où elle part. Son grand talent, le seul qu'il possédât réellement, était de trouver le faible des gens qui voulaient bien l'admettre, et il disait qu'après cette découverte il n'est personne qu'on ne puisse mener par le nez. C'est peut-être la seule chose sensée qu'il ait dite de sa vie.

Il ne cessa, pendant le dîner, de louer Mlle Julie, et il s'étonnait de ne pouvoir arracher à sa mère ce sourire d'approbation, si facile à obtenir. Madame Luceval avait de l'esprit; elle sentait inté-

rieurement l'infériorité de Julie, et un regard dédaigneux fit sentir au louangeur la nécessité d'attendre et de saisir le moment favorable.

On ne reste pas long-temps à table, quand la maîtresse de la maison a de l'humeur; et femme qui en a, n'est pas plus à son aise debout qu'à table. Madame Luceval allait, venait, répondait de travers, et se flattait qu'enfin ses convives la laisseraient libre : les épreuves n'étaient pas terminées.

Malgré la rapidité avec laquelle s'étaient succédés les services, le monsieur avait trouvé le temps de causer un peu avec Caroline et François. Il avait dit quelques mots à l'oreille de son domestique, et au moment où Mme Luceval, ne sachant plus quelle contenance prendre, allait passer chez elle, le laquais rentra avec une harpe superbe dans ses bras, et de la musique dans ses poches.

Madame Luceval frémit de colère, et courut à son piano. Elle excellait sur cet instrument, et jamais peut-être elle ne l'avait touché avec autant de perfection qu'à l'instant où la délicatesse lui faisait une loi de ne nuire à personne. « Le trait n'est pas géné-
» reux, lui dit à demi-voix le mon-
» sieur. » Et se tournant vers l'auditoire enchanté : « Faut-il, messieurs,
» parce qu'on a joui de l'éclat et du
» parfum de la rose, dédaigner la
» simple violette ? Allons, Mlle Ca-
» roline, prenez cette harpe, et for-
» cez-nous à rendre à Mme Sancy la
» justice qu'ont obtenu vos autres
» maîtres. »

Caroline se jugeait si loin de sa mère, qu'elle ne crut pas pouvoir craindre de comparaison ; et personne, en effet, ne pensa à en faire. Sans prétendre à d'autre mérite que celui de la complaisance, l'enfant

préluda, exécuta un morceau facile; mais elle sut le rendre agréable. Elle chanta une romance, et sa voix parut juste, pleine, harmonieuse et expressive. Madame Luceval, hors d'elle, ne se possédant plus, allait enfin éclater. Le monsieur lui prit la main, la conduisit à son appartement, et lui dit : «On n'est pas toujours heu-
» reux, madame, dans le bien qu'on
» se propose de faire. Je vous aurai du
» moins rendu un service réel, en
» prévenant une scène qui vous eût
» rendu la fable de tout Paris. »

L'importance du personnage ne permettait pas à Mme Luceval de donner un libre cours aux passions qui l'agitaient. La nature comprimée se soulagea d'une manière indépendante de notre volonté : un ruisseau de larmes coula.

« Pleurez, madame, pleurez, dit
» le monsieur, votre aveuglement

» pour un de vos enfans, et votre in-
» justice envers l'autre; pleurez la
» perte d'un excellent cœur, que vous
» éloignerez enfin sans retour. Vous
» pleurerez plus tard la nullité ab-
» solue de celle qui est votre vérita-
» ble victime. La beauté altière et
» ignorante ne surprend que les yeux,
» et ne leur plaît qu'un moment : la
» laideur aimable attire peu à peu,
» se fait des amis et n'en perd aucun.

» Ne croyez pas, au reste, que j'aie
» entendu des plaintes de Caroline ni
» de François. J'ai démêlé d'abord en
» vous des sentimens qu'ils ne soup-
» çonnent ni l'un ni l'autre, et que je
» vous engage à leur cacher, pour vo-
» tre honneur et leur repos. » Il sortit.

Il est des circonstances où, pour frapper juste, il faut frapper fort : c'est ce qu'avait fait le monsieur. Il avait mis à nu le cœur de Mme Luceval; il l'avait convaincue de ce

que sa conduite avait de répréhensible, et il fallait nécessairement qu'elle choisît, ou de réparer ses torts, ou de s'étourdir sur ce qu'ils avaient d'odieux, en les aggravant. Elle ne s'était rien permis qui exigeât entr'elle et François de ces explications qui coûtent toujours beaucoup à l'amour-propre. Elle était maîtresse encore de revenir, comme un soleil doux dissipe insensiblement les nuages qui en dérobent l'influence et l'éclat. Il ne fallait enfin qu'écouter la raison; mais les passions sont-elles susceptibles de l'entendre ?

Madame Luceval, restée seule, se livra à une impétuosité qu'elle ne daigna point mépriser. La violence de l'orage fut en proportion des efforts qu'elle avait faits pour se contenir; elle imputa à son mari les désagrémens qu'elle avait éprouvés, et dont elle était l'unique cause. Elle lui reprocha l'humiliation où on

avait constamment tenu Julie ; elle accusa sa mère d'avoir cherché à faire valoir exclusivement Caroline.

Une mère qui aime assez ses enfans pour leur sacrifier le reste de sa vie, et qui se retire volontairement avec eux, ne peut vouloir que leur bien ; mais il faut que ses vues conviennent à tous, et rarement la fille voit comme la mère. Madame d'Egligny se reposait sur la droiture de ses intentions. Piquée cependant du ton d'autorité qu'on prenait avec elle, elle se défendit avec une dignité qui eût pu réussir dans un moment de calme, mais qui ne convenait point à celui-ci. Luceval, étonné, terrifié, ne peut articuler un mot. Les raisonnemens, la noble fierté de l'une, le silence de l'autre furent interprétés de la manière la plus défavorable, et ajoutèrent à des transports qui déjà tenaient du délire.

On entendit quelque bruit dans

l'antichambre. Luceval pria, supplia sa femme de se modérer et de ne pas rendre des étrangers témoins d'une scène qui l'affligeait autant qu'elle était indécente. Madame Luceval se rappela que des yeux ardens, un front rouge et des muscles tendus ne font pas valoir une jolie femme. Elle s'efforça de se remettre, et affecta une sérénité qui était loin de son cœur.

C'était Caroline qui se retirait dans sa chambre, et qui venait prendre congé de ses parens ; c'était François qui venait la présenter à la tendresse de sa mère : ils étaient loin de soupçonner ce qui se passait.

Luceval et M[me] d'Egligny embrassèrent Caroline ; sa mère lui parla ainsi : « Mademoiselle, une femme » ne réussit à Paris qu'autant qu'elle » est jolie, et malheureusement vous » ne l'êtes point. — J'ignorais, maman, » que ce fût un malheur. — Je ne vous

» prie pas de répondre, mademoi-
» selle, mais d'écouter. Vous avez au
» hameau d'excellens maîtres; je les
» crois seuls capables de terminer
» votre éducation; et le plus mau-
» vais service qu'on pût vous rendre
» serait de vous faire perdre du temps
» ici. M. François voudra bien vous
» reconduire demain matin.

» Quoi! madame, s'écria le vieillard,
» un jour, rien qu'un jour, et vous la
» renvoyez avec une indifférence qui
» tient de la dureté! — N'oubliez pas,
» monsieur, que j'ai le droit de dispo-
» ser de ma fille. — J'ai peut-être,
» madame, celui de la défendre. —
» Qui vous l'aurait donné? — Cin-
» quante ans de service. — Ils ont été
» payés. — Ma chère amie, je vous
» supplie de ménager François. —
» Madame ne m'humilie point,
» monsieur; elle sait qu'il est des
» services qui ne se paient pas. Ce-
» pendant, elle me fait bien du mal,

» je l'avoue; elle détruit une erreur
» que M. le président a long-temps
» entretenue, et à laquelle il m'est
» bien dur de renoncer. J'ai donc le
» malheur de savoir que Caroline
» est étrangère ici! Mais, elle a douze
» ans, et la maison de Marguerite ne
» lui convient plus. C'est auprès de
» vous, madame, que la bienséance
» et la nature ont marqué sa place;
» je vous suis assez attaché pour oser
» vous résister: Caroline ne partira
» point. — Elle partira; je le veux,
» je l'ordonne... Voulez-vous me la
» faire détester ?

» — Qu'est devenu mon Adolphe,
» que la seule idée du bien enflam-
» mait autrefois? Où est cet enfant
» que j'ai formé à la vertu, et que j'ai
» toujours trouvé docile à sa voix ?
» Il souffre qu'on opprime sa fille; il
» se tait; il tremble devant une femme
» que son autorité rendrait à la rai-
» son! Malheureux Adolphe, il est

» donc vrai que Caroline n'a plus de
» parens, que je lui reste seul au
» monde. Eh bien, seul, je remplirai
» envers elle des devoirs qui ne sont
» pas les miens; seul, je lui tiendrai
» lieu de tout ce qu'elle a perdu.
» Non, elle ne restera pas parmi vous;
» je ne la laisserai pas à la merci
» d'une mère cruelle, n'ayant pour
» appui qu'un père sans énergie, et
» qu'une grand'mère sans considéra-
» tion. Viens, enfant malheureuse-
» ment né, viens, suis un vieillard
» qui t'adopte et qui te consacre ses
» derniers jours. Ces bienfaits que je
» refusai, lorsque je vous mariai, et
» que je me félicite maintenant d'a-
» voir reçus, je les ai économisés, ac-
» cumulés; ils assureront l'indépen-
» dance de Caroline, et plus tard,
» son cœur et ses talens seront sa dot
» et la mettront au-dessus de vous.
» Les cruels! disait Caroline en

» pleurant et en suivant François ;
» j'aurais eu tant de plaisir à les
» aimer ! »

François eût pu parler deux heures encore, sans que personne l'interrompît. Madame d'Egligny et Luceval pensaient comme lui, et ils attendaient l'effet que produiraient des vérités dures, mais incontestables, sur une femme qui n'était à seize ans qu'amour et sensibilité. Madame Luceval, outrée de ce qu'elle avait entendu, désespérée peut-être de s'être avancée au point de ne pouvoir revenir, était dans un état à exciter la pitié de tous ceux qui en eussent ignoré la cause. Luceval, toujours faible et bon, lui prodigua toutes sortes de secours. Elle retrouva enfin l'usage de ses sens. Ses yeux adoucis et baissés, son teint, où reparaissaient les roses; une certaine langueur, répandue sur toute sa personne, rappelèrent à Luceval ces momens

déjà si loin, où l'amour vainqueur chassait le désir, qui se reproduisait pour assurer un nouveau triomphe à l'amour. C'est Manette qu'il voyait, parée des charmes de sa première jeunesse. La nature les rapprocha, et au milieu des plus doux transports, Manette exigea qu'on répétât après elle : Ni Caroline, ni François.

CHAPITRE IV.

Consolations aux laides.

François avait entraîné sa pupille. Il l'avait arrachée d'une maison dont l'air seul l'oppressait. C'est dans un hôtel garni qu'il avait conduit la fille du plus riche particulier de Paris. Là, ils pouvaient pleurer sans témoins : les gens indifférens gênent la douleur, et la douleur, comme nos autres sensations, aime la liberté.

Il est des intervalles aux larmes, comme aux ris. François cessa de s'affliger, et Caroline reprit un air serein, parce qu'elle crut que François avait trouvé des motifs de consolation. Ils entendent des plaintes, des gémissemens sourds; ils s'appro-

chent d'une légère cloison; ils prêtent l'oreille; ils retiennent leur haleine : c'est un être souffrant, ils n'en peuvent douter. Ils oublient leurs propres maux; François prend sa bougie; Caroline le suit; ils frappent doucement à la porte d'un modeste cabinet.

C'est une femme qui ouvre, une femme jeune encore, éplorée, pâle, chancelante. Caroline se jette dans ses bras. François, à qui l'âge a donné de l'expérience, la regarde attentivement. Sa figure est touchante, tout en elle annonce l'infortune; elle a des droits aux secours du vieillard.

« Qui êtes-vous, madame? pour-
» quoi pleurez-vous? peut-on adou-
» cir vos chagrins? Je ne vous connais
» pas; j'ai quelquefois été trompé;
» vous allez me tromper peut-être;
» mais j'aime mieux l'être encore,
» que de résister à mon cœur.

» Les malheureux trompent-ils?

» demandait Caroline. N'est-ce pas
» eux au contraire, qu'on accable,
» qu'on écrase ? Mademoiselle, avez-
» vous aussi une mère, qui ne vous
» aime pas ?

» — Aimable enfant, je n'ai plus de
» mère... — Ni moi non plus ; mais
» voilà mon père ; le bon François ne
» m'abandonnera pas, il l'a promis,
» et jamais il n'a manqué à sa parole :
» confiez-lui donc votre peine, puis-
» qu'il s'est engagé à l'adoucir.

» — Mon récit sera court, mon-
» sieur. Je suis bien née ; mes pa-
» rens ont presque tout perdu ; ils
» ne sont plus, et ils ne m'ont laissé
» que quelques arpens et une chau-
» mière, qu'un voisin avide m'a
» contestés. J'avais tout pour moi,
» hors la forme, et je me suis vu dé-
» pouillée par un premier jugement.
» J'en ai appelé, et je suis venue sol-
» liciter à Paris. J'avais peu de res-

» sources, et j'ai dépensé ce qui me
» restait en quelques semaines. J'ai
» travaillé de mes mains pour vivre....
» — Ah! vous savez travailler? Il me
» vient une idée que je vous com-
» muniquerai tout à l'heure. Mais,
» dites-moi, de quoi vous affligez-
» vous? serait-ce de la nécessité de
» vous livrer à un travail, honora-
» ble, puisqu'il vous est utile? — Je
» ne m'afflige, monsieur, que de son
» insuffisance. Je n'ai plus rien à ven-
» dre, et depuis hier, je n'ai pas mangé.
» — Voyons votre ouvrage, made-
» moiselle. Ah! vous brochez, bon.
» Vous travaillez en linge, à mer-
» veilles! Une robe commencée, de
» mieux en mieux. Mais comment se
» fait-il, mademoiselle, qu'avec au-
» tant d'ouvrage vous soyez dans un
» dénûment absolu? cela n'est pas
» croyable. — Monsieur, on ne paie
» mes ouvrages que quand je les

» rends, et vous voyez que ceux-ci
» sont loin d'être terminés.—Et pour-
» quoi entreprendre tant à la fois?
» —Hélas! monsieur, tout le monde
» est pressé de jouir, et si je me con-
» duisais autrement, on porterait
» ailleurs ce qu'on attend, quand
» j'ai commencé. Vous savez.....—
» N'ajoutez pas un mot, mademoi-
» selle. Croyez que s'il ne s'agissait
» que de quelques louis, je vous les
» aurais donnés sans vous faire la
» moindre question; mais j'ai un
» projet qui exige...

» —Prenez, mademoiselle: voilà du
» pain, des fruits, du vin; c'est tout
» ce que j'ai trouvé dans notre cham-
» bre. » C'est Caroline qui parlait.

L'inconnue se courbait devant l'enfant, prenait ses mains, les baisait, était presque à genoux devant elle. « Dieu vous bénira, chère enfant, s'il
» est vrai que les prières de l'infor-
» tuné arrivent jusqu'à lui. »

Le vrai malheur a un accent, qu'imite mal le mensonge. Le malheureux, qui ne se reproche rien, conserve une noble fierté, dont n'approche jamais l'intrigue ou la bassesse : telles furent les premières réflexions de François. Il présentait les alimens à l'inconnue avec une bonté compatissante. Il lui adressait de ces mots que le cœur seul inspire, et que l'infortune entend si bien ! il s'expliqua enfin plus clairement.

« Mademoiselle, votre sort changera, je vous en réponds, si comme je
» me plais à le croire, vous m'avez dit
» la vérité. Ecoutez-moi. Je me suis
» chargé de cette enfant, et mes soins
» ne lui suffisent plus. Il lui faut une
» compagne douce, sage, bien élevée,
» qui éclaire son inexpérience, et l'ins-
» truise dans les ouvrages utiles, que
» dédaignent beaucoup de femmes,
» et qui cependant n'échauffent pas,

» comme les veilles, ne flétrissent pas,
» comme l'usage immodéré des plai-
» sirs, et donnent surtout, à celles qui
» s'y livrent, l'habitude de se suffire
» et de vivre chez elles. Vous sentez
» de quelle importance il est pour
» moi de bien choisir. Je suis comp-
» table à la société de ce trésor, et
» je veux savoir rigoureusement à
» qui je le confie. Voyons, made-
» moiselle, les preuves de ce que vous
» avez avancé. »

L'inconnue présente quelques papiers. « Vous vous nommez Lori, et
» vous avez vingt-quatre ans : c'est
» l'âge de la raison. Vous êtes fille d'un
» négociant de Bordeaux. Votre père
» a fait de mauvaises affaires, mais il
» a tout payé avec les intérêts... C'était
» un honnête homme que votre père.
» Il a légué à votre mère son hono-
» rable pauvreté, et vous l'avez sou-
» tenue jusqu'à sa mort... c'est beau,
» mademoiselle, très-beau. Vous ré-

» sistez à l'homme avide qui veut vous
» chasser de votre patrimoine ; c'est
» juste. Secours au faible, résistance
» à l'oppression. Et tout cela est signé
» de votre maire, de votre préfet, etc.
» Dites-moi, mademoiselle, avez-
» vous un avoué qui entende les affai-
» res? — Oui, monsieur ; mais il faut
» faire des avances, je ne le peux pas,
» et je perdrai mon procès. — Il y a
» trois sortes d'avoués, mademoi-
» selle. Les uns se mêlent de vendre
» des maisons et des terres, opéra-
» tions qu'ils n'entendent pas, mais
» sur lesquelles ils gagnent beaucoup,
» aux dépens du vendeur et de l'ac-
» quéreur... Encore un doigt de vin,
» s'il vous plaît. La seconde classe
» se compose de ceux qui se bornent
» au travail du palais, et qui se con-
» duisent là, comme nos hussards en
» pays ennemi. Leur canif est plus
» redoutable qu'un sabre ; ils ne tail-

» lent pas une plume qu'ils ne pré-
» parent la ruine d'une famille. La
» troisième classe, malheureusement
» très-bornée, est celle des avoués
» qui refusent de se charger d'une
» mauvaise affaire, qui cherchent à
» arranger celles qui leur paraissent
» douteuses, et qui soutiennent vigou-
» reusement les bonnes, pourvu qu'on
» les paie bien; et cela est tout sim-
» ple, car il faut que chacun vive de
» son métier. De quelle classe croyez-
» vous que soit votre avoué? — Je l'i-
» gnore, monsieur. — Qui vous l'a
» donné? — La maîtresse de cet hô-
» tel? — Lui devez-vous quelque
» chose? — C'est pour payer mon
» loyer que j'ai vendu hier les vête-
» mens dont, à toute rigueur, je
» puis me passer. — Est-ce cette
» femme qui vous a réduite à prendre
» ce parti? — Oui, monsieur. — Elle
» ne doit pas connaître d'honnêtes
» gens: votre procureur est un fripon.

» Mademoiselle, je vous procurerai
» un sort agréable, et j'espère que
» vous gagnerez votre procès... Cou-
» chez-vous, dormez du sommeil du
» juste, et demain nous verrons.

» Que pensez-vous, dit-il à Caro-
» line, lorsqu'il fut rentré avec elle,
» de cette demoiselle Lori? — Je
» crois, d'après mon expérience,
» que le malheur est souvent père de
» la sensibilité. — Mademoiselle Lori
» vous a prouvé la sienne, quand vous
» avez soulagé ses besoins, et vous
» avez joui. Mon enfant, ce plaisir-là
» dure toute la vie; il est indépendant
» de la beauté, de la fortune et des
» circonstances. Tâchez de vous le
» procurer souvent. La vieillesse ne
» vit que de souvenirs, et il est doux
» à cet âge de n'en trouver que de
» semblables. Mais prévoyez-vous,
» Caroline, que la société de cette
» demoiselle puisse vous convenir?

» — Mon bon ami, ce n'est pas à moi » à prononcer. — Je prononcerai » donc ; demain, nous conduirons » Mlle Lori au hameau. »

Il était à peine jour, que François frappait à la porte de la demoiselle. « Levez-vous, et déjeunons ; nous » penserons ensuite à vous habiller : » la vertu ne plaît pas nue ; c'est la » seule divinité que ses adorateurs » mêmes aiment à voir un peu voi- » lée. »

François jette à l'hôtesse le montant de la carte, et il part avec Caroline et sa nouvelle protégée. En quatre heures il lui a fait une petite malle, il a levé ce qui est nécessaire aux ouvrages nouveaux qu'elle doit enseigner à Caroline, il a arrêté une femme de chambre et un laquais. « Je vous » avoue, disait-il à Mlle Lori, » que je me plais à monter tout d'un » coup la maison de ma petite Ca-

» roline, sur un pied un peu im-
» posant. Je veux qu'elle jouisse, au
» hameau, des avantages qu'on lui
» refuse à Paris. Voilà pourquoi j'ai
» pris ces deux domestiques sans trop
» d'i formations. Nous les surveille-
» rons, vous et moi; si ce sont de
» bonnes gens, nous les traiterons
» bien; si ce sont de mauvais sujets,
» nous les congédierons. »

François très-content de lui, et il avait raison de l'être, déploya, en rentrant au hameau, toute la pompe dont son cortége était susceptible. Il annonça avec emphase que Mlle Luceval allait tenir une maison, dirigée cependant par lui et Mlle Lori. Il présenta cette demoiselle à tous les habitans. Il dit ce qu'il savait de ses qualités et de ses malheurs, et il ne tut que ce qu'il faisait pour elle. Mademoiselle Lori trouva aussitôt des amis, parce que la garantie de

François était la meilleure qu'elle pût avoir.

« Eh bien, dit le vieiilard au président, n'avais-je pas prévu que ma
» Caroline n'a plus de parens ! Vous
» avez cherché à éloigner de moi des
» idées pénibles, et votre conduite
» fait l'éloge de votre sagesse et de
» votre cœur. Permettez-moi d'implorer l'une et l'autre en faveur de
» deux infortunées.

» Voici une domoiselle à qui il ne
» reste presque rien, et à qui on veut
» voler ce reste-là. Depuis trente ans
» je fais les affaires d'une famille riche ; mais je n'entends rien aux
» procès, parce que je n'en ai jamais
» eu. C'est à vous, monsieur le président, que sont réservées la gloire
» et la satisfaction de faire rendre justice à mademoiselle.

» Il est une autre tâche que je n'ai
» pas entreprise, parce que je n'ai

» rien de ce qui commande la défé-
» rence à la plupart des hommes.
» J'ai déclaré à M. Luceval que je
» soutiendrais Caroline de mes épar-
» gnes, et je suis disposé à le faire;
» mais j'aime encore assez cet
» homme-là pour lui éviter l'humi-
» liation de voir sa fille vivre de mes
» bienfaits. Allez chez lui; forcez-le
» à faire à Caroline un traitement
» convenable. S'il résiste à la raison,
» prenez avec lui le ton qu'autorisent
» l'estime et la considération dont
» vous êtes investi. »

Le président ne balança point. Il est des hommes qui aiment à compter les jours par des actions utiles : le président était de ceux-là. Il prit quelques renseignemens sur les affaires de Mlle Lori, et il partit.

L'installation de Caroline, dans la maisonnette de son père, était l'objet

essentiel de François. Il allait, venait, donnait des ordres d'un air affairé ; et comme il n'avait jamais brillé par le goût, il faisait recommencer ce qui était bizarre ou ridicule, et on recommençait à peu près tout.

En suivant les travaux, en pressant les ouvriers, il faisait beaucoup de réflexions : c'est la ressource de ceux qui ont l'imagination paresseuse. Après tout, pensait-il, que le père fasse ou non ce qu'il doit, Caroline jouira gratuitement des avantages des autres colons ; je n'aurai définitivement à payer que les gages de ses domestiques, et à fournir à son entretien : avec cent louis par an, j'irai loin, et je pourrai faire encore quelques économies.

Comme je veux que Caroline tienne ici le premier rang, nous aurons table ouverte deux jours de la semaine, et cela ne nous coûtera rien, parce

que le colombier, la basse-cour, le ſruitier et la laiterie nous offrent des ressources inépuisables. Deux autres soirées, il y aura cercle chez nous, et cela n'est pas dispendieux, parce qu'avec une livre de thé on tient cercle vingt fois. Quant aux fromages à la crème, à la pâtisserie et autres bagatelles, tout cela se fait ici. A la vérité, il faut un peu de sucre et quelques vins fins : eh bien, j'ai une petite office passablement fournie, et qui ne me sert pas à grand'chose ; je la viderai, et après nous verrons. Ah ! il faut aussi des concerts, beaucoup de concerts, et cela n'exigera absolument aucuns frais, parce que nous avons ici nos virtuoses, leurs instrumens et leur musique.

Nous ne sortirons plus que dans cette jolie voiture coupée, qu'on a laissée ici, en raison de la couleur, qui en effet n'est plus trop à la mode,

mais qui sera toujours d'un grand effet au village. Nos deux meilleurs chevaux et le plus beau de nos cochers nous conduiront. Je vois tout cela d'ici. Caroline dans le fond ; Mlle Lori à côté d'elle ; moi, sur le devant, ayant les yeux à droite et à gauche, recueillant les mouvemens d'admiration de nos bons villageois, et ce qui vaut mieux, les témoignages de leur affection pour mon enfant.

Ah! vous croyez, Mme Luceval, qu'on ne peut être quelque chose qu'auprès de vous, et par vous ! Morbleu ! Caroline sera plus considérée que votre Julie. C'est pour elle qu'on la recherchera, et on ne supporte votre enfant gâté que pour vous gâter vous-même, et profiter de vos prodigalités. Votre Julie, votre Julie !... elle est belle, à la bonne heure; mais peut-on d'ailleurs la comparer... Al-

lons paix, François, paix, ne dites pas de mal de ceux qui ne sont pas coupables de leurs défauts.

Une voiture s'arrêta à la grille, et François mit fin à un monologue qui malheureusement pour vous, eût pu durer deux heures encore.

Il s'avança, et deux domestiques présentèrent un paquet cacheté, et une harpe, celle dont Caroline s'était servi chez sa mère, et qu'y avait fait apporter le monsieur que vous savez, celui qui disait la vérité à Mme Luceval, parce qu'il n'avait besoin ni de sa table, ni de son affection, ni de sa bourse. François reconnut largement la peine des deux domestiques. Voilà, leur dit-il gravement, ce que Mlle Luceval vous donne pour boire.

François jugea qu'une lettre qui annonce un cadeau, ne peut exprimer que des choses flatteuses, et il

était bien aise que tous les habitans sussent qu'un grand personnage avait écrit à son enfant. Il sentait qu'il ne pouvait aller lire cette lettre de maison en maison. Il était Français : il craignait le ridicule. D'un autre côté, il ne savait comment rassembler les colons et donner ainsi à sa lecture l'apparence de l'à-propos. Il était fort embarrassé.

Duval était le seul à qui il pût confier son désir, et laisser pénétrer sa faiblesse. Un savant, un physicien surtout a toujours quelque moyen à sa disposition. Duval produisit, avec de l'air inflammable, une détonation telle, que les habitans crurent que leurs maisons allaient s'écrouler. Ils sortent en hâte ; une seconde explosion les attire vers la bibliothéque ; Caroline y court comme les autres.

On interroge Duval, il répond, on s'étonne; il explique son procédé, le

rire succède à la frayeur. François tire son paquet de sa poche, le présente à Caroline , et lui fait très-sérieusement des excuses de ne le lui avoir pas remis plus tôt. On demande qui peut écrire aussi longuement à une aussi jeune personne. François se gonfle les joues, s'élève sur la pointe des pieds , et nomme M.*** «Comment, Caroline
» est connue de cet homme célèbre !
» —Et très-particulièrement, mon-
» sieur. —Mais cela est incroyable.
» —Pourquoi donc, madame? —Ses
» dignités, ses grandes occupations...
» —Ne sont pas incompatibles avec
» la sensibilité. — Ah ! peut-on voir
» ce qu'il écrit à l'aimable enfant ! »
Voilà François arrivé à son but.

« Mademoiselle ,

»—Comment donc, mademoiselle!
» —Oui, madame, et trois doigts au-
» dessus du corps de la lettre.

« Mademoiselle,

« J'ai lieu de croire que vous êtes
» retournée dans votre paisible asile.
» Les procédés de vos parens vous
» y auront forcée, et ce sont eux que
» je plains.
» Cette harpe que j'ai entendu ré-
» sonner sous vos doigts, pourra con-
» tribuer à charmer votre solitude.
» Acceptez ce léger cadeau, et re-
» merciez pour moi Mme de Sancy
» du plaisir qu'elle m'a procuré.
» — Quoi, s'écria Mme de Sancy,
» je suis connue de ce qu'il y a de plus
» respectable à la cour, et c'est à vous
» que je le dois ! Ah ! Caroline, je ne
» peux m'acquitter qu'en perfection-
» nant un talent qui s'annonce déjà
» d'une manière satisfaisante. Pour-
» suivez votre lecture, ma petite. —

» Il est possible que mon présent » effraie votre délicatesse, et je dois » vous donner un moyen de vous ac- » quitter. Engagez Mme de Surville » à diriger vos crayons aussi heureu- » sement qu'elle l'a fait dans votre » Niobé, et envoyez-moi ce nou- » veau gage de vos efforts et de vos » succès. »

Madame de Surville, plus âgée que Mme Sancy, et plus maîtresse d'elle-même, renferma sa satisfaction. Mais elle attira Caroline à elle, elle l'embrassa tendrement, et la pria de continuer.

« Permettez-moi de vous donner » quelques avis que la politesse de ceux » avec qui vous vivez ne leur permet » peut-être pas de se hasarder. Mon » âge, et surtout mes intentions, au- » torisent bien des choses.

» Il y a de la faiblesse et de la sot- » tise à se prévaloir des dons de la

» nature : il y a de la folie à s'affliger
» d'en être privé.

» La beauté séduit au premier as-
» pect ; mais on s'accoutume à voir
» une belle femme, et du moment où
» il y a habitude, on peut admirer
» encore, mais le cœur reste froid :
» l'admiration n'est point un senti-
» ment ; ce n'est qu'une secousse de
» l'âme. »

» Il est malheureux d'inspirer d'a-
» bord une sorte d'éloignement ; mais
» les yeux se font promptement à ce
» qui les blesse le plus, et lorsque l'ha-
» bitude est également contractée de
» ce côté-ci, l'objet des deux le plus
» méritant est nécessairement celui
» qui attire davantage.

» S'il ne dépend pas de nous de rec-
» tifier des formes peu agréables, nous
» pouvons du moins acquérir ce qui
» les fait bientôt supporter, et ce qui,
» j'ose le dire, les fait aimer insensi-
» blement. Sachez qu'une femme belle

» excite des passions violentes, et que
» celle qui ne l'est pas, ne peut inspi-
» rer que des goûts durables.

» Avant d'atteindre ce but, vous
» éprouverez souvent de la froideur,
» peut-être même du dédain. Le
» moyen de vaincre les obstacles, est
» de les prévoir, et de se roidir contre
» eux. Il est une sorte de courage in-
» dispensable dans votre position.

» Vous trouverez toujours dans les
» sciences des consolations utiles à
» tous, et inconnues à la plupart des
» gens du monde. Renfermez-vous
» alors en vous-même ; gardez-vous
» de répandre ce que vous saurez au
» dehors. Les hommes ne pardon-
» nent pas qu'on les humilie, et une
» femme plus instruite qu'eux les
» humilie toujours.

» Vous pourrez, en revanche, faire
» valoir les grâces de votre esprit, car
» vous ne rencontrerez personne qui

» ne croie en avoir autant que vous, » et on revient toujours à celle qui » sait être gaie avec décence, pi- » quante sans méchanceté, féconde » sans prétention.

» Tout le monde ne vous entendra » pas, peut-être; mais il vous faut » quelques amis, et non une cour. » Vous avez d'ailleurs pour attirer la » multitude, une ressource assurée » dans les arts; ils sont à la mode, et » la soumission à ce qu'elle ordonne » est le mérite de ceux qui n'en ont » pas.

» Vous avez un excellent cœur. Il » ne vous reste qu'à cultiver votre es- » prit, les sciences et les talens agréa- » bles. Je vous ai reconnu de grandes » dispositions, et je suis convaincu du » mérite des vos maîtres. C'est par » vous et par eux que vous obtiendrez » enfin l'estime et la considération, » biens au-dessus des hommages que

» prodiguent à la beauté des hommes
» frivoles, et souvent peu délicats.

» Je ne prétends pas, cependant,
» qu'une belle femme qui réunirait,
» aux dons de la nature, les avantages
» que vous acquerrez infailliblement,
» ne vous fût réellement préférable;
» mais il est trop malheureusement
» vrai que la flatterie est le poison de
» la beauté, et que la femme la plus
» heureusement née, se persuade tôt
» ou tard qu'il lui suffit d'être belle.

» Si jamais je rencontre une femme
» belle, aimable, spirituelle, d'un ca-
» ractère égal, savante pour elle seule
» et préférant l'amitié à l'amour, elle
» sera, à mes yeux, la première per-
» sonne de son sexe, et il dépendra
» de vous d'être la seconde.

» Un temps viendra, ou vous dési-
» rerez partager, avec un être estima-
» ble, le fardeau et les douceurs de
» l'existence: c'est le vœu de la nature,

» et les femmes qui s'y refusent, en
» sont ordinairement punies par la
» nullité, l'ennui, les infirmités pré-
» maturées, l'abandon et l'oubli.

Vous vous marierez donc, et
» vous ne préférerez pas l'objet qui
» vous plaira le plus, mais celui qui
» vous conviendra davantage: l'a-
» mour n'est que la très-grande affaire
» du moment; le mariage est celle de
» toute la vie.

» Quand le moment de choisir sera
» venu, imposez silence à votre cœur:
» ne consultez, n'écoutez que votre
» raison et le plus âgé de vos amis.
» La vieillesse n'est pas indulgente,
» et celui qui obtient son estime a né-
» cessairement de bonnes qualités.

» Je disputerai à M. le président
» l'avantage d'être cet ami-là, si je
» vis quelques années encore; mais
» comme nos affections, frêles comme
» nous, ont, comme nous, besoin

» d'aliment, écrivez-moi souvent, si » vous jugez que ma correspondance » vous puisse être utile ou agréable. » Surtout ne me cachez rien de vos » affections ; vous ne pouvez en avoir » de coupables. Vous en aurez peut-» être dont l'aveu vous coûtera : c'est » la nécessité de les avouer qui vous » donnera la force de les réprimer ; » mais n'oubliez jamais que sans une » confiance absolue, il n'existe pas » d'amitié.

» Je me propose de vous voir quel-» quefois. Dites à l'estimable Fran-» çois... » Ici, François, hors de lui, sautilla tant, et leva les mains si haut qu'il fit voler les papiers au plafond. Il les ramassa un peu confus, et les remit à Caroline qui termina ainsi : « Dites à l'estimable François que j'ai » envie de louer la maisonnette de » Mme d'Egligny. J'ai peu de temps » à moi ; mais je trouverai, de loin

» en loin, quelques heures pour me
» reposer la tête au sein de la na-
» ture et de l'amitié.

» Adieu, mon enfant; vous me ré-
» pondrez, si mes propositions vous
» sont agréables. »

Vous sentez quel effet devait produire une lettre où personne n'était oublié, et où chacun trouvait quelque chose de flatteur. On aime à être bien dans l'esprit des grands; on s'applaudit surtout de le mériter, et on s'empresse auprès de ceux qui peuvent ajouter à l'espèce de faveur dont on jouit déjà.

D'après ces motifs, Caroline devint le personnage important de la colonie; elle était l'objet des soins, et même des prévenances de tous. On l'engageait à écrire à M.***, lorsqu'on croyait avoir mérité une mention particulière; et l'arrivée d'une réponse était le signal d'une réunion publique.

Bientôt on ne se borna plus à être utile et agréable à Caroline; on chercha à utiliser tous les momens; on étendit sa bienveillance sur tout ce qui en était digne, parce qu'un trait louable n'était jamais oublié de l'aimable enfant, que l'attente de ceux qui comptaient sur des éloges était rarement trompée.

L'intérêt personnel entrait pour beaucoup dans cette conduite. Madame de Surville voulait avancer son mari; Duval prétendait au fauteuil académique, où le mérite, sans appui, n'arrive pas toujours; Sancy pouvait exercer un emploi de quelqu'importance, et il en avait besoin; François seul continuait à faire le bien pour le seul plaisir de le faire; mais condamnera-t-on un peu d'égoïsme dans les autres? poussé à l'excès, c'est un vice affreux; mais qu'est-ce que la probité, l'émulation, le désir de la gloire

et de la fortune, sinon l'amour bien entendu de soi-même?

Ainsi, un seul homme, sans efforts, sans dessein peut-être, donnait à cette petite peuplade le goût du bon et du vrai, par son amabilité et la justice impartiale qu'il rendait à tous. Ainsi, l'homme élevé, qui prend la morgue pour du maintien, l'orgueil pour de l'élévation, qui punit avec équité, mais qui ne sait pas récompenser, resserre, aliène les cœurs, les jette enfin dans le découragement, et étouffe ces germes précieux, dont le développement fait ces hommes qui sont les appuis d'un empire, et l'admiration de la postérité.

Revenons à M. le président, que nous avons laissé à Paris, suivant deux affaires très-différentes, et en même temps très-difficiles. Il fit prier l'avoué de Mlle Lori de lui apporter son dossier. Il examina les pièces, et

jugea l'affaire perdue. Cependant il lui parut évident qu'une des deux parties était coupable de friponnerie, et il n'était pas vraisemblable qu'une femme de vingt-quatre ans connût ces moyens que suggèrent l'astuce et l'habitude; d'ailleurs, la recommandation de François...

Le président ne se rebuta point. Il s'adressa au chef suprême de la magistrature; ils se concertèrent ensemble, et ils firent venir le procureur adverse et un vérificateur aux écritures. On examina attentivement tous les papiers du spoliateur, et le titre principal fut soupçonné de faux. On somma cet homme de paraître; on l'effraya, et on lui enjoignit de se désister de ses prétentions, à peine d'être livré à la justice criminelle.

Comme un fripon ne peut faire de grands coups aux galères, et qu'il faut qu'un voleur en grand continue de vo-

ler, celui-ci passa par tout ce qu'on voulut. Sa condescendance acheva d'éclairer son juge, qui, cependant, lui laissa la liberté, parce qu'il l'avait promis, et qu'il n'avait pas de preuves très-constatées à lui opposer.

M. Luceval se montra un peu moins traitable : on peut être dur par excès de pusillanimité. Le président lui avait demandé un rendez-vous, où il épuisa d'abord ce que les raisonnemens ont de force, et les ménagemens de délicatesse. Luceval, réduit à n'avoir plus un mot à répliquer, fut obligé de déclarer enfin la seule raison qui l'empêchait de se rendre ; l'impossibilité de rien décider d'important sans l'assentiment de sa femme. « Hé, monsieur, a-t-on besoin » d'un appui pour être juste? — Mon- » sieur, j'ai l'habitude de ne rien faire » sans le concours de Mme Luceval. » — Dites, monsieur, que vous êtes

» bien aise de pouvoir rejeter sur
» un autre les injustices que vous
» avez commises, et celle que vous
» méditez en ce moment. N'est-ce pas
» assez que l'enfant le plus intéressant,
» sacrifié à sa sœur, banni de la mai-
» son paternelle, soit réduit à la mé-
» diation d'un étranger, pour obtenir
» une pension alimentaire que lui as-
» surent la nature et la loi? Faut-il
» encore que vous prétendiez m'arrê-
» ter par des défaites frivoles? Vous
» m'opposez l'ascendant qu'a sur vous
» votre femme! c'est lorsqu'elle fait
» de vous un père insouciant et froid,
» que vous devez la craindre. Que
» vous importent son opinion et ses
» plaintes, quand vous aurez pour
» vous la persuasion d'avoir fait votre
» devoir? Monsieur, qui néglige les
» conseils d'une femme sage, est blâ-
» mable; qui se courbe devant des
» caprices, des tracasseries, des vo-

» lontés arbitraires, se dégrade aux
» yeux des honnêtes gens. — Prenez
» garde, monsieur... — Je vous ai
» trop ménagé jusqu'ici. On ne réduit
» un homme comme vous qu'en lui
» disant rigoureusement la vérité. —
» Monsieur, je ne suis point accou-
» tumé à ce langage. — Monsieur, il
» faut se mettre à l'abri du reproche,
» quand on ne veut pas le supporter.
» Vous avez cent mille écus de rente;
» vous assurerez à Caroline vingt
» mille livres de revenu; vous le pou-
» vez, vous le devez, et c'est à ce
» prix seul que je me tairai sur vos
» torts. Je vous donne dix minutes
» pour vous décider; si, après cela,
» vous résistez encore, je vous quitte,
» j'imprime contre vous un mémoire
» foudroyant, je vous perds de répu-
» tation, et je vous traduis devant
» les tribunaux, qui rendront enfin à
» votre enfant la justice que vous lui

» refusez. Choisissez donc de me sui-
» vre chez mon notaire, ou de me
» lire dans quatre jours. »

L'alternative était dure; cependant il fallait opter. Le président se retira, après le délai accordé, Luceval le suivit, et monta avec lui en voiture.

L'acte fut rédigé et signé avant que le mari subjugué eût le temps de se reconnaître. Il manquait une signature essentielle, celle de la dame, accoutumée à voir tout ployer devant elle. Le président qui n'aimait ni les criailleries, ni les attaques de nerfs, ni l'odeur de l'éther, se borna à écrire à la femme dans le style qui avait persuadé le mari.

Une scène était inévitable, et elle eut lieu. Luceval la supporta avec sa patience et sa résignation ordinaires. Une partie de la journée s'écoula avant que madame pût relire cette lettre, qui l'avait mise, disait-elle, à deux

doigts du tombeau. Elle la relut cependant. Elle était tellement persuasive, qu'il était difficile de ne pas se rendre. Une femme distinguée devenir la fable du public ! une femme, à qui tout Paris accorde de la beauté, des grâces, de la douceur, de la sensibilité, passer désormais pour une mère dénaturée ! entendre murmurer autour de soi : c'est un venin caché sous des fleurs ! Ne pouvoir enfin attaquer un mémoire signé d'un homme d'un mérite reconnu, et d'une intégrité sans tache ! S'il n'y avait pas là matière à réfléchir, il y avait au moins de quoi se désespérer.

Cependant, comme le désespoir n'a jamais embelli personne, et qu'il est une époque où une femme a le plus grand intérêt à ménager ce qui lui reste d'attraits, Mme Luceval fit grâce à son mari d'une seconde scène, et elle alla signer.

Mais aussi, comme la vengeance est réservée aux dieux, et que la femme, leur plus parfaite image, doit leur ressembler de toutes les manières, on défendit à François de se présenter à l'hôtel; on lui ordonna de donner à l'instant congé au président, avec l'indemnité d'usage. Comme Caroline allait jouir d'un bien-être qui affaiblissait d'un quinzième les revenus de la maison, on résolut de lui retenir le loyer de douze mille francs, que payaient les autres locataires; et comme il n'est pas pardonnable à un petit laideron d'effacer la beauté par son esprit et ses talens, on décida de disperser ses maîtres sans discernement, à la fin de leur année.

Enfin, comme le plaisir de faire du mal est un plaisir comme un autre, pour ceux à qui il convient, on s'y livra sans réserve, et d'idée en idée, ou arriva à celle de mettre de suite le

hameau en vente, afin d'avoir plus tôt fait.

Madame d'Egligny, déjà languissante, combattit ce projet de tout son pouvoir. Elle représenta que Caroline était décemment au moins dans un domaine de son père, et qu'elle allait se trouver sans asile, puisqu'on ne voulait pas la recevoir à l'hôtel. Cette idée, la seule qui ne fût pas venue, et on ne saurait penser à tout, détermina à envoyer aussitôt l'annonce aux journaux, et la grande affiche à l'imprimeur.

Peut-on se figurer l'état de François, ses exclamations, ses plaintes, quand il apprit qu'il allait perdre son président, qu'il fallait que Caroline se préparât à quitter les lieux où elle était née, et où elle passait si doucement la vie! Ce qui surtout lui paraissait pour elle un mal irréparable, c'était

la nécessité de se séparer de Duval, de Mmes de Surville et Sancy.

Dans sa douleur, il assembla tous les amis ; il leur proposa de faire l'acquisition en commun, d'avoir chacun sa maisonnette en propre, et de laisser indivis les jardins anglais et autres portions de terrain, dont le produit se partageait entre tous.

Il consentait à donner toutes ses épargnes pour payer la maison de Caroline. Mais Duval se gênait pour acquitter la moitié du loyer de la maison qu'il occupait avec François. Il eût fallu qu'il vendît des biens d'un rapport assuré, pour en acquérir un de pur agrément, et c'eût été le comble de la dérision. M. et Mme Sancy étaient retenus par les mêmes motifs, et le chanteur déclarait ingénûment qu'il était incapable de se fixer. A la vérité, Mme de Surville et le président pouvaient et con-

sentaient volontiers à faire quelques sacrifices ; mais l'aquisition de la totalité était au-dessus de leurs facultés, et la conduite de M. et de Mme Luceval annonçait clairement qu'ils n'avaient point l'intention de vendre partiellement.

Ces nouvelles difficultés, que François n'avait point prévues, lui otèrent tout espoir de parer le coup fatal, et le ramenèrent à lui-même: il faut bien enfin s'occuper un peu de soi : « Hé-
» las ! disait-il, c'est ici que je croyais
» finir en paix ma carrière. J'étais
» loin de penser que celle qui me
» doit la plus brillante fortune, que
» celui pour qui j'ai fait tout cela,
» m'en chasseraient un jour. Je ne
» les croyais pas capables de me haïr
» parce que j'aime leur enfant. » La veillesse pleure aisément, et le bonhomme se soulageait en versant des larmes.

« Quelque chose qui arrive, dit-il

» à Caroline, je ne vous quitterai pas.
» J'irai vivre avec vous où vous vou-
» drez: partout je serai bien avec vous.
» Je ne vous demande qu'une grâce;
» c'est de ne point m'abandonner. Que
» mes yeux se ferment au moins au-
» près d'un de ceux que j'ai tant ai-
» més ! »

Caroline pleura à son tour, non du sort qui lui était réservé, la jeunesse ne sait pas prévoir; mais François doutait de son cœur, et ce soupçon l'accablait. Ce cœur pur et bon se dévoila tout entier. Le sentiment en jaillit, comme une source féconde qui répand la vie autour d'elle. François, rassuré et heureux encore, fut consoler Marguerite : sa bienfaisance embrassait tout, s'étendait sur tout, et ne négligeait rien.

Caroline, pleine encore de la scène qui venait de se passer, éprouvait le besoin de se livrer à de nouveaux épan-

chemens. Elle écrivit à M. ***, et en laissant aller sa plume, elle sentait que peine qu'on partage devient plus légère de moitié : elle était bien sûre que M.*** partageait la sienne.

Le lendemain arrivèrent, à peu de distance l'un de l'autre, deux messieurs qui demandèrent à voir les lieux. Le surlendemain, les jours suivans, il s'en présenta plusieurs, et tous prirent les renseignemens les plus étendus, et entrèrent dans les plus petits détails.

Plus de gaîté, plus de concerts, plus d'étude au hameau. L'affliction aime la solitude, et on cessait de se chercher. Si on se rencontrait, on se parlait à peine; et qu'avait-on à se dire qu'on ne se fût déjà dit? Quelquefois on s'arrêtait lorsqu'on voyait François et Caroline. On les regardait un moment, on leur adressait un regard douloureux, on passait.

Un de ces messieurs, de ceux qui les premiers avaient été voir le hameau, entra chez Luceval, et lui demanda à quel prix il mettait sa propriété. « Monsieur, j'en tire quarante » huit mille livres par an. — Mais moi, » monsieur, je n'en tirerai rien du » tout, parce que je n'ai pas besoin de » sept à huit maisons qui sont là, et qui » ressemblent à une chartreuse. Je me » propose, si nous traitons, de tout » abattre, et de bâtir un château. Ce » sont donc les jardins et le fonds que » je veux acheter. — Vous ferez ce » qui vous plaira, monsieur, et pour- » vu que vous me payez le capital de » quarante-huit mille livres de rente. » — Plaisantez-vous, monsieur ? — » Je vous parle très-sérieusement. — » Vous me demandez près d'un million » d'une maison de campagne à faire ? » — C'est mon prix, monsieur. — Je » vais vous dire le mien. Cette folie-là

» vous a coûté environ deux cent mille
» francs. J'évalue le terrain et les
» plantations cinquante mille livres.
» Si deux cent cinquante mille francs
» vous conviennent, vous me le ferez
» savoir. Voilà mon adresse.

» Mais, dit Mme Luceval, je trou-
» ve cet homme-là plein de jugement.
» Il est constant que votre Athènes
» a l'air d'une chartreuse, et il n'est
» pas possible de laisser exister cela.
» Or, puisque vous trouvez vos
» déboursés....

Le second des deux messieurs parut en ce moment. « Votre hameau est
» charmant, monsieur ; les locataires
» actuels s'y plaisent beaucoup, et si
» nous nous arrangeons, je compte
» bien augmenter les loyers. — Ah !
» monsieur fait de ceci une affaire de
» spéculation.—Oui, madame; ainsi,
» vous sentez qu'il faut que je fasse des
» bénéfices. D'ici à quelque temps,

» je peux perdre plusieurs locataires,
» je ne suis pas certain de les rempla-
» cer, et je le suis d'être constamment
» chargé de l'entretien et des imposi-
» tions. Ainsi, j'évalue, année com-
» mune, les produits à vingt-quatre
» mille francs, sur quoi il faut en pré-
» lever dix pour le trésor public, les
» réparations et embellissemens; res-
» tent donc quatorze mille francs nets
» qui donnent un capital de deux
» cent quatre-vingt mille livres. Si
» cette proposition vous est agréable,
» vous écrirez deux mots au notaire
» de la rue Mêlée. Je vous salue.

» — Hé bien, ma bonne amie, que
» dites-vous de cette seconde ouver-
» ture? — Je la trouve complètement
» absurde, monsieur. — Cet homme,
» cependant, propose trente mille
» francs de plus que le premier. — Il
» donnerait cent mille écus, que je ne
» traiterais pas avec lui. — Mais, ma-

» dame......—Vous n'avez donc pas
» entendu qu'il est disposé à garder
» les Sancy et les autres, et c'est pré-
» cisément ce que je ne veux pas. —
» Permettez-moi de vous représenter.
» —Je ne me trouve pas bien aujour-
» d'hui, monsieur; ménagez-moi de
» grâce.—Hé, mon Dieu, je n'ai pas,
» ma bonne amie, l'intention de vous
» déplaire; je voulais vous observer
» seulement qu'il se présentera d'au-
» tres concurrens, et qu'il est au
» moins inutile de rien précipiter.
» —Moi, monsieur, j'aime beaucoup
» celui qui se propose d'abattre les
» maisonnettes et de bâtir un château.
» Il offre trente mille livres de moins;
» mais qu'est-ce que cela pour nous?
» Au reste, comme je ne laisse échap-
» per aucune occasion de vous mar-
» quer ma déférence, j'attendrai vo-
» lontiers quarante-huit heures; mais
» je vous déclare, mon ami, que si

» nous ne trouvons pas mieux dans
» cet intervalle, avec la certitude de
» voir expulser ces savans et ces ar-
» tistes, j'emploierai tout le credit
» que j'ai sur vous, pour vous enga-
» ger à finir avec le premier. Je ne
» puis souffrir les affaires qui traînent
» en longueur, et vous ne me chagri-
» nerez point, n'est-il pas vrai, mon
» bon ami ? »

Les quarante-huit heures s'écoulèrent sans qu'on vît personne. Je ne sais encore d'où vint l'erreur du portier, qui répondait constamment que le hameau était vendu; qui disait aux clercs, et même au notaire de monsieur qu'il n'était pas à l'hôtel. J'ignore également par quelle inadvertance il gardait toutes les lettres de Paris. Cela se découvrira peut-être un peu plus tard.

Le troisième jour au matin, madame passa chez monsieur, et se mon-

tra extrêmement caressante. Sa gaîté, ses complaisances, ses agaceries mêmes, tournèrent la tête du pauvre Luceval. Il ne put se dispenser de se lever à la suite d'un tête-à-tête assez vif, de hâter son déjeuner, et de se rendre chez le monsieur qui voulait abattre des maisons neuves pour se donner le plaisir de bâtir un château.

« Monsieur, je viens terminer avec
» vous. — Eh bien, monsieur, termi-
» nons. Je vais vous conduire chez
» mon notaire. — Nous irons d'abord
» chez le mien. Il faut que vous pre-
» niez connaissances des titres... —
» Oh! j'ai vu tout cela, et j'ai pris
» les notes nécessaires; on m'a même
» donné communication du devis de
» M. Phidiot, et les bâtimens n'ont
» n'a pas coûté ce que je les avais esti-
» més; mais n'importe. Un instant,
» je vous en prie; je n'ai plus que
» mon habit à passer.

» — Savez-vous aussi, monsieur, » que mes biens ne sont grevés d'aucune hypothèque? — Voilà le certificat du conservateur. — Il me paraît, monsieur, que vous n'avez rien » négligé. — Oh! j'aime à jouir; je » voudrais déjà voir vos maisonnettes » à terre, et mon château debout. — » Je vous assure que Mme Luceval » partage bien votre impatience. — » Et quel intérêt madame a-t-elle... » — Oh! des raisons de famille... — » J'ai peut-être été indiscret : je » vous en demande pardon.

» — Permettez maintenant que je » tire la somme convenue de mon porte-feuille. Vous avez sans doute votre voiture. — Oui, monsieur. — J'en » profiterai. Je vous mène chez mon » notaire, parce qu'il a ma confiance, » et que celui qui paie a le droit de » choisir. »

Luceval ne s'attendait pas à termi-

ner à l'instant même, et, pendant qu'on rédigeait l'acte, il envoya prendre madame, qui arriva enchantée d'être servie avec cette célérité. Elle adressa un regard de bienveillance à son mari, qui disait en lui-même : Je fais peut-être une sottise ; mais elle est si aimable quand elle veut !

L'étude d'un notaire n'a rien de gai. Des murs, des meubles rembrunis, le silence des trapistes, des figures glacées, et des étiquettes de cartons à lire, voilà ce qu'on y trouve. L'acquéreur du hameau y répandit une gaîté piquante. Empressé auprès de Mme Luceval, il lui dit de ces choses d'autant plus flatteuses, qu'il lui laissait la satisfaction d'ajouter à sa pensée : il est un âge où la louange ne plaît que sous l'enveloppe de l'esprit et de la délicatesse. Manette aimait à s'entendre dire : Je vous adore ; Mme Luceval aimait à le deviner.

Le monsieur lui parla très-longuement de ses projets ; dès le lendemain, il userait de son droit pour renvoyer les locataires ; le jour d'après, il ferait mettre le marteau dans les murs, et il se flattait que dans trois mois, au plus tard, une dame infiniment intéressante voudrait bien embellir les fêtes qu'il donnerait dans son château.

Madame Luceval était enchantée de cet homme-là : il caressait toutes ses passions. Elle lui eût, je crois, donné en ce moment le hameau pour rien.

On signa. L'acquéreur déposa la somme, jusqu'après la transcription, selon l'usage, et on se sépara très-satisfaits les uns des autres.

Pourquoi les nouvelles défavorables volent-elles lorsque celles que nous désirons arrivent si lentement ? on sut le jour même, au hameau, que M. Luceval n'était plus propriétaire ; et chacun s'occupa sérieusement du

parti qu'il allait prendre. Les personnes que cet événement touchaient le moins, se résignèrent avec quelque facilité. Mais Caroline, François, Marguerite !

Le vieillard était le seul des trois qui eût quelqu'expérience, et les autres l'écoutaient avec docilité. Il proposa différens projets, dont il sentait aussitôt les inconvéniens. Il arrêta enfin qu'il se retirerait avec Caroline dans quelque petite ville, et que Marguerite les y suivrait. Il n'osait rien proposer à Mlle Lori. Elle déclara qu'elle était inséparable de son bienfaiteur ; que le produit de son petit patrimoine lui permettait de remettre une partie de ses honoraires, et qu'ainsi elle ne serait pas à charge. François ne fut pas étonné de ce trait, parce qu'il en était capable lui-même.

On fit un plan de vie qui n'était pas sans quelques douceurs. On pouvait exister avec aisance dans telle ou telle

province, et y faire un peu de bien. Mais où trouver des Sancy, des Surville, des Duval ? Sans doute ils allaient retourner à Paris, et François devait-il exposer Caroline et ses parens au désagrément de se rencontrer ? Ces idées affligeantes froissaient le cœur du bonhomme. Il voulait en vain les écarter ; elles se produisaient dès qu'il avait articulé quelques phrases. Une larme, qu'il essuyait furtivement, était aperçue, et en appelait d'autres. La conférence fut longue, parce qu'elle fut souvent interrompue.

Lorsqu'enfin tout fut réglé, on se tut, on resta immobile, la tête penchée sur la poitrine, les yeux fixés sur le parquet.

Tout à coup on entend les fouets de plusieurs postillons, et les roues d'une voiture qui entre avec rapidité dans les cours. « C'est sans doute le

» nouveau propriétaire, dit François.
» Mon enfant, voilà le moment du
» courage. Allons entendre notre
» arrêt. »

On se lève, on s'avance lentement. François et Mlle Lori soutiennent Caroline éplorée. Marguerite les suit avec ses deux enfans. Ils approchent de la voiture; la portière s'ouvre... C'est M.*** qui paraît.

On oublie en le voyant, qu'on est malheureux : qu'eût-on fait, si l'on eût su ce qu'il allait annoncer? « Vous
» m'avez causé des inquiétudes, ma-
» demoiselle, dit-il à Caroline, et
» vous avez eu des chagrins; ces hon-
» nêtes gens les ont partagés ; qu'ils
» partagent également votre joie. Vos
» malheurs sont finis, et votre sort
» est invariable. Vous ne vous sépare-
» rez pas de ceux dont les leçons vous
» sont chères à si juste titre; vous ne
» quitterez pas les lieux où vous avez

» appris à penser, à sentir, à cultiver
» votre raison. Vous êtes chez vous. »

On se rassemblait de toutes parts autour de M.***; on l'écoutait; on ne le comprenait pas... bientôt on va le bénir.

Il tire un contrat de sa poche; et le remet à François. Le bonhomme lit.... ; sa figure devient rayonnante; il presse Caroline dans ses bras; il baise les mains de M.***; ses larmes coulent encore, mais ces larmes sont celles de la joie. On attend qu'il s'explique; il parle enfin, et un cri général s'élève : « La vertu vient
» protéger l'innocence! »

M.*** marqua le désir de parler, et les acclamations cessèrent.

« Votre lettre, mademoiselle, n'a-
» n'avait pas d'objet, n'indiquait rien,
» et a cependant dirigé ma conduite.
» Je lui dois le projet que j'ai si heu-
» sement exécuté. Il fallait, pour

» réussir, activité, adresse et discré-
» tion; j'ai choisi deux hommes pro-
» pres à remplir mes vues.

» J'ai voulu d'abord connaître la
» valeur de ce bien. Je ne voulais
» pas non plus faire tort à votre père :
» il faut toujours être juste, même
» envers ceux qui le sont le moins.

» Les renseignemens pris, ces deux
» hommes se sont rendus à l'hôtel
» Luceval, et ont parlé d'après mes
» instructions. L'un devait éprouver
» de la défaveur; l'autre plaire et réus-
» sir : c'est ce qui est arrivé.

» J'avoue à regret qu'ils ont été
» au-delà de mes intentions. Ils ont
» gagné un portier, moyen au-des-
» sous de moi, et peut-être même
» au-dessous d'eux. Au reste, quand
» on saura que vous êtes proprié-
» taire, que les plaintes éclateront,
» qu'on exagérera les torts de mes
» émissaires, l'acquéreur supposé fera

» faire une estimation; j'indemniserai
» votre père, s'il y a lieu.

» Vous pressentez, mademoiselle,
» que le contrat n'était fait ni en mon
» nom, ni au vôtre. Par celui-ci,
» j'achète de l'homme à qui votre
» père a vendu, et je vous trans-
» mets cette propriété à des condi-
» tions que ma position rendait in-
» dispensables. Je suis l'artisan de
» ma fortune ; mes émolumens sont
» considérables ; mais je n'ai que
» cela, parce que j'ai toujours cru
» que le gouvernement paie un
» homme en place pour qu'il fasse
» son devoir, et non pour qu'il tra-
» fique de la justice ou de sa pro-
» tection. Voici donc les arrange-
» mens que j'ai pris :

» J'ai avancé ou emprunté les fonds
» nécessaires.

» Vous m'abandonnez la totalité
» du revenu annuel, jusqu'au par-

» fait remboursement : ce qu'on a
» obtenu de votre père suffit à votre
» entretien.

» Je recevrai les paiemens des
» mains de M. François, dont il
» n'est point parlé dans l'acte, parce
» qu'on ne lie pas un homme comme
» lui.

» Dans six ans ou environ, vous
» serez liquidée ; vous n'aurez que
» vingt ans, et vous jouirez de soi-
» xante mille livres de rente. Voilà,
» ma chère enfant, ce que j'ai pu
» faire de mieux. »

Les acclamations recommencèrent ; les applaudissemens, les cris de joie éclatèrent de toutes parts. L'homme bienfaisant fut béni, fêté, caressé. Il trouvait dans tous les yeux l'attendrissement, l'admiration, ou la reconnaissance. On le conduisait en triomphe, on se disputait l'honneur de le recevoir. Attendri lui-

même, il jouissait en ce moment de tout le bonheur auquel il nous est possible d'atteindre. Malheureux que nous sommes, nous nous agitons en tout sens pour le trouver où il n'est pas !

« A propos, dit-il, il reste une for-
» malité à remplir. Votre signature
» manque au bas de cet acte; vous
» ne pouviez le signer, étant sous
» puissance de père et de mère, et
» il est très-douteux que vos parens
» eussent accepté pour vous; j'ai ex-
» posé les faits à la puissance suprême,
» et j'en ai obtenu l'ordre de votre
» émancipation. L'autorité peut se
» mettre au-dessus de la loi, quand
» il en resulte un bien. »

Il était tout simple qu'on entrât chez Mlle Luceval pour signer. Maîtresse des lieux, il était naturel qu'elle en fît les honneurs, et elle était trop heureuse pour ne pas répandre, sur ceux qui l'entouraient, une portion

de sa félicité. Elle s'empressa de rassembler autour de M.*** une petite cour, où il n'y avait pas un seul courtisan. Le respect était commandé par son élévation; l'affection par ses qualités : tous les hommages étaient sincères.

On le pressa, et il promit de passer la journée au hameau. Caroline n'avait pas d'idée d'une fète, elle n'en avait jamais vu; mais elle désirait fêter son protecteur. Elle dit un mot à François. François, qui n'était pas inventif, passa le mot à Mlle Lori, la demoiselle au voisin, celui-ci à la voisine. On se lève, on va, on vient, on ne s'entend pas. On ne sait d'abord ni ce qu'on fait, ni même ce qu'on veut faire : on convient enfin de quelque chose.

Madame de Surville rentre en courant, prie M.*** de pardonner, tire Caroline à l'écart, lui dit je ne sais

quoi. Caroline répond : « Soyez tran-
» quille, je me tairai. » Madame de Surville repart.

M.*** pénétra aisément la cause de cette désertion générale et de ces *aparté*. Il sourit avec douceur à Caroline : ceux même pour qui la vertu n'a rien de pénible, ne sont pas fâchés qu'on leur rende justice.

Il profita de ce moment pour voir la maisonnette qu'il avait arrêtée. Il écrivit quelques instructions sur des changemens qu'il désirait. Il donna ses notes à Caroline, parce que François, que cela regardait, courait de tous les côtés avec les autres, s'agitait beaucoup, ne faisait rien, et était très-content de lui. Hercule, septuagénaire, eût fort bien pu ressembler à la mouche du coche.

M.*** présuma qu'une heure avait pu suffire pour ordonner un dîner, et disposer la réunion de tous les habi-

tans. Il sortait avec Mlle Luceval... Des perches en faisceaux, des perches fichées en terre, des cerceaux, des tas de branches de verdure, des fleurs éparses, les maîtres, les domestiques, les dames, les jardiniers, travaillant à l'envi... «Oh! oh! dit-il, nous sommes » sortis trop tôt. Rentrons, et ména- » geons-nous le plaisir de la surprise; » nous causerons en l'attendant : l'a- » mitié a toujours quelque chose à » dire, et l'extrême jeunesse quélque » chose à apprendre. »

C'est la plus jeune de ces dames, c'est Mme Sancy qui frappe à la porte. Comme il n'est pas de bonne fête sans vers, elle débita, d'un ton plein de dignité, le quatrain suivant, impromptu de M. Duval, qui était poëte comme un géomètre :

De bons cœurs, des cœurs attendris
Offrent la plus simple couronne.
Peut-être elle aura quelque prix :
C'est l'estime qui vous la donne.

M. *** voulut bien trouver cela fort joli, et Mme Sancy, sans sortir du grand sérieux de son personnage, lui prend la main. M. *** permet qu'on dispose de lui, et règle son maintien sur celui de son aimable guide.

On passe sous une arcade de verdure, qui commence à la maisonnette, et qui aboutit au théâtre. Cette arcade n'a rien d'extraordinaire; mais on voit qu'elle a été faite à dessein, et l'intention est quelque chose.

Sur les côtés de la voûte verdoyante sont des paysannes qui offrent d'assez mauvaise grâce, des bouquets assez mal faits. Marguerite précède M. ***, elle porte devant elle un van couvert d'une gaze légère, dans lequel elle reçoit les bouquets. Elle en laisse tomber la moitié, parce qu'elle tourne souvent la tête, et elle n'a pas tort : on ne voit pas

tous les jours un grand qui veut bien n'être qu'aimable.

Zéphyr, qu'il faut placer partout, agitait des carrés de papier, fixés au cintre, à vingt pas l'un de l'autre. Ils présentaient des devises grecques, que Duval avait empruntées du Benserade de l'Attique. Personne ne les entendait; mais si on n'admirait que ce qu'on entend, que deviendrait l'Apocalypse?

A la porte du théâtre, sur les marches du péristyle, étaient rangés les habitans, en costume de cérémonie. Ils entourent M.***, ils le pressent, ils le poussent, ou peu s'en faut; ils le font entrer dans la salle, éclairée par toutes les bougies qu'on a trouvées au hameau.

M.***, qui a passé subitement du grand soleil aux ténèbres, chancelle du pied droit, parce qu'il rencontre une marche qu'il n'attendait

point. On le soutient, et il trébuche du pied gauche, parce que Marguerite, qui n'y voit pas plus que lui, s'arrête, un pied en arrière, et sans y penser, lui donne un croc en jambe.

Mesdames de Surville et Sancy s'emparent alors de M. ***. Elles avaient la double intention de garantir cette tête précieuse, et de vaincre la modestie qui allait probablement s'opposer à leurs petits projets.

Dans le fond du théâtre, on avait placé dès degrés destinés à supporter tantôt l'hôtel de Zopire, tantôt à mettre en évidence le trône de Sémiramis, et qui n'avaient servi à rien du tout encore, parce qu'on avait au hameau le bon esprit de ne pas jouer la tragédie. Il faut, pour exceller dans cet art-là, sortir avec l'auteur du naturel et de la vérité; et

c'est un talent qui n'est pas donné à tout le monde.

Sur les degrés était placé le plus grand fauteuil qui existât une lieue à la ronde, et le tout était couvert de draperies de soie bleue ou jonquille, qui procuraient à ces dames un demi-jour de reflet, dont elles pouvaient se passer encore.

C'est vers cette estrade, qu'elles conduisaient le héros de la fête. Il s'échappa de leurs mains, et fut se placer sur une des basses stalles. C'est au fait, un rôle pénible que celui d'un dieu ; et s'il y en avait réellement, ils joueraient un ennuyeux personnage (*).

« Voilà ce que nous avions prévu, » dit Mme de Surville ; mais c'est

(*) Il est inutile de vous dire que je parle ici des dieux du paganisme. Celui des chrétiens existe incontestablement ; car, nous avons le bonheur de le voir tous les jours dans la très-sainte Eucharistie.

» en vain, monsieur, que vous vous
» dérobez à la gloire : elle vous trou-
» vera malgré vous. »

On tire un rideau, et au-dessus du fauteuil paraît, en pied, et de grandeur naturelle, le portrait de l'homme ressemblant. Il restait, à la vérité, une jambe à faire, et le bas qui couvrait l'autre n'était pas terminé ; mais la tête était d'une ressemblance frappante, et peinte comme peignait Mme de Surville. Elle avait fait ce portrait d'après une gravure qu'on disait être, et qui était vraiment excellente. C'était sur cet ouvrage qu'elle avait demandé à Caroline le secret, qui avait été scrupuleusement gardé.

Le portrait était suspendu à une poutre transversale, par deux cordes couvertes de fleurs : nulle part on ne veut, pas même dans les ballets de l'Opéra, laisser voir les fils qui font mouvoir Polichinelle. On descendit

ce portrait sur les bras du fauteuil, au son des violons et des harpes. Deux jeunes filles tenaient chacune une guirlande attachée au bas du cadre, pour empêcher l'image chérie de faire un à droite ou un à gauche, ce qui eût singulièrement nui à l'illusion.

Le dessus du cadre était orné d'épis et de branches d'olivier dorés. A chaque partie saillante, les habitans et les villageois allaient religieusement attacher une couronne de barbeaux, ou de muguet; on saluait respectueusement l'image, et on allait se placer selon l'ordre convenu.

Tous les yeux se portèrent alors sur M.***; sa figure exprimait une satisfaction qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

Ces tributs sont bien doux, quand ils sont mérités.

Pour terminer l'inauguration, Caroline chanta, et chanta très-bien ce morceau fameux: *Chantons, célé-*

brons notre reine. A la vérité, M.*** n'était ni reine, ni roi, et l'à-propos était un peu manqué ; mais il trouva tout cela très-beau, parce qu'il savait qu'on n'avait de prétention que celle de lui plaire, et qu'on n'avait pas eu le temps faire mieux.

Cette fête, qu'on aurait pu décrire comme on décrit tout, c'est-à-dire comme on dénature tout, comme on embellit tout, comme on exagère tout, à commencer par nos fêtes publiques, où on n'a pu mettre encore ni dignité, ni ordre, ni ensemble ; cette fête continua par un concert charmant, exécuté par un petit nombre d'artistes, mais tous d'un talent distingué. Le célèbre chanteur semblait se surpasser lui-même, et Caroline se montra digne de Mme Sancy.

Ceux qui cultivent les arts, et ceux qui les protégent, aiment à se rap-

procher. Ici s'établit cette douce égalité, dont l'homme élevé connaît si bien le charme, et dont il jouit si rarement. M.*** applaudissait et parlait en connaisseur ; il citait un compositeur célèbre, et son chef-d'œuvre était à l'instant porté sur le pupitre. On partageait le plaisir qu'on procurait à M.***, et on cherchait à le prolonger.

S'il faut des vers dans une fête, un bon repas n'y est pas déplacé, et à cet égard le protecteur de la colonie n'eut rien à désirer. Quelques couplets, de la façon de Duval, et dont je vous fais grâce, terminèrent le dîner le plus splendide et le plus gai. M.*** remonta en voiture, après avoir prodigué aux colons, et surtout à Caroline, des marques de la plus sincère affection.

« Allons, allons, disait François » en se frottant les mains, quand

» on a la bienveillance des grands,
» l'amitié de ses égaux, et une jolie
» fortune; qu'on ne doit rien de tout
» cela qu'aux charmes de l'esprit et
» aux qualités du cœur, on peut se
» consoler de n'être pas jolie. »

CHAPITRE V.

Tout change, encore en mal et en bien.

Je ne sais quel fut l'homme méchant, ou équitable, qui porta à Mme Luceval le coup le plus sensible. Mais elle savait dès lendemain que l'enfant qu'elle voulait bannir du hameau, en était maîtresse absolue; que ses maîtres dont elle voulait l'éloigner, continuaient à jouir près d'elle des douceurs d'une vie tranquille. Son éloignement pour Caroline n'augmenta point, parce que la haine, comme l'amour, a des bornes, que la nature ne nous permet pas de dépasser.

Cependant, comme il est de règle

qu'une femme absolue, à qui on joue le tour le plus sanglant, tempête, tonne, éclate, Mme Luceval préparait le plus bruyant des orages, lorsqu'elle se rappela qu'elle avait ses voitures et ses attelages à renouveler, ses diamans à faire remonter, et sa livrée à refaire. Comme il est encore vrai, qu'une femme violente a plus de plaisir à briller qu'à se mettre en colère, Mme Luceval daigna s'arrêter, après les mines préparatoires, sur lesquelles son mari l'assura qu'elle disposerait à son gré des deux cent cinquante mille livres. Ce n'est pas que Luceval ne sût fort bien ce que vaut une telle somme; mais il savait aussi que la paix la plus chère est préférable à la guerre, quels qu'en soient les résultats.

Il se flattait que madame, constamment occupée à dépenser, mais dépensant avec modération, pourrait

le laisser tranquille pendant deux ou trois ans. Ce calcul était établi sur les vraisemblances ; mais les choses tournèrent tout autrement.

Il vient un temps où une femme qui a été jolie est forcée de s'étourdir sur le malheur de ne l'être plus. Il n'y a pour cela que deux moyens, la dévotion et le jeu. La dévotion est la ressource de ces caractères doux, de ces femmes timorées, dont la sensibilité s'exerce sur un fantôme que l'imagination a créé, et qu'elle décore secrètement de ce qui peut lui plaire : la dévotion est un amour purement passif, et il fallait de l'activité au sang ardent de Mme Luceval ; elle se décida donc pour le jeu.

Le jeu et des fantaisies ont bientôt absorbé des sommes plus considérables que celle qu'elle avait à sa disposition. Mais n'anticipons pas sur les faits.

Mademoiselle Julie se formait, et

sa beauté se développait de jour en jour. Sa mère continuait à gâter le plus heureux naturel, et elle avait fait enfin de cette jeune personne un être exigeant, altier, opiniâtre, et d'un orgueil insoutenable. Madame d'Egligny combattait avec douceur les progrès du mal. Ses représentations étaient ordinairement écoutées ; mais un mot de Mme Luceval, ou de quelqu'un de ces gens dont nous avons parlé plus haut, détruisait en un instant le bien qu'avait fait lentement Mme d'Egligny. Le langage de la raison n'a rien d'aimable, et qui nous flatte nous perd ; mais qui nous flatte se fait écouter.

Julie perdit la seule amie qu'elle eût au monde. Madame d'Egligny succomba à une maladie de langueur, et laissa sa petite-fille en proie au luxe, à l'insouciance et à la frivolité. Sa mort priva Caroline de l'espérance, qu'elle

avait constamment nourrie, de ramener à elle des parens qui n'avaient rien à lui reprocher. « Vous n'êtes pas
» maîtresse de vos affections, lui avait
» dit M.***, mais vous l'êtes de marquer des égards et des respects à
» ceux qui ont droit, malgré leur
» injustice, d'en attendre de vous. Ils
» n'y seront pas sensibles, peut-être;
» mais vous aurez fait votre devoir. »

Caroline écrivait donc à ses parens, à certaines époques. C'est à sa bonne maman qu'elle adressait ses lettres; celle-ci trouvait toujours le moment de les faire lire. On n'y répondait pas; mais on pouvait enfin être amené à cet effort.

Dès que Mme d'Egligny fut éteinte, ces lettres cessèrent d'être lues. Souvent elles arrivaient pendant ces accès d'humeur, qui devenaient plus fréquens, et c'est dans un de ces momens d'oubli des bienséances, que Mme

Luceval défendit à son portier de les recevoir à l'avenir.

Elle s'applaudissait en secret d'être désormais dispensée d'entendre parler de l'objet de son antipathie. Elle croyait n'avoir perdu dans sa mère qu'un censeur incommode : elle sentit bientôt l'étendue de cette perte.

Luceval ne s'était jamais occupé de ses affaires. Sa femme l'avait forcé à rompre avec François, et il avait donné sa confiance à un de ces hommes qui ne sont pas précisément des fripons, mais qui voient sans peine s'établir un certain désordre, qui les rend nécessaires, et qui ajoute toujours à leurs émolumens. L'intérieur de l'hôtel, si sagement administré par Mme d'Egligny, tombait nécessairement à la charge de sa fille, qui n'avait ni la volonté, ni l'habitude d'être économe. C'est sur son cuisinier, sur une femme de chambre

qu'elle se reposait des soins de sa maison... Et elle jouait!

M.***, fidèle à ses promesses, allait quelquefois au hameau. Il applaudissait aux succès soutenus, à la modestie douce et insinuante de Caroline. Il eut bientôt pénétré la situation de chaque famille : on ne se cache qu'à ceux qu'on craint; on n'avait d'ailleurs aucun aveu à faire, dont on dût rougir; on comptait un peu sur les bontés du protecteur, et pour l'intéresser, il fallait se mettre à découvert. C'est sur la connaissance des différentes positions que M.*** régla ses démarches. Il voulait reconnaître les soins qu'on prodiguait à Caroline, et il n'avait pas oublié la petite fête; il se rappelait surtout la galanterie du portrait :

> Car, à l'humanité, si parfait que l'on fût,
> Toujours par quelqu'endroit on paie le tribut.

Caroline reçut un jour un paquet

de Paris. Elle ouvre... c'est la nomination de M. de Surville au grade d'officier-général. C'est Caroline qui est chargée de porter cette heureuse nouvelle à son amie. « J'aime qu'on sache, » lui écrivait M.***, que vous êtes » reconnaissante, et que vous avez » des moyens de vous acquitter envers » vos bienfaiteurs. »

Il sentait que cette nomination resserrait les liens qui unissaient déjà la jeune personne et Mme de Surville: c'était pour Caroline un nouveau motif de considération; c'en était un de persévérance pour Mme Sancy.

M. *** ne l'avait pas oubliée. Mais il destinait son mari à des fonctions sédentaires; sa femme ne pouvait avoir d'autre domicile que le sien, et Caroline avait besoin d'elle encore: nos amis d'abord, et leurs amis après. Mme de Surville, au contraire,

très-déplacée dans les camps, et fixée au hameau par les convenances, ne devait pas désirer d'en sortir. Il était donc tout simple de donner à l'une, et de faire espérer l'autre.

Une lettre très-polie annonça à M. Sancy qu'on s'occupait réellement de lui. On l'engageait à s'instruire dans la diplomatie, assemblage de souplesse, de dissimulation et d'audace, dont l'odieux est couvert du vernis du grand monde. On lui conseillait de travailler dans les bureaux de Paris, où il était annoncé, et de laisser madame à la campagne, parce que des études sérieuses et les soins qu'on rend à une jolie femme, s'accordent difficilement. Il était facile d'entendre ce que M. *** n'avait pas voulu dire précisément. L'époux partit, madame resta, et les leçons de harpe se multiplièrent en proportion des espérances.

Duval avait donné à Caroline les connaissances élémentaires qui suffisent à une femme. Elle était assez avancée pour travailler seule, si elle voulait faire des hautes sciences son affaire principale : Duval fut nommé à la première place vacante à l'Institut.

Justifions maintenant l'usage que M.*** faisait de son crédit. Il était homme, et par conséquent sujet à des faiblesses. Il se permettait des préférences; mais jamais il ne recommandait que des sujets dignes des bontés du souverain. En effet, Surville avait toujours bien servi, et était un des anciens colonels de l'armée. Sancy avait peu d'instruction, mais beaucoup d'esprit naturel et de facilité. Il avait de plus l'expérience de ses premières fautes, et le désir de les réparer. Il touchait à l'âge où l'homme commence à sourire aux rêves de

l'ambition: il suffisait donc de le bien diriger, pour en faire un sujet distingué.

Depuis long-temps la voix publique appelait Duval au fauteuil académique, où elle appelle en vain, depuis des années, l'immortel auteur d'OEdipe à Colonne, le premier de nos poëtes lyriques. Forcera-t-on la postérité à dire de lui comme de Piron

> Ci-gît Guillard, qui ne fut rien,
> Pas même académicien.

Je crois vous avoir convaincu que M.*** était toujours juste envers ceux à qui il accordait ses bons offices, et ils n'étaient pas moins ses obligés, parce que le mérite sans appui perce difficilement. C'est une vérité malheureusement trop connue.

Il est temps de faire paraître enfin celui qui doit jouer un rôle essentiel dans la suite de cette histoire.

M. de Surville avait remis son ré-

giment à son successeur, et était venu à Paris. Un militaire aime toujours à revenir là, et il ne lui faut pour cela qu'un prétexte. L'officier-général en avait un très-plausible : il fallait qu'il fît ses équipages. Sa femme lui avait laissé pressentir les causes de son avancement : il fut faire sa cour à M. ***, et il vint au hameau pour cultiver l'affection de cette petite fille qui faisait des généraux.

Madame de Surville était encore bien : l'absence rajeunit une femme et lui rend le charme de la nouveauté; son mari se décida à passer au village tout le temps dont il pourrait disposer. Madame applaudit beaucoup à cette résolution, car enfin il en coûte toujours uu peu pour être sage; la sagesse, dans certains cas, n'est que la force d'attendre; et femme qui attend, compte sur quelque chose.

Surville s'empressa de prévenir les

moindres désirs de sa tendre compagne ; c'est ce que font ordinairement les maris de passage : ils aiment à laisser après eux des souvenirs qui balancent quelquefois avec avantage certaines fantaisies... Rien ne pouvait être plus agréable à Mme de Surville que d'être réunie à son fils : son mari le remit dans ses bras. Seize ans, la beauté d'Adonis, des formes parfaites, les grâces naïves de l'adolescence : voilà en quatre traits le portrait d'Edouard.

Tout le monde le trouva charmant, et il n'avait encore aucune connaissance approfondie, mais il n'était étranger à rien. Il pouvait parler superficiellement de tout, et c'est assez pour un homme du monde. Il chantait passablement, ce qui donne un certain relief dans la société ; il dansait à ravir, ce qui est le mérite par excellence. Sa mère le trouvait ac-

compli. M. de Surville, qui savait très-peu, assurait qu'Edouard savait beaucoup, et il ajoutait, en riant, qu'il suffit pour faire son chemin, de se bien battre, et de connaître la manœuvre.

Il est clair, d'après cela, qu'il destinait le jeune homme au service. Celui-ci n'avait pas la moindre idée de l'état militaire; mais l'éclat de l'uniforme séduit toujours, à seize ans. Madame de Surville combattit fortement ce projet. Son fils la pria, la conjura; et quelle est la mère qui résiste long-temps à un fils unique?

Le général écrivit au colonel qui avait son régiment. Il lui proposait son fils; il le recommandait à ses soins et à sa bienveillance; il le confiait à l'amitié du corps d'officiers qu'il avait eu l'honneur de conduire à la victoire. Ces sortes de recommandations ne manquent jamais leur

effet, et la réponse du colonel fut telle qu'on l'attendait et qu'elle devait être.

Pendant qu'on disposait tout pour métamorphoser Edouard en héros, il s'ennuyait par deux raisons. La première, c'est que la jeunesse est impatiente de jouir; la seconde, c'est qu'il n'avait personne dont les goûts s'accordassent avec les siens. Le président et Duval ne jouaient ni au ballon ni à la longue paume; Sancy travaillait au hameau, quand il y venait; Surville faisait le papa, et la chère maman était naturellement sérieuse. Madame Sancy était vive, enjouée, et une mise recherchée la rendait encore très-piquante. Mais quel est l'adolescent qui ose s'attacher à une femme de trente ans, qui n'a pas l'air de lui dire : Aimez-moi, je le veux. Et puis, Edouard trouvait presque toujours chez Mme Sancy un

objet qui ne lui inspirait que de l'éloignement. Caroline ne pouvait plaire qu'à quelqu'un qui saurait l'apprécier ; et le mérite principal, le seul même dont un très-jeune homme fasse cas, c'est la beauté.

On avait tres-expressément recommandé à Edouard de marquer à M[lle] Luceval les plus flatteuses prévenances. Il ne manquait jamais d'aller chez elle aux heures indiquées ; et c'est là tout ce qu'il pouvait prendre sur lui. Il était enchanté quand il ne la trouvait pas, et lorsqu'il la rencontrait, il s'asseyait vis-à-vis d'elle, ne trouvait rien à lui dire, et sortait aussitôt que la bienséance le permettait. Il déplut bientôt excessivement à François.

Il ne restait donc à Edouard que le chanteur, dont la voix l'attachait, et dont l'originalité l'amusa les premiers jours. Mais comme on ne chante pas

toute la journée, et que des mines répétées deviennent insignifiantes, Edouard s'ennuya là comme avec les autres, et il retourna chez Mme Sancy, attiré par je ne sais quoi, qu'il ne pouvait encore définir. Il trouvait du plaisir, beaucoup de plaisir à la regarder; mais on ne l'encourageait pas; on ne paraissait pas même remarquer cette douce langueur, qui se peignait dans le plus bel œil du monde. Contraint là, ennuyé ailleurs, il vit appprocher, avec une véritable satisfaction, le jour de son départ.

Pauvre jeune homme! il ne savait combien l'œil d'une femme de trente ans est exercé. Aucun de ses mouvemens, aucune de ses pensées peut-être n'avaient échappé à Mme Sancy. Beau comme un ange, il n'avait contre lui que sa trop grande jeunesse, et Mme Sancy était persuadée des inconvéniens qu'elle entraîne: la crainte

d'un imprudent sauve plus de femmes que la vertu.

Caroline n'éprouvait pas encore le besoin d'aimer; mais elle commençait à en soupçonner les douceurs. Elle s'était livrée un moment à ces rêves d'une imagination neuve, qui pare et embellit tout. Fillette qui rêve seule, rêve toujours sans danger. Mais si le réveil n'a rien d'humiliant, il est quelquefois bien pénible.

Elle remarqua bientôt qu'Edouard ne lui accordait que cette politesse froide, si étrangère au sentiment; qu'il ne lui adressait que des choses insignifiantes; qu'il paraissait compter les minutes qu'il passait auprès d'elle; qu'il évitait de la rencontrer chez sa mère ou chez Mme Sancy. Ces observations détruisirent l'illusion à laquelle elle s'était si facilement livrée. Elle souffrit, cela était inévitable: premier moment d'amour est tou-

jours un plaisir : le second, même pour la beauté, est la douleur.

Elle arma sa fierté contre son cœur; elle évita Edouard à son tour; elle lui chercha des défauts; elle le vit partir avec indifférence, elle s'en flatta au moins. Dès qu'elle cessa de le voir, elle ne trouva autour d'elle qu'un vide effrayant. Pendant quelques jours, elle délaissa les sciences et les arts; elle cherchait la solitude; elle s'enfermait chez elle, et souvent elle s'étonnait de surprendre une larme que le dépit voulait arrêter, et qui s'échappait malgré lui. Ses amies, alarmées d'un abandon dont elles ne soupçonnaient pas la cause, la pressaient, la fatiguaient de questions. Caroline répondait qu'elle ne se trouvait pas bien : c'est la réponse de ceux qui n'en veulent pas faire. Il faut donc mentir quand on aime!

Est-ce la faute de l'amour ou celle des institutions sociales ?

Le ressentiment qu'inspire l'objet aimé dure peu, lorsqu'il ne l'a mérité ni par l'inconstance, ni par une perfidie. Edouard n'aimait pas, il n'avait rien promis, il n'avait pas trompé ; il n'était donc pas coupable : tel fut le premier raisonnement de Caroline, et l'ingrat qu'amour excuse, est bien près de ressaisir tous ses droits. Cependant, il y a de la démence à nourrir une inclination qui n'est point partagée, qui peut-être ne le sera jamais : tel fut le second principe que posa la pauvre enfant, comme si elle était maîtresse encore de régler ses affections. Mais était-il démontré qu'Edouard n'aimerait jamais ?.... C'est devant une glace qu'elle se faisait cette question... Elle se couvrit le visage de ses mains ; elle se retira sur une ottomane, et

elle répétait péniblement: « Non, » non, il n'aimera jamais. »

Cette dernière pensée, à laquelle elle s'arrêtait malgré elle, devint la plus puissante des sauve-gardes. Caroline lui dut la ferme résolution de s'armer contre elle-même et de se vaincre. Quelquefois, à la vérité, la réflexion l'arrêtait au milieu d'une romance sentimentale, commencée sans intention. Quelquefois elle déchirait un papier, sur lequel son crayon avait machinalement esquissé les traits d'Edouard. Elle sortait alors, elle se fuyait, elle cherchait le monde; elle affectait une gaîté qu'elle n'avait pas; elle trompait les autres, et croyait se tromper elle-même.

Elle avait promis à M.*** de lui dévoiler jusqu'à ses plus secrètes pensées; et jamais dans ses lettres, elle n'avait osé nommer Edouard. Craignait-elle de se donner un ridicule?

l'amitié n'en connaît point. Etait-ce dissimulation ? C'est à vous, mesdames, qu'il appartient de prononcer.

Cependant, l'arrivée au hameau d'un jeune homme beau et bien fait, la joie d'une mère, les espérances qu'elle conçoit de son fils, devaient fournir à une plume exercée, une matière inépuisable, et jeter dans la correspondance une variété qui la rendait plus piquante.

Incidit in Scyllam, qui vult vitare Carybdim.

La réserve de Caroline éclaira M.***, et il lui écrivit :

« Apprenez, par ce qui vous ar-
» rive, à veiller toujours sur votre
» cœur. La femme la plus belle n'est
» pas certaine d'être aimée de celui à
» qui elle s'attache inconsidérément.
» Sans doute elle surprendra ses
» sens, si elle cesse de se respecter ;
» mais de la jouissance à l'amour, l'in-

» tervalle est immense, et un sembla-
» ble triomphe est indigne de vous.

» Pénétrez-vous d'une vérité affli-
» geante, mais que je ne dois pas
» vous cacher: l'homme qui vous
» dira, je vous aime, vous trompera,
» n'importe par quel motif.

» Vous ne plairez pas à demi. Mais
» celui qui vous aimera, s'attachera
» insensiblement, sans y penser, sans
» s'en apercevoir, et vous arriverez
» l'un et l'autre au point de n'avoir
» plus besoin d'aveu.

» Livrez-vous alors sans réserve,
» à la douceur d'aimer. Celui qui vous
» estimera assez pous cesser de vous
» voir telle que vous êtes, ne peut
» être qu'un homme estimable.

» Gardez-vous surtout de croire,
» avec la plupart des femmes, que les
» agrémens extérieurs soient une con-
» dition essentielle dans le mariage. Si
» cela était, quelles seraient vos res-

» sources, et qui plus que vous est
» faite pour rendre un homme heu-
» reux !

» De tous ceux que je connais,
» Edouard est celui qui vous convient
» le moins. Il est beau, c'est un mal-
» heur pour lui et pour vous : les fem-
» mes galantes commencent par gâter
» ces hommes-là, leurs épouses finis-
» sent par être leurs victimes.

» Oubliez ce jeune homme. Si vous
» avez des combats à soutenir, écri-
» vez-moi souvent, tous les jours.
» Laissez parler votre cœur, je lui
» répondrai. Vous me lirez avec ré-
» pugnance d'abord, peut-être même
» avec humeur : vous écouterez enfin
» le langage de la raison. Je sais qu'elle
» ne persuade pas l'amour, mais elle
» l'étouffe. — Adieu, mon enfant. »

Ce que M.*** avait prévu, arriva. Caroline ne sut d'abord si elle devait se féliciter ou se plaindre de ce qu'on

lui écrivait. Mais son secret était découvert, et la discrétion devenait déplacée; elle ne pouvait se dissimuler la justesse des réflexions qu'on lui adressait; et elle ne pouvait, sans ingratitude, se dispenser de répondre. Elle écrivit donc. Elle présenta des illusions pour des vérités; elle décora sa faiblesse de ce qui pouvait la rendre intéressante. M.*** savait qu'une maladie violente ne se guérit pas avec de la pitié. Toujours sensible, mais toujours ferme, il combattait victorieusement l'aveuglement et l'erreur. Caroline lui dut enfin ce repos, si désirable dans tous les temps, et si rare pour ceux en qui les passions commencent à se développer.

Mais si son cœur cessa de la tourmenter, rien ne put lui faire oublier Edouard. Cherchait-elle à rendre sur la toile le beau, le parfait, l'image

du jeune homme se présentait à elle. Au milieu de la lecture la plus attachante, le livre tombait de ses mains. C'est encore Edouard dont elle lisait l'histoire; les vertus du héros étaient les siennes; elle en avait fait un être idéal. Il était là, toujours là; mais elle lui souriait, et ne le pleurait plus.

La guerre venait d'éclater entre la France et ses éternels rivaux. Le Français, bien conduit, ne connaît ni la fatigue, ni le danger. Il ne voit que la victoire, et elle lui est fidèle. Cet enthousiasme national avait enivré jusqu'au dernier soldat. Edouard, jusqu'alors si doux, si timide, ne respirait que combats, et M. de Surville applaudissait à cette ardeur, présage assuré de grandes choses.

Le voilà donc, à peine sorti de l'enfance, renonçant aux douceurs d'une vie commode, aux jouissances qu'offrent à chaque pas les grandes

villes et la fortune; le voilà transplanté dans les camps. La licence qui y règne l'effraya, et lui inspira un dégoût insurmontable. C'est par degrés qu'on passe ordinairement de l'innocence à la faiblesse, et de la faiblesse à la débauche. Celui à qui on présente d'abord le vice dans toute sa laideur, recule et ferme les yeux : c'est ce que fit Edouard, et il dut à cette première impression, des mœurs qu'il conserva toute sa vie.

Bientôt le canon se fit entendre. Le danger le rappela un moment à la nature; son second mouvement appartint à l'honneur. Toujours au poste périlleux, il cherchait la gloire, qui semble se dérober même à ses favoris : l'intrépidité l'arrête, et lui arrache la couronne.

Edouard se fit remarquer dès son entrée dans la carrière. Un grade très-subalterne fut la récompense de

ses premiers essais, et le jeune soldat y attachait le prix; il le devait à sa valeur.

Déjà les ennemis comptaient les actions par leurs défaites. Déjà Edouard avait planté le drapeau français sur les retranchemens d'une ville défendue par une armée entière, et par une formidable artillerie. Une distinction nouvelle lui était promise; il allait jouir du plaisir de s'entendre nommer encore à la tête de son régiment : le plomb meurtrier le frappe, son sang coule, il est forcé de se retirer, et de laisser à ses compagnons d'armes l'honneur d'achever de vaincre.

Que devint Mme de Surville, lorsqu'elle apprit cette triste nouvelle? Vous le savez, vous qui êtes mères, bonnes mères, et qui avez eu, peut-être, à pleurer la perte d'un enfant. Dans sa douleur, elle disposa tout pour son départ. Elle ne pouvait se réunir

à son fils, elle le savait; mais elle croyait gagner beaucoup en raccourcissant l'intervalle qui l'en séparait. Elle comptait sur des hasards, sur des chimères : tout est crainte et plaisir pour l'amour maternel.

L'état où était Caroline, différait peu de celui de Mme de Surville. Elle se représentait Edouard, pâle, défait, le bras ensanglanté, tombant sans secours, sans consolation, et on ne se crée pas de telles images, sans éprouver un vif intérêt. Des larmes s'échappaient encore; elle croyait ne les donner qu'à l'humanité; elle l'écrivait à M.***, qui feignait de la croire, mais qui lui prouvait très-clairement le danger de prendre trop de part aux souffrances d'un jeune homme : était-ce l'instant de vouloir prouver quelque chose? Il eut au moins la sagesse de ne pas combattre ouvertement des sentimens que le temps devait affaiblir encore.

La jeune personne fut frappée d'un nouveau coup, lorsque Mme de Surville monta en voiture. Que n'eût-elle pas donné pour l'accompagner! Pourquoi Mme de Surville ne lui en faisait-elle pas la proposition? Comment ne sentait-elle par les embarras que doit causer à une femme seule un voyage aussi long? Combien une amie active et prévenante aide à les supporter, et distrait des ennuis de la route? Madame de Surville ne pensait à rien de tout cela. Elle fit même rentrer ce qui lui paraissait charger inutilement la voiture. « Crevez dix » chevaux, dit-elle à son courrier, » crevez en vingt, et que j'arrive! »

Cette campagne égala ce que les féeries nous content de plus prodigieux. L'orgueil de deux grands souverains abaissé devant l'aigle française; un empire conquis et rendu, des trônes donnés, des alliés acquis; voilà

ce que fit en trois mois celui qui eut la modestie de refuser les honneurs du triomphe.

Edouard n'était pas rétabli entièrement, lorsque se donna cette bataille, qui termina la plus importante et la plus courte des guerres. De ce lit, où le retenaient encore la faiblesse et la douleur, il entend le son de la trompette; il se lève, il essaie ses forces; il sent qu'elles le trahiront peut-être; mais une âme guerrière est toujours maîtresse du corps qu'elle anime : il se fait amener un cheval, on le met en selle, il part.

Il déploya dans cette grande journée, la valeur d'un vieux soldat et l'intelligence d'un capitaine. Attaché à M. de Surville, il était partout avec lui, et partout il portait des coups décisifs. Il osa même énoncer des avis, dont on sentit toute la justesse, et dont l'exécution fut couronnée du succès.

Il était difficile que sa conduite échappât à celui dont l'œil embrasse tout. C'est de sa main qu'il reçut, sur le champ de bataille, les épaulettes et l'injonction de se retirer à Vienne, où les blessés pouvaient se procurer les soulagemens qu'ils ne trouvent pas toujours dans les camps. Il partit; il arriva dans cette capitale, sans le moindre soupçon de la nouvelle jouissance qui l'y attendait.

C'est là que Mme de Surville avait été forcée de s'arrêter; c'est de là qu'elle écrivait à son mari, qui ne recevait pas toujours ses lettres, et qui trouvait rarement le moment de répondre; c'est enfin à ceux qui arrivaient qu'elle s'informait de son fils, qui n'était connu d'aucun d'eux; ce qui lui paraissait inconcevable.

Elle apprend enfin qu'un officier de hussards vient de descendre à telle auberge. S'il était du régiment d'E-

douard... s'il avait approché M. de Surville... s'il était au moins porteur d'une lettre, du plus simple billet.... Elle court, elle entre... c'est lui, c'est son fils qu'elle presse dans ses bras.

Après les doux tributs qu'exigeait et qu'obtint la nature, il était tout simple que l'amour-propre eût son tour. Il n'est pas de Française que la valeur ne séduise ; il n'est pas de femme, parmi nous, qui ne soit fière d'être la mère d'un petit héros. Madame de Surville entra dans les moindres détails ; il fallait qu'Edouard racontât tout, qu'il s'étendît même jusqu'aux évolutions militaires, auxquelles Mme de Surville n'entendait rien ; qu'il répétât ce qui intéressait, et surtout qu'il parlât beaucoup de lui, ce qui coûte toujours un peu à la modestie. Sa mère l'arrêtait après l'histoire du drapeau planté sur les retranchemens enne-

mis, après le récit très-circonstancié de la manière dont la balle l'avait frappé ; elle l'arrêtait pour regarder cette balle, la tourner dans ses doigts, l'envelopper dans du coton, et la serrer dans sa bonbonnière ; et à chaque pause, un cordial ou un consommé, présenté par la belle maman, mettait Edouard en état de reprendre et de poursuivre.

Quand il eut fini, recommencé et recommencé encore, M[me] de Surville s'étonna et se plaignit même qu'il ne fût que lieutenant. Elle affirmait que tant de belles choses méritaient au moins un régiment. S'il fût revenu colonel, elle eût voulu le voir général.

Nos troupes évacuèrent enfin le théâtre de leur gloire. Madame de Surville revit son époux ; mais il fallut qu'elle se séparât de son fils. Son régiment passa par Vienne, et il le suivit à sa garnison. Elle eut au

moins, avant de se séparer d'Edouard, la satisfaction de voir combien il était estimé et chéri de ses supérieurs et de ses camarades.

Nos jeunes gens passent le temps des garnisons dans l'oisiveté et les plaisirs frivoles. Edouard, très-jeune, se livra d'abord sans réserve à la société. Il jugea bientôt qu'il pouvait, qu'il devait employer plus utilement ses loisirs ; il ne se sentait pas fait pour languir dans les grades inférieurs, et il avait la noble ambition de se rendre digne de commander. Il travailla à acquérir, au sein de la paix, les connaissances que l'expérience de la guerre ne donne pas toujours à nos vieux officiers.

Madame de Surville était revenue au hameau. Là, elle se plaisait à redire ce que le beau garçon lui avait raconté. Vous connaissez celle qui ne se lassait pas de l'entendre, qui ne la

quittait plus, qui oubliait toujours ce qu'elle avait entendu la veille, afin de pouvoir l'entendre encore.

C'est auprès de Mme de Surville que Caroline se consolait des pertes qu'elle avait faites. M. de Sancy avait obtenu l'emploi distingué qui lui était promis, et son aimable épouse l'avait suivi à la cour où il allait résider. La jeune personne avait été très-sensible à cette séparation; elle aimait Mme de Sancy pour elle-même, car, depuis long-temps, elle n'avait plus besoin de ses leçons.

Elle était privée encore d'un ami d'un commerce moins agréable, mais d'un caractère plus solide. Duval, chargé seul du loyer d'une maison, depuis que François dirigeait celle de Mlle Luceval, s'était décidé enfin à quitter des lieux où il avait trouvé ce bonheur paisible, si précieux au sage. François avait proposé une réduction

qu'il se chargerait de faire approuver de M. ***. Duval avait déclaré franchement à son vieux ami que si ses facultés ne lui permettaient pas de supporter cette dépense, sa délicatesse lui défendait de recevoir de grâce de cette nature, et il emporta l'estime et les regrets de ceux qui l'avaient connu.

François ne négligeait rien pour faire valoir la propriété de Caroline. Les deux maisons étaient à peine vides, qu'il les avait fait annoncer. Les amateurs se présentaient en grand nombre : on savait que M. *** allait quelquefois se reposer au hameau du poids de ses affaires, et on aime à s'approcher des grands qui ont les qualités de leur place; on s'empresse même autour de ceux qui n'en possèdent aucune. François était dans l'embarras du choix. Il allait enfin se décider, lorsque des nouvelles

affligeantes le firent partir pour Paris.

Depuis long-temps on ne savait rien qu'indirectement de la famille Luceval, et ce qu'on en savait était inquiétant. On apprit enfin que le désordre était dans les affaires. François avait trop aimé son Adolphe pour qu'il lui fût devenu tout-à-fait indifférent. Il commença par le plaindre, il essaya ensuite de le servir. Discret envers Caroline, qui n'était instruite de rien, il prétexta des affaires, et se rendit à Paris. Il ne se présenta pas à l'hôtel : son aspect eût déplu ; il le savait, et son zèle n'en souffrit pas : sensible à la reconnaissance, il pardonnait l'ingratitude.

Il chercha à se rappeler les noms de quelques-uns de ceux qui vivaient habituellement avec Luceval, dans ces temps, déjà reculés, où son amitié était payée de retour. Il en retrouva plusieurs ; il leur confia ses

alarmes, et n'en obtint que des éclaircissemens vagues, accordés plutôt à l'importune persévérance du vieillard, qu'au désir de sauver un malheureux qui se perdait.

François, désolé, tourmenté, pensa enfin au notaire qui faisait les affaires de son Adolphe, pendant sa minorité. Cet homme était l'un de ceux qui honoraient alors, qui ennoblissaient leur ministère par une probité irréprochable. Il était à présumer que Luceval ne l'avait pas quitté, et il était difficile en ce cas, qu'il ne connût à peu près sa situation.

Le notaire reconnut le cœur de François, au ton pénétré et attendri avec lequel il lui parla. Il eût violé la réserve absolue, à laquelle tient souvent le repos des familles, et dont un homme public ne s'écarte jamais, s'il eût éclairé tout autre que le bon vieillard; mais les secrets dévoilés

à la sollicitude d'une affection qui ne s'est jamais démentie, et qui peut être utile encore, n'en sont pas moins impénétrables pour ceux qui pourraient en abuser.

François frémit lorsqu'il sut que Luceval avait engagé la plus grande partie de ses biens, qu'il devait environ six cent mille francs, et qu'il cherchait à faire un nouvel emprunt. Il sortit du cabinet du notaire, troublé, abattu, découragé. Un voile épais obscurcissait ses idées ; il prenait, en chancelant, la route de l'hôtel, sans savoir ce qu'il dirait, ce qu'il était possible de faire. « Je le » verrai, disait-il ; il n'aura pas la » cruauté de me repousser, et peut-» être m'indiquera-t-il lui-même » quelque moyen de le ramener à » l'ordre, et de rétablir sa fortune... » Non, il ne me repoussera pas. Il » ne fera pas mourir de douleur

» l'ami de son père et celui de son » enfance. »

Il arrive, il entre chez le portier : monsieur n'est pas visible. « Dites-» lui que c'est François. — Il ne » veut voir personne. — Dites-lui » que c'est François. — Mais, mon-» sieur, je ne peux désobéir...... — » Vous me refusez ! je l'attendrai » dehors, là, sur cette pierre. J'y » passerai la journée, la nuit, s'il le » faut. »

Le vieillard se traîne sur un banc ; il s'assied, il repose sa tête sur ses mains, que soutient un bâton noueux. Il est assailli des plus cruelles réflexions ; toutes les facultés de son âme sont anéanties.

Des laquais richement vêtus, allaient, venaient, s'asseyaient à côté de lui, fatigués de leur ennuyeuse oisiveté. Il leur répétait à tous : « Dites-lui que c'est François. »

Les uns lui répondaient à peine; les autres ne lui répondaient pas, et le quittaient avec une sorte de dédain. « Mon ami, dit-il à un jockei, qui » rentrait en riant et en sautant, tu » es bien jeune encore, ton cœur » n'a pas eu le temps de s'endurcir, » tu auras pitié de ma vieillesse. Dis » à ton maître que son tuteur, que » son ami est à la porte de son hôtel, » méprisé, rebuté par ses gens; qu'il » ne vient pas lui reprocher de l'avoir » oublié, qu'il ne veut que le servir, » et qu'il faut qu'il lui parle. »

Luceval, renfermé dans son cabinet, était en proie aux inquiétudes, aux regrets que cause toujours le désordre des affaires à un homme qui n'a pas perdu tout sentiment d'honneur. Dès long-temps il était privé de ces douces jouissances qui naissent de la paix de l'âme. Souvent même le sommeil le fuyait. S'il s'ou-

bliait quelquefois, c'est lorsqu'un attachement, qui n'était pas encore éteint, imposait pour quelques momens silence à la raison. Qu'ils lui coûtaient cher ces courts instans! ils étaient ordinairement le prix d'un nouveau sacrifice.

L'enfant lui rendit les propres mots de François. Luceval ne balança point. Il se lève, il s'élance ; son premier mouvement appartient tout entier à la reconnaissance, à la vénération. Il s'arrête au milieu de la cour... Sa mémoire trop fidèle, lui retrace à la fois tous ses torts envers François. Aura-t-il le courage de s'avouer coupable? Retournera-t-il sur ses pas? Aggravera-t-il ses fautes par la fausse honte de n'oser les reconnaître ?

Il balance, il hésite... le sentiment l'emporte sur toute autre considération. Il s'avance, il prend la main du vieillard. François lève lente-

ment la tête ; ses yeux se portent sur ceux de Luceval ; il y voit la confusion et la bienveillance... il lui ouvre ses bras. Luceval n'ose le presser dans les siens ; il entreprend d'excuser sa conduite, il ne trouve que des mots. « Ne parlons pas du passé, mon cher » Adolphe. Je cherche à l'oublier ; » j'y parviendrai peut-être : ne nous » occupons que de vous. »

Luceval lui prend la main ; il le conduit par différens détours ; il monte un escalier dérobé... « Je vois ce que » vous craignez, Adolphe. C'est cette » malheureuse faiblesse qui a détruit » votre fortune. N'aurez-vous jamais » de courage que contre moi ? Osez » redevenir homme : c'est le seul » moyen d'éviter le précipice ou » l'on vous pousse en vous caressant. » Je m'exposerai aux premiers éclats, » je les épuiserai, s'il le faut ; vous » n'aurez qu'à paraître, et à vous

» prononcer. Je passe chez madame.
» —Non, mon ami, vous ne la ver-
» rez pas. —Je la verrai, vous dis-je.
» Elle me recevra mal, je le sais;
» mais le danger où vous êtes me
» donne une énergie que je ne con-
» nus jamais. —Elle n'écoutera rien.
» —L'effrayante vérité se fait tou-
» jours entendre. Je lui peindrai sa
» situation actuelle, celle plus affli-
» geante encore, qu'elle se prépare.
» Quelle se juge, qu'elle se repente,
» et nous verrons après. »

François s'avance d'un pas ferme. Il entre sans se faire annoncer.

Madame Luceval était seule avec Julie. Elle regarde fixement le vieillard. Sa figure n'exprimait que le froid orgueil, et la sécheresse d'une âme usée; bientôt elle devint menaçante. « Epargnez-vous, madame, des em-
» portemens qui ne changeraient rien
» à ma résolution. Si je l'avais prise
» plus tôt, je ne gémirais pas aujour-

» d'hui des égaremens... — Reti-
» rons-nous, ma fille, évitons ce
» vieillard chagrin, que votre père
» n'aurait pas dû... — Je vous suivrai,
» madame; vous m'entendrez mal-
» gré vous. » Madame Luceval, outrée, furieuse, tire avec violence le cordon de la sonnette. « Evitez-
» vous la honte d'avoir vos gens
» pour témoins de mes reproches,
» et de ceux que vous vous ferez
» bientôt. » Les femmes, les laquais, attachés à Mme Luceval, entrent avec précipitation. « Chassez cet homme,
» qui ne respecte aucune bienséance,
» qui m'ose outrager chez moi. Chas-
» sez-le, vous dis-je. — Je suis ici de
» l'aveu de votre maître; qui de vous
» osera porter la main sur moi? —
» Pour la dernière fois, obéissez. » François se couvre, s'assied froidement et continue.

« Il y a bientôt vingt ans, madame,
» que j'ai comblé vos vœux les plus

» doux. L'état où je vous ai élevé, a
» surpassé vos plus flatteuses espérances.
» Les biens de l'amour, ceux de
» la fortune, la considération qui suit
» le noble emploi des richesses, vous
» avez eu tout, et vous tenez tout de
» moi seul. Alors, vous consentiez à
» me devoir quelque chose ; alors,
» j'étais votre ami, votre père : tels
» étaient du moins les titres précieux
» que vous m'accordiez. Qui de nous
» deux a changé ? Ai-je varié dans
» mon affection ? ai-je cessé de vous
» consacrer mon temps et mes soins,
» lors même que je ne paraissais pas
» m'occuper de vous, et l'effort que
» je fais aujourd'hui ne prouve-t-il
» pas un dévouement que ne peuvent
» ébranler ni l'ingratitude, ni les mauvais
» traitemens ? — Sortez, sortez
» tous, puisque je ne suis plus maîtresse
» chez moi. Ah ! M. Luceval,
» M. Luceval !

» — Vous m'avez forcé, madame, à » rappeler ma conduite : voyons » quelle a été la vôtre. Vous avez fer- » mé le cœur de votre époux aux » sentimens de la nature ; vous m'a- » vez fait bannir de cet hôtel, parce » que seul j'osai m'élever contre l'op- » pression dont votre fille aînée fut » si long-temps la victime. Armée » des séductions de l'amour et de » l'esprit, vous avez usurpé sur mon » Adolphe un ascendant, qui dégrade » l'homme sans élever son épouse ; » vous avez abusé de votre empire » pour dissiper une partie de sa for- » tune, et quel fruit avez-vous retiré » de ces prodigalités? vous avez flétri » votre jeunesse par les veilles et le » jeu ; votre cœur n'a plus été sensi- » ble qu'à l'appât du gain, au-dessus » duquel vous avait placée la fortune; » vous avez éloigné de vous tous ceux » qui comptent pour quelque chose » les vertus domestiques, et, pour

» dernier malheur, vous donnez à
» mademoiselle, à l'enfant de votre
» choix, l'exemple des passions et
» du désordre... Possédez-vous, ma-
» dame, je n'ai pas fini encore.

» Vous pouvez reconquérir l'estime
» que vous avez perdue. Il dépend de
» vous de faire attribuer à l'inconsé-
» quence, à la frivolité, les égaremens
» de votre premier âge : réfléchissez-
» y, madame ; il n'y a pas un instant
» à perdre. Une femme de trente-six
» ans conserve peu d'avantages, et
» la société juge à la rigueur celle que
» le temps a dépouillée de tous ses
» charmes ; elle exige des vertus, où
» elle caressait des illusions ; et quel
» sera votre sort dans quelques an-
» nées, si vous persistez dans votre
» inconduite ? vous n'aurez autour
» de vous que des êtres sans moralité,
» auxquels vous ne pourrez plus vous
» soustraire ; subjuguée, avilie par

» eux, entraînée de chute en chute,
» vous changerez ces meubles somptueux contre un misérable grabat;
» les diamans qui vous couvrent seront convertis en haillons; vous
» joindrez enfin à l'insupportable
» fardeau du mépris public, toutes
» les horreurs de l'indigence. Le remords sillonnera vos joues; il cavera ces yeux dont vous avez été
» si fière: cette Julie, sans considération, sans talens, sans ressources,
» vous reprochera ses désastres, et
» peut-être son infamie. Vous appellerez la mort, elle sera sourde
» pour vous.

» Osez donc, par un effort digne
» de vous, et dont je vous crois capable encore, osez vous replacer
» au rang des femmes respectables.
» Brisez les indignes fers dont vous
» chargez votre époux; rendez une
» mère à Caroline, et vous gagnerez
» une fille, une amie. Rompez avec

» un monde qui ne cherche que des
» victimes ; renfermez-vous dans le
» cercle de vos devoirs, mettez à les
» remplir vos plus douces jouissan-
» ces. Loin d'être réduite alors à
» vous étourdir sur le malheur d'exis-
» ter, vous ennoblirez le reste de
» votre carrière. Chérie, estimée, bé-
» nie de ceux qui vous entoureront,
» vous retrouverez ce calme inappré-
» ciable qui fit le bonheur de vos
» premières années, et qui devait
» s'étendre sur toute votre vie.

» Je touche aux bornes de la mienne:
» permettez que je la finisse en paix.
» Rendez-vous à mes vœux ; que je
» vous voie encore heureuse ! Ma-
» dame, ayez pitié de moi et de vous
» cédez à mes larmes, à mes instan-
» ces.. Je suis à vos genoux. Je les
» presse, et je n'en rougis pas: l'amitié
» peut être suppliante, sans rien per-
» dre de sa dignité... Rendez-vous,

» madame, rendez-vous... Vous vous
» éloignez, vous couvrez votre visage
» de vos mains... vous le cachez dans
» le sein de votre fille ! vous redeve-
» nez la mère de cette enfant ; vous
» le serez aussi de l'autre. Il est donc
» vrai que ma voix a pénétré jusqu'à
» votre cœur! Ah! laissez-les couler,
» madame , ces larmes qui vous ho-
» norent. Il est cruel de faillir : il
» est beau de sentir ses fautes , et
» surtout de les réparer. »

Luceval, inquiet, tremblant, écoutait à la porte. Il retenait son haleine, il craignait de perdre un mot. Ravi d'un dénoûment dont il n'osait se flatter , il entre , et sa femme le presse sur son sein. Julie va prendre le vieillard et le met dans leurs bras ; elle les enlace dans les siens : l'amour , l'amitié , la nature , forment un groupe aussi respectable qu'intéressant.

« Combien j'ai été coupable , dit

» Mme Luceval, d'une voix pres-
» qu'éteinte; puis-je espérer d'effacer
» jamais... Madame, reprit avec force
» le bonhomme, l'orage porte avec
» lui le désordre et l'effroi, on l'ou-
» blie quand le soleil a dissipé les
» nuages, et qu'il a rendu à la terre
» sa parure et la vie. Hâtons-nous
» de chercher un remède au mal,
» afin de n'y jamais penser. »

Luceval tenait la main de sa femme; il la regardait avec attendrissement; il jouissait de son retour à la prudence et à la raison. « Que croyez-
» vous qu'il faille faire, lui dit-elle
» avec timidité? » C'est la première fois qu'elle demandait son avis. « Ma
» bonne amie, consultons François:
» nous serions trop heureux, si nous
» ne nous étions jamais écartés de
» ses conseils.

» — Monsieur, je ne vois qu'un parti
» à prendre: c'est de vendre une

» partie des biens pour libérer l'autre.
» Défaites-vous promptement de
» cet hôtel, qui nécessite un faste
» que vous ne pouvez plus soutenir.
» Prenez un logement commode,
» décent, mais convenable à votre
» situation... Attendez.. oui... cette
» idée... Dieu! bon Dieu! que je
» serais heureux si ce plan pouvait
» se réaliser! peut-être, ne vendrez-
» vous rien; peut-être, dans peu
» d'années, jouirez-vous de la totalité
» de vos revenus. Je vous quitte. De
» la confiance, du courage surtout.
» Je vous reverrai demain. »

On l'arrête, on l'interroge, on le presse de s'expliquer; il s'échappe, il sort, il court; il a retrouvé le feu de sa jeunesse pour faire encore une bonne action.

Fin du Tome troisième.

LA

FAMILLE LUCEVAL.

IV.

S^T - QUENTIN.

MOUREAU FILS, IMPRIMEUR DU ROI.

LA FAMILLE LUCEVAL, OU MÉMOIRES D'UNE JEUNE FEMME QUI N'ÉTAIT PAS JOLIE;

RÉDIGÉS PAR PIGAULT-LEBRUN,
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

Les Personnes d'esprit sont-elles jamais laides ?
PIRON, *Métromanie*.

TOME QUATRIÈME.

PARIS,
BARBA, LIBRAIRE,
PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS,
N° 51.

1819.

LA FAMILLE LUCEVAL,

OU

MÉMOIRES D'UNE JEUNE FEMME QUI N'ÉTAIT PAS JOLIE.

CHAPITRE Ier.

Caroline fait son devoir.

C'EST au hameau que François était allé; c'est le cœur de Caroline qu'il voulait sonder; c'est elle qu'il cherchait. Il rencontra Edouard, brillant de gloire et de jeunesse. L'intéressant, le trop intéressant officier était venu passer un congé de six mois chez une mère qui l'adorait; et c'était toujours là qu'on trouvait Caro-

line. Madame de Surville était l'objet de ses regards, de ses attentions, de sa reconnaissance ; tout ce qui n'était pas elle, lui était étranger ; elle le croyait, ou elle feignait de le croire: on est quelquefois si aise de se mentir à soi-même ! mais l'illusion soutient-elle l'examen de la sincérité ? François n'était pas de retour, que Caroline sentait et sa position et les chagrins qu'elle se préparait. Elle voulut combattre : le pouvait-elle ? Il fallait fuir... il n'était plus temps.

Edouard lui-même contribuait, sans y penser, à la fixer chez sa mère. Les marques d'affection que Mlle Luceval prodiguait à Mme de Surville ne devaient-elles pas le flatter ? Les talens qui se déployaient devant lui, les grâces d'un esprit formé, n'avaient-ils pas des droits à son estime ? A l'éloignement que lui avait d'abord inspiré Caroline, avait

succédé le sentiment intime de tout ce qu'elle valait. Ses sens étaient muets auprès d'elle ; mais il chérissait en elle l'amie de sa mère ; il aspirait au titre de son ami, parce qu'il la croyait faite pour ennoblir l'amitié ; il n'était pas empressé, mais affectueux avec elle. Un mot qui lui échappait, était interprété de cent manières, et c'était toujours à l'interprétation la plus favorable que la pauvre enfant s'arrêtait. Elle n'osait pas concevoir d'espérances positives, et cependant elle aimait à se lancer dans l'avenir. Avenir incertain, ressource des malheureux, flatteur de tous les hommes !

Elle se rappelait, avec complaisance, ce que M.*** lui écrivait dans sa première lettre. Il a raison pensait-elle : le sentiment de la beauté et de la laideur s'affaiblit insensiblement par l'habitude. L'impression de la laideur est plus désagréable saus doute que

n'est flatteuse celle de la beauté ; mais si cette impression s'efface chaque jour devant les qualités de l'esprit et du cœur.... devant celles que je possède peut-être... Elle n'osa achever sa pensée.

Mais elle reprenait bientôt : Edouard m'a d'abord témoigné du dédain ; et du dédain au mépris, il n'y a qu'une ligne imperceptible, qu'on franchit sans s'en apercevoir, si on n'est retenu par quelque chose qui force l'estime. Edouard ne m'évite plus, ne me dédaigne plus : j'ai donc réellement quelque chose...

Mais est-ce bien de l'intérêt qu'il me marque ? n'est-ce pas plutôt de la pitié ? Hé, quand ce ne serait que cela ! la pitié est étrangère au mépris et à la haine ; c'est une affection douce, et tous les sentimens qui agitent agréablement l'âme, s'étendent, se prolongent, peuvent arriver par

gradation à l'extrémité de la chaîne. Pour moi, la pitié est le premier chaînon, l'amour est le dernier; mais qui peut dire où s'arrêtera Edouard?

Voilà les rêves flatteurs auxquels s'abandonnait la chère enfant. Elle ne proférait pas un mot, elle ne l'eût pas osé; mais elle souriait à la félicité suprême que son imagination créait dans le lointain. Elle caressait sa chimère, lorsque François se présenta devant elle.

« Mademoiselle, lui dit-il, je vais
» vous affliger; mais peut-être trou-
» verez-vous même dans ce que je
» vais vous dire, des motifs de conso-
» lation pour vous et pour ceux que
» l'inconduite expose aux traits du
» malheur. Votre père a totalement
» dérangé ses affaires. — Que m'ap-
» prenez-vous? — La vérité. — Mon
» père doit? — Des sommes considé-
» rables. — Vous m'affligez, en effet,

» mon bon ami; mais vous me conso-
» lerez, comme vous le disiez tout-à-
» l'heure. Que croyez-vous qu'il faille
» faire ? — Je leur ai conseillé de ven-
» dre pour s'acquitter, et de se ren-
» fermer dans le cercle obscur qui
» convient à leur situation. Il est dur
» de déchoir. — Il y a de la démence
» à consommer sa ruine.

» Que vous a-t-on répondu? — On
» a paru disposé à entrer dans mes
» vues. Cependant, j'ai pensé depuis,
» qu'on pourrait abandonner, pen-
» dant quelque temps, la totalité des
» revenus aux créanciers... — J'en-
» tends, ils conserveraient leurs biens;
» mais il faut des moyens d'exis-
» tence. — N'en voyez-vous aucun,
» mademoiselle? — Ah! François!
» François! je vous entends. — J'op-
» poserai la tendresse à la froideur,
» la générosité aux mauvais traite-
» mens; je pourrai reconquérir leurs

» cœurs, et c'est à vous que je devrai
» ce triomphe. Ils m'ont bien fait du
» mal ; mais je leur dois la vie, et ils
» sont malheureux. — Chère enfant !
» ah ! je le savais, que votre cœur
» répondrait à l'appel du mien !

» François ? — Mademoiselle ? —
» Je leur cède ma maison... — Après ?
» — Je me bornerai à une seule
» chambre. — Poursuivez. — Je leur
» rendrai mon contrat de vingt mille
» livres de rente. — Achevez. — Sur
» lequel ils me donneront ce qu'ils
» croiront nécessaire. Avec ce revenu
» et l'abondance qu'on trouve ici, ils
» seront riches encore. — Avez-vous
» fini ? Avez-vous quelque chose à
» ajouter ?

» Vous n'excitez pas mon admira-
» tion. Vous m'auriez, au contraire,
» étonné, en pensant, en parlant au-
» trement. Mais c'est à ma prudence
» à ménager vos vrais intérêts, et ceux

» de gens qui vous aiment presqu'au-
» tant que moi.

» Si vous recevez vos parens dans
» votre maison, que deviendront Mlle
» Lori et ces deux domestiques si
» attachés, si fidèles ? Faut-il, pour
» prix de leurs services, les renvoyer,
» les réduire à l'indigence ? Souffri-
» rai-je que vous renonciez à votre
» indépendance, dont vous devez si
» bien connaître le prix ? Mademoi-
» selle, vous avez cédé au premier
» élan d'une belle âme ; mais s'il
» est beau de s'exposer à faire des
» ingrats, il est cruel d'être leur vic-
» time. Vous garderez votre contrat
» et votre maison. Nous en avons deux
» dont vous pouvez disposer. Votre
» père en occupera une. — Et de
» quoi vivront-ils ? — Du produit de
» la seconde.

» — Mais, mon ami, vous voulez
» être juste envers tout le monde, e

» vous ne réfléchissez pas...—A quoi » donc ?—Je dois encore quarante-» huit mille livres à M.*** ; je lui ai » abandonné le produit du hameau, » et vous en retranchez net vingt-» quatre mille.—Vous avez raison, » je ne pensais pas à cela. Mais dou-» tez-vous que M.*** se prête à des » desseins aussi respectables ? il vous » saura gré de partager avec lui le » mérite d'une action louable, et...— » Mais il faut au moins avoir son » assentiment.—Partons pour Paris. » —Partons. »

M. *** recevait toujours Mlle Luceval d'une manière distinguée. Dès qu'elle paraissait, les valets prenaient un air riant, et s'empressaient de l'annoncer. Voulez-vous savoir, a-t-on dit, comment vous êtes avec le maître ? étudiez la figure de ses gens.

Caroline traversa une antichambre

pleine de solliciteurs, qui attendaient, avec impatience, que M.*** reçût leurs justes plaintes, ou favorisât leurs folles prétentions. François, d'un air gauche, donnait la main à la jeune personne, et on le salua avec beaucoup de respect, parce qu'il est reçu qu'un homme qui entre librement chez un personnage élevé, doit être nécessairement quelque chose. On remarquait bien sa gaucherie, quelque ridicule dans sa manière de se mettre; mais on se gardait de rire, parce que s'il ne pouvait rien par lui-même, il devait pouvoir protéger. L'intérêt, l'intérêt, et toujours l'intérêt, source éternelle de grandes choses et de bassesses !

« Mademoiselle, dit M.*** à Caro-
» line, je suis fort aise de vous voir;
» mais vous n'avez pas bien choisi le
» moment. Vous avez pu remarquer

» en traversant mon antichambre, » que j'ai des obligations à remplir. » Le devoir d'abord, et le plaisir » après. Passez avec M. François dans » cet arrière-cabinet : vous y trou- » verez des gens de connaissance. »

C'étaient les auteurs chéris de Caroline, c'étaient ceux qui avaient autrefois contribué à l'instruction et à l'amusement de François. On aime à se retrouver en bonne compagnie, et celle-ci a, sur la société vivante, l'avantage de ne jamais gêner personne, et d'être toujours prête à nous admettre à son intimité.

M. *** rentra deux heures après. « Je suis un peu fatigué, dit-il. Si les » hommes, qui sont si sévères envers » les autres, voulaient seulement être » justes envers eux, nos fonctions » seraient faciles et agréables ; mais » je vous assure qu'il faut quelque » courage pour se charger d'une

» grande place, quand on veut la
» remplir.

» Passons, mademoiselle, à ce qui
» vous amène à Paris. Vous êtes avare
» de cette faveur : au reste, je ne
» m'en plains pas. Vous faites dans
» l'obscurité, et pour le seul plaisir de
» le faire, tout le bien que je voudrais
» verser sur la société. Ne rougissez
» pas de cet éloge; il ne vous appar-
» tient pas en entier : vous avez eu
» deux bons maîtres, M. François,
» et le malheur. »

Caroline exposa la situation actuelle de ses parens, et M.*** passe subitement, du ton le plus caressant, à l'air le plus sérieux. La jeune personne développe son plan avec timidité et modestie, et M.*** remue la tête d'une manière absolument négative. « Me désapprouvez-vous, mon-
» sieur? — Non, mademoiselle, vous
» faites ce que vous devez; mais je
» ferai ce que je dois. — Monsieur,

» vous m'avez comblée de bienfaits,
» lorsque je n'avais aucun titre pour
» y prétendre; permettez-moi de les
» justifier, par l'emploi que j'en veux
» faire.

» — Mademoiselle, si la remise de
» ce que vous me devez, si une
» somme supplémentaire étaient uti-
» les à votre bien-être, ou pouvaient
» favoriser un établissement conve-
» nable, je ne balancerais pas à vous
» les offrir, et je me croirais heu-
» reux de vous les voir accepter.
» Mais donner à des étourdis, à des
» gens sans naturel et sans conduite,
» ce que réclame tous les jours de
» moi l'industrieuse et honorable in-
» digence! non, mademoiselle, n'y
» comptez pas. Je ne sacrifierai point
» mes principes à l'amitié : soulage-
» ment au bon, haine au méchant.

» — Mon père n'est pas méchant,
» monsieur, j'ose vous l'assurer. —

» Quelle différence faites-vous, ma-
» demoiselle, de celle qui fait le mal
» et de celui qui le permet! — Ma mère
» a senti ses erreurs, elle les abjure,
» elle l'a promis à François. — Ne
» croyez point à de telles promesses,
» mademoiselle. Un retour aussi pré-
» cipité ne peut être durable. — Ainsi
» donc, monsieur, cette enfant, que
» vous avez pour ainsi dire adoptée,
» ne gagnera rien sur vous! — Rien,
» mademoiselle. Séchez, séchez vos
» larmes; ce n'est pas vous qui de-
» vez en répandre; et celles que vous
» versez en ce moment sont pour
» eux un reproche de plus. Les mal-
» heureux! je leur pardonnerais peut-
» être d'avoir dissipé leur bien, de
» l'avoir jeté au sein d'une multitude
» de laquelle il ne leur est pas sorti
» un ami; je pourrais oublier qu'une
» femme sans jugement a avili son
» époux; qu'un homme sans carac-

» tère a bassement adoré ses caprices;
» mais vous abandonner un an après
» votre naissance ! vous laisser dans
» des mains étrangères... — Ces mains
» sont vertueuses, monsieur ; pou-
» vaient-ils mieux choisir ? — Ils vous
» devaient les leurs ; il vous devaient
» ces soins assidus, cette sollicitude
» paternelle, sous lesquels l'enfance
» croît et se développe comme la
» jeune plante aux rayons bienfaisans
» du soleil. Ils vous ont délaissée ;
» ils vous ont abreuvée d'amertume
» et de dégoûts; pour dernier outra-
» ge, ils vous ont interdit l'entrée de
» la maison paternelle ; enfin ils se
» sont fermé à jamais votre cœur. —
» Je le leur rends, monsieur, je le leur
» rends. — Non, mademoiselle. Vous
» mettez en action les principes de
» morale que vous ont inspirés les
» honnêtes gens qui vous entourent ;
» mais vous vous abusez sur vos sen-

» timens. Eh! comment aimer ceux
» qu'on connaît à peine et dont le nom
» ne rappelle que d'anciennes bles-
» sures, que le temps a pu fermer,
» mais dont les cicatrices subsistent
» toujours. Oui, ils se sont volontai-
» rement fermé votre cœur. Voilà ce
» que je ne leur pardonne pas, ce que
» je ne leur pardonnerai jamais.

» Mais, monsieur, dit François, en
» s'avançant sur le bord de la chaise,
» et en allongeant le cou, il me sem-
» ble que vous n'avez pas entendu
» mon enfant. Ce n'est pas un don
» qu'elle sollicite; elle ne demande
» que quelques mois de plus pour
» achever de s'acquitter envers vous.
» —Je ne les accorderai point. Je ne
» le dois pas, je ne le veux pas. Par-
» lons d'autre chose, brave homme:
» ne nous affligeons pas tous trois inu-
» tilement. »

On vint avertir M. *** qu'il était

servi. « Vous dînerez avec moi. J'ai » quelques personnes de mérite avec » qui mademoiselle sera à sa place. » Caroline restera, répondit François; » mais je suis forcé de sortir pour » une affaire importante. — Cela ne » peut-il se remettre? — Non, mon- » sieur. — On vous verra au moins » ce soir. — Je reviendrai prendre » mademoiselle. »

François revint en effet. Il pria monsieur de passer dans son cabinet, et il tira son porte-feuille. « Voulez- » vous bien, monsieur, donner quit- » tance de ce que vous doit encore » M[lle] Luceval? voilà les fonds. » — A qui appartiennent-ils, Fran- » çois? — Soyez tranquille, mon- » sieur, personne ne les réclamera. » — Ah! si ce que je présume était » vrai! — Monsieur, il n'est ques- » tion que d'une quittance. — Vous » baissez les yeux, vous rougissez...

» vous venez de tout réaliser. C'est
» vous qui vous sacrifiez pour des
» ingrats, qui vous soumettez à finir
» vos jours dans les privations. » Et prenant François par la main, il l'entraîne, il l'introduit au milieu d'un cercle étonné : « Admirez, admirez,
» s'écrie-t-il avec force, le comble
» du dévouement! rendez avec moi
» hommage à la vertu! »

Il raconte tous les traits qui honorent François, c'est-à-dire qu'il fait l'histoire de toute sa vie. Il s'étend avec complaisance sur le dernier; il le présente sous le jour le plus favorable. Par ménagement pour Mlle Luceval, il tait les noms de ceux à qui le vieillard donne le fruit de ses longues économies.

M.*** parlait avec un enthousiasme qui fut généralement partagé, non parce qu'un grand semblait le commander, mais parce que tout ce qui

est beau, sublime, frappe, émeut, exalte les hommes, au moins pour un moment. L'admiration éclata, se prolongea. On entoure, on presse, on félicite François : Caroline le tient dans ses bras ; elle ne peut s'en détacher.

« Mais, dit François stupéfait, de
» quoi me louez-vous ? J'aime un
» homme; il est dans l'embarras, je
» peux l'en tirer, je le fais : quoi de
» simple comme cela ? — Mon ami,
» reprit vivement M.***, puissent
» tant d'hommes, si vains d'avoir fait
» un peu de bien, apprendre de vous
» que la modestie est le fard de la
» vertu ! C'est sous l'enveloppe obs-
» cure où vous la cachez, que les
» honnêtes gens iront, désormais à
» ma voix, la chercher et l'honorer.
» Oui, vous consommerez la bonne
» action que vous projetez. Venez,
» homme respectable, j'accepte votre

» argent. Terminons, et qu'ils connais-
» sent enfin ceux qu'ils ont dédaignés !

» Je vais leur écrire, car depuis
» long-temps j'ai cessé de les voir. Ils
» m'avaient attiré par ostentation, et
» leurs cœurs froids se sont éloignés,
» dès que je leur ai parlé de leurs torts
» envers Caroline. Ma lettre les ins-
» truira en peu de mots, et vous dis-
» pensera d'entrer dans des détails,
» aussi pénibles à donner, qu'humi-
» lians à entendre. »

« C'est à l'enfant que vous avez dis-
» pensé de toute espèce de devoir, que
» vous devrez la facilité de rétablir
» votre fortune. Mademoiselle Luce-
» val se dépouille d'une partie de son
» revenu, pour vous donner une exis-
» tence convenable. Gémissez de l'a-
» voir méconnue, et rendez-lui une
» affection qu'elle n'eût jamais dû
» perdre.

» La tendresse filiale eût été im-

» puissante, si un homme étonnant
» ne fût venu à son aide. Mademoi-
» selle votre fille me devait, et j'étais
» décidé à ne rien faire pour vous. Le
» vieillard dont les services ont été
» payés par l'ingratitude, le dédain
» et l'oubli, le vénérable François,
» donne tout, absolument tout ce
» qu'il possède pour libérer la pro-
» priété de son intéressante pupille.
» Elle peut maintenant vous offrir
» une maison au hameau, et le pro-
» duit d'une seconde pour vos frais
» d'entretien. C'est assez si vous êtes
» sages, et je désire que l'expérience
» vous ait éclairés. »

Cette lettre fut envoyée à l'insçu de Caroline, qui voyait avec inquiétude approcher l'instant décisif. Elle craignait de se présenter à des parens, que la noblesse de sa conduite pouvait ne pas désarmer, qu'elle irriterait au contraire, s'ils n'y voulaient voir que l'intention de fronder la leur, et de se

mettre au-dessus d'eux par des bienfaits. Rentrée avec François dans ce modeste hôtel garni où ils logeaient ordinairement, elle écrivit à son tour. Elle voulait être tendre, et elle ne trouvait que des mots que la tête arrangeait, et que le cœur n'échauffait pas. Ah! pensa-t-elle en déchirant ce qu'elle avait écrit, M.*** me connaît mieux que je ne me connais moi-même.

Elle se borna à écrire en fille soumise et respectueuse. Elle demandait, comme une faveur, qu'on lui permît de se présenter; qu'on daignât recevoir de ses mains de faibles marques de son affection. Elle espérait qu'on n'y attacherait aucune importance, et qu'on n'y verrait de sa part que le désir de remplir un devoir sacré.

Un commissionnaire fut expédié, et Caroline et François attendaient son retour avec l'impatience de l'espérance et de la crainte. Il revint au

milieu de la nuit, et il n'apportait pas de réponse. Il avait attendu trois heures, et, fatigué des travaux de la journée, il avait cru pouvoir enfin se retirer.

Caroline jugea que sa lettre avait déplu, et François, que celle de M.*** avait excité quelque orage. « Couchons-nous, dit le bonhomme, et » dormons si nous pouvons. Demain » nous irons à l'hôtel, nous serons ensemble, et après ce qui s'est passé » entre votre mère et moi, j'ai lieu de » croire qu'elle ne se permettra rien » de déplacé envers vous. Du courage, mon enfant. Sachez qu'il en » faut toujours, même pour faire le » bien. »

La lettre de M.*** avait effectivement choqué Mme Luceval, au-delà de toute expression. Elle s'appesantissait sur chaque mot, elle en pesait la valeur, et elle donnait un libre cours à son indignation. Elle ne sentait pas,

elle ne voulait pas sentir qu'elle avait perdu la plupart de ses droits à l'estime ; elle ne remarquait qu'une sécheresse de style, un oubli des convenances qui tenait du mépris. Elle se révoltait contre l'insolence d'un homme qui prétendait régler sa conduite envers sa fille, et qui donnait des conseils avec le ton de l'autorité. Elle était furieuse de ce que François, à qui elle avait marqué les plus favorables dispositions, ait douté de sa sincérité, au point de rechercher l'appui d'un homme en place. Elle ne pouvait pardonner au vieillard d'avoir divulgué des affaires, qui doivent être concentrées dans l'intérieur des familles ; elle ajoutait que, quelque louable que fût désormais sa conduite, M. *** ne manquerait pas de l'attribuer à sa seule influence. Elle finissait, en déclarant positivement qu'elle n'irait pas prendre au hameau

un train de maison inférieur à celui qu'y tenait sa fille ; que ce parti n'était pas proposable ; qu'en l'adoptant, elle se rendait l'objet des railleries secrètes des autres habitans, dont les plaintes de Caroline avaient déjà peut-être excité l'animosité, et qu'elle ne pouvait se soumettre à supporter à la fois le sarcasme et la haine ; qu'il était enfin au-dessous de la dignité d'une mère de se mettre sous la dépendance de sa fille, et de faire ainsi triompher publiquement son orgueil.

Luceval, avec sa modération ordinaire, avec ces expressions ménagées dont il avait contracté une longue habitude, répondait que si Caroline avait de l'orgueil, elle n'annonçait encore que celui de leur être utile ; que le retour de leur affection ferait naître la sienne ; qu'on n'humilie pas des parens qu'on aime, et que Caroline avait

trop d'esprit, d'après ce qu'en disaient ses amis, pour ne pas sentir ce qu'elle perdrait de sa considération, en se rangeant au nombre de leurs ennemis secrets. Il disait, très-bas, que la dignité d'une mère de famille ne dépend pas de ce que ses enfans lui accordent ou lui refusent, mais de l'estime qu'elle a d'elle-même et de celle que lui accorde le monde. Il justifiait François, en observant que Caroline ne pouvait rien qu'en persuadant M.***, ou en s'acquittant avec lui, et que, de toute manière, il avait été indispensable de lui parler avec franchise. Ces raisons ne paraissant pas convaincre madame, monsieur se hâta de convenir très-haut que la tournure de la lettre était injurieuse; mais il donna à entendre qu'avec un homme de ce rang et de ce mérite, il n'y avait qu'un parti à prendre: oublier ces expressions, et en mériter de plus flatteuses.

Cette conclusion irrita de nouveau Mme Luceval ; mais rien n'est plus dangereux qu'un poltron poussé à bout. Le nôtre soutint ce qu'il avait avancé : sa femme tourna sa colère contre lui, et, pour la première fois, il eut le bon esprit d'en rire. La fureur, les reproches remplacèrent aussitôt les raisonnemens : le frêle organe de madame s'épuise ; elle est forcée de se taire ; mais elle s'élance vers son secrétaire. Son fichu vole au gré de l'air, son bonnet tombe, son peigne se détache ; ses cheveux, des cheveux superbes, flottent sur des épaules, sur un sein qui avaient encore quelque mérite. Luceval regarde, et sa fermeté l'abandonne. Il est prêt à tout permettre, à tout faire : fort heureusement, on ne s'occupe pas plus de lui... que d'un mari.

Madame commence par renverser son écritoire, et il est difficile de ne

pas faire de bévues, quand la main tremble et que la vue est troublée. Des ruisseaux d'encre coulent sur une robe blanche; mais que sont toutes les robes du monde, quand il s'agit de se venger! Madame prend la bouteille; elle croit remplir l'encrier, elle inonde son joli petit papier doré sur tranche. Bouteille, encrier, papier, elle jette tout au milieu de la chambre. Elle se lève majestueusement, prend une bougie, et marche vers le cabinet de son mari. Elle fait couler de la cire brûlante sur sa main; elle jette les hauts cris, et fait voler le flambeau à vingt pas; elle est dans les ténèbres, et elle avance avec l'ardeur d'un courage indompté. Un malheureux chambranle se rencontre en son chemin; le front de madame et la boiserie se heurtent; madame recule, chancelle, tombe, et son mari accourt.

Il la relève, elle le repousse; il

veut examiner les blessures de la main et du front; elle lui indique du doigt et des yeux son bureau et son fauteuil; Luceval s'assied, il prend une plume; elle dicte.

C'est une réponse à M.*** qu'elle dictait, et vous sentez combien l'épître devait être peu propre à ramener l'homme respectable. Elle refusait toutes les offres; elle bravait tout, et elle prodiguait ce que la langue fournit de plus amer et de plus piquant à ceux qui ne sont pas descendus encore aux expressions des halles. Luceval tremblait en écrivant; il sentait quelles conséquences cette lettre pouvait entraîner; il eût voulu adoucir certaines choses... mais madame lisait par-dessus son épaule. Il se flattait au moins qu'elle se calmerait, et que la réflexion lui ferait supprimer l'impertinente missive; elle signe, elle fait cacheter; elle sonne, comme

elle a coutume de sonner dans certaines circonstances, et elle ordonne qu'on porte à l'instant même le paquet à son adresse.

Luceval fait un signe expressif; le domestique croit l'entendre. Le bon maître, pensait-il, qui s'occupe de mon repos! il prie madame de vouloir remarquer qu'il ne trouvera personne levé à l'heure qu'il est. « Je le suis » bien, moi. — Mais madame paraît » avoir des affaires importantes. — » Vous faites le raisonneur, je crois! » — Non, madame; mais c'est que... » — Marchez, réveillez le concierge; » qu'il réveille son maître; et si ma » lettre n'est pas remise cette nuit, » demain je vous chasse. »

Luceval réitère ses signes; mais la dernière phrase de madame ne permet pas de balancer. Le domestique sait que monsieur n'a pas une volonté à lui, et qu'on peut impunément lui désobéir, pourvu qu'on

soit bien dans l'esprit de sa femme. Or, comme les valets tiennent beaucoup aux maisons où les maîtres ne se mêlent de rien, celui-ci crut devoir rester où il était : il partit.

Une nuit passée dans des agitations convulsives, une main brûlée, une contusion au front produisent nécessairement une sorte d'affaissement ; et c'est dans le silence des passions que notre perfide mémoire nous retrace nos excès. C'est alors que la réflexion nous laisse entrevoir les suites de nos démarches, et que la crainte produit le repentir. Tel fut à peu près l'état de Mme Luceval, lorsque le jour commença à paraître. Son mari la pénétra aisément. Il se permit des remontrances douces, affectueuses, qui furent écoutées avec docilité. Il obtint qu'un second domestique irait retirer la lettre, s'il en était temps encore, et que si, malheureusement, M.***

l'avait lue, on emploierait, pour le calmer, le crédit de Caroline.

Luceval craignait avec raison de se faire un ennemi capital d'un homme, modéré sans doute, mais qui pouvait accorder à la dignité de sa place, ce qu'il refuserait à son ressentiment personnel. Il désirait encore rendre Caroline agréable par des services répétés. S'il avait la faiblesse de lui préférer Julie, il n'avait pas tout-à-fait éteint une sensibilité, que sa femme avait constamment comprimée, mais à qui sa dernière entrevue avec François avait rendu quelque activité.

Le domestique revint, et dit que la lettre avait été remise au valet de chambre, et Mme Luceval passa de l'accablement aux plus cruelles anxiétés. Un troisième domestique reçut l'ordre de chercher ce valet de chambre, qui ne se trouva point; un quatrième fut envoyé à M. *** lui-

même : ce dernier était porteur d'une lettre aussi soumise, que la première était déplacée.

M.*** n'était accessible pour personne à cette heure, pas même pour ses gens. Madame Luceval ne mit plus de bornes à ses regrets ni à ses alarmes. Son mari, toujours bon et aimant, lui cachait ce qu'il éprouvait lui-même; il l'encourageait, il la consolait, et il n'était pas faible alors : affection et pitié au coupable qui se repent.

C'est alors que Caroline et François se firent annoncer. La pauvre enfant sentait ses jambes ployer sous elle; une sueur froide couvrait tout son corps. Elle entra, appuyée sur le bras du vieillard. Son attitude, son air, étaient ceux d'un suppliant, et elle venait sauver sa mère!

Le moment était favorable : Mme Luceval était sans force, même pour

haïr. Elle ouvrit ses bras à sa fille ; Caroline crut sentir les étreintes de la tendresse ; son cœur se dilata ; il s'ouvrit à l'espérance et à la joie ; elle se reprocha d'avoir douté de celui de sa mère ; elle la combla des plus douces caresses. Luceval attendri, s'empressa de les partager. Julie avait saisi une main de sa sœur, et la couvrait de baisers. Le vieillard, rétabli dans tous ses droits, partageait l'ivresse commune. On eût cru voir la famille la plus unie, la plus aimante, la plus respectable.

« Partons, dit Mme Luceval ; partons pour le hameau. Je me rends
» sans retour à la raison et à la nature.
» Vous pourrez attester, Caroline,
» que ma résolution est indépendante
» de tous motifs étrangers, et que
» vous seule m'avez déterminée.

» Partons, reprit Luceval. Vous res-
» terez, François ; vous vous enten-

» drez avec mon notaire. Madame » approuve les arrangemens que vous » prendrez avec les créanciers, et je » vous enverrai du hameau une pro- » curation générale pour finir avec » eux. »

François délira de plaisir. Il croyait une mère rendue à sa fille; il voyait la réputation et la fortune de son Adolphe rétablies; il se rattachait à la plus douce de ses espérances, celle de pouvoir mourir en paix.

Il allait, il venait. Il hâtait le cocher; il félicitait Caroline; il aidait aux femmes de chambre à faire les paquets; il déraisonnait avec Luceval; il montait le déjeuner; il brisait les porcelaines; il embarrassait tout le monde, et il croyait tout faire.

On annonça le valet de chambre de M.***, et à ce nom, Luceval et sa femme pâlirent. Ils ordonnèrent cependant qu'on fît entrer. « Je viens

» de chez vous, mademoiselle, dit cet
» homme à Caroline. Je vous ai de-
» mandée ; votre hôtesse m'a répondu
» qu'elle vous croyait ici, et voilà ce
» que j'ai à vous rendre de la part de
» mon maître. »

Le valet de chambre remet un paquet, et sort. On presse Caroline de rompre le cachet ; on suit tous ses mouvemens ; les yeux voudraient pénétrer à travers le papier. Ce sont d'abord les deux lettres de Mme Luceval ; c'en est une adressée à la jeune personne.

« Vite, vite ! s'écrient ces malheu-
» reux époux, palpitans d'impa-
» tience et d'effroi ; vite, voyez ce
» qu'on vous écrit. »

« Je ne prévois pas, mademoiselle,
» ce que vos parens ont de si impor-
» tant à m'apprendre. C'est sans doute
» quelque chose qui m'intéresse très-
» particulièrement, puisqu'on s'est

» permis d'interrompre mon som-
» meil. Cependant je vous renvoie,
» sans les lire, des lettres dont les
» auteurs me sont devenus totale-
» ment étrangers. Quand vous m'au-
» rez rendu compte de la manière
» dont ils vous ont reçue, je verrai
» si je puis consentir à leur devoir
» quelque chose. »

« Il n'a rien lu ! il n'a rien lu ! répète
» dix fois Mme Luceval. » Elle s'élance; elle prend les deux lettres, elle les met en pièces; elle reprend, elle déchire les moindres morceaux; elle en détruit au feu jusqu'à la dernière trace. Caroline, interdite, regarde et ne sait que penser. « Allez,
» lui dit sa mère, puisque le retour
» de la faveur tient à nos sentimens
» pour vous, allez dire à M.*** que
» nos cœurs se partagent entre nos
» deux enfans, et que j'aurai l'hon-
» neur de lui écrire d'une manière
» plus détaillée. »

Caroline monte en voiture et part. M.*** l'écoute et sourit : le moyen de s'en défendre? la chère enfant racontait naïvement ce qu'elle avait vu, ce qu'on avait fait; elle n'oubliait aucune circonstance; elle cherchait à expliquer favorablement ce qu'elle ne concevait pas, et si M.*** n'eût été parfaitement instruit, il n'eût rien pu comprendre à ce qu'elle disait.

Il avait lu les deux lettres. La première l'avait indigné. Quelqu'empire qu'il eût sur lui, il avait cédé un moment à la faiblesse humaine. Il avait juré de punir de la manière la plus éclatante... qui? les parens de Caroline; et les coups qui frappent les pères ne retombent-ils pas sur les enfans? Cette réflexion l'arrêta, et une autre idée vint s'offrir. Il est évident, pensait-il, que Mme Luceval mène son mari; sa lettre annonce un esprit aliéné; et un homme qui se

livre sans réserve à une femme en démence, est incapable de gérer ses affaires. Il y a donc lieu à faire prononcer l'interdiction, à les réduire tous deux à une pension alimentaire.... Oui, mais... les créanciers feront mettre les biens en direction, et qu'en restera-t-il aux enfans? j'aurai déshérité Caroline que j'aime, et sa sœur, qui n'est pas coupable.

Allons, allons, laissons aux hommes vulgaires le tıiste plaisir de la vengeance. Après tout, de quoi s'agit-il? de quelques injures que m'adresse une femme en délire. Me mettrai-je au-dessous d'elle, en me fâchant sérieusement de parailles sottises? Le parti le plus simple et le plus sage est d'en rire.

Pendant que M.*** raisonnait ainsi, on lui avait apporté la seconde lettre... Elle se repent, elle demande grâce. Je suis vraiment bien aise que le par-

don ait précédé les excuses ; j'en ai le mérite tout entier.... Cependant, voilà qui devient embarrassant. Cette femme, disposée à tout faire, se persuadera que je ne peux voir dans ses bons procédés pour Caroline, que l'effet de la contrainte. Rien ne l'assure de ma discrétion, et elle croira que tous ceux qui m'approchent la jugent comme moi. Dès lors, elle perd ce stimulant intérieur, qui nous élève au-dessus de nous-mêmes ; elle tombe dans le découragement, car enfin nous voulons tous trouver dans l'estime publique la récompense de nos efforts. Laissons-lui les moyens d'y prétendre encore. Ignorons et l'offense et la réparation.

C'est bien dit; mais comment faire ? voilà deux lettres décachetées...... Eh bien, il n'y a qu'à y remettre de la cire... Mais on pénétrera la supercherie. Bah ! avec un peu d'adresse...

essayons. C'est mal, c'est mal... hé! j'y suis. La bonne idée! je vais écrire un mot à Caroline, et je ferai un paquet du tout. Mon valet de chambre attendra au coin de la rue où demeure la jeune personne; il la suivra; il entrera chez son père quelques minutes après elle. Il lui remettra le paquet en présence de la famille qui, probablement, s'assemblera pour la recevoir. On pressera Caroline de lire le billet que je lui adresse. Sa mère, enchantée que son extravagance me soit inconnue; tremblante que sa fille, qu'elle me croit dévouée, n'ouvre et ne lise ses lettres, se hâtera de les supprimer; elle les jettera au feu, sans penser aux cachets, et si enfin cette affaire ne se termine pas ainsi, nous chercherons quelqu'autre expédient.

On était bien autrement embarrassé à l'hôtel Luceval. On avait eu des torts graves; ils étaient ignorés, à la bonne

heure ; mais avoir fait éveiller un homme tel que M. ***, à deux heures du matin, voilà ce qu'il fallait colorer; et de quel prétexte couvrir une démarche aussi hasardée? on cherchait, on croyait avoir rencontré ; on proposait, et à l'examen il ne restait que des absurdités.

Il fallait pourtant écrire, et écrire longuement : on s'y était engagé. Luceval se frottait le front, et regardait le plafond d'un air soucieux ; sa femme se dépitait, se désolait... « M'y voilà,
» m'y voilà, s'écria-t-elle; rien de si
» simple, monsieur. Le domestique
» a mal entendu ; c'est un drôle, sans
» intelligence, qui a déjà fait cent
» sottises, et que je chasse, parce que
» la dernière est impardonnable. Me
» voilà maintenant la maîtresse d'é-
» crire tout ce qu'il me plaira. »

Elle parvint à remplir une feuille entière d'un mélange de phrases res-

pectueuses, de ces flatteries délicates que les femmes tournent si bien, d'expressions d'attachement pour Caroline. Elle avouait franchement ses erreurs; elle protestait de la résolution de les réparer; elle finissait en invoquant l'indulgence pour sa conduite passée, et la bienveillance pour celle qu'elle tiendrait à l'avenir. Elle expédia sa lettre par un simple commissionnaire, qui ne pouvait répondre à aucune question. Elle assembla ses domestiques; elle congédia en effet, devant ses camarades, celui qui n'avait d'autre tort que de lui avoir exactement obéi. Elle crut rendre M. *** complètement sa dupe.

Il voulut bien le paraître. Il chargea Caroline de témoigner sa satisfaction à sa mère, et de solliciter la grâce du laquais, qui, très-probablement, n'avait pas eu l'intention de mal faire.

La jeune personne revint et apporta

les paroles de paix. On l'accueillit extérieurement comme une bienfaitrice; on la traita presque en enfant gâté. Ces démonstrations étaient-elles bien sincères ? On savait que M. *** avait un pied à terre au hameau, qu'il y allait quelquefois, et il était à présumer que la conduite qu'on tiendrait règlerait la sienne. Ce n'est pas qu'on crût maintenant avoir rien à redouter : il était incapable d'abuser de son autorité. Mais on connaissait son influence dans le monde, et quel est l'être méprisable qui veut être méprisé !

En terminant les apprêts du départ, en déjeunant, Luceval et sa femme se regardaient avec finesse, et d'un air qui voulait dire : Mon Dieu ! que ces hommes de mérite sont faciles à tromper ! comme nous avons joué celui-ci ! En nous possédant un peu, nous lui persuaderons tout ce qu'il nous plaira.

On allait monter en voiture : François avait écrit à son ami M. le président. Il voulait que Caroline, chérie jusqu'alors au hameau, y fût aussi respectée. Il détaillait ce qu'elle avait fait, et il la pria de remettre sa lettre.

On partit. La jeune personne avait été jusqu'alors dans un état d'exaltation qui concentre et ramène sans cesse nos idées sur l'objet qui nous occupe exclusivement. Si elle eût été capable d'orgueil, une autre espèce d'enthousiasme, la satisfaction de soi-même, eût pu la distraire encore. Elle croyait simplement avoir rempli un devoir indispensable; son âme paisible se reploya tout à coup sur elle-même : Caroline observa sa sœur pour la première fois.

Julie ne savait rien; mais elle paraissait sans prétention, ce qui est quelque chose. Les inquiétudes, les chagrins de ses parens, le dérange-

ment connu de leurs affaires, leur insouciance, les emportemens de l'une, la faiblesse de l'autre, lui avaient appris qu'ils n'étaient pas infaillibles, et elle en avait conclu qu'elle pouvait n'être pas, comme on le lui répétait jusqu'à satiété, la personne du monde la plus accomplie; or, cette conclusion suppose du bon sens. Pour de l'esprit, elle en avait, comme presque toutes nos femmes, ce qu'il en faut pour expliquer une charade, parler chiffons, sourire à une fade galanterie, et cacher sa nullité à une bouillote.

Sous le point de vue moral, Julie n'était une rivale redoutable pour personne. Mais la nature semblait avoir, en la formant, épuisé tous ses dons. Ce que la beauté a de plus correct, et de plus piquant à la fois; la sévérité et la volupté des formes, la légèreté et l'enjouement des grâces, Julie avait tout; elle était l'image vivante

de ce beau idéal, qu'on rencontre à peine sur le marbre. Il fallait admirer, si pourtant on pouvait se renfermer près d'elle dans les bornes d'un sentiment si froid.

Edouard, jeune, ardent, qui n'a rien aimé encore, mais dont la sensibilité n'attend peut-être qu'un objet digne de la développer, Edouard résistera-t-il à tant de charmes? Il n'a pas d'amour pour Caroline; probablement elle ne lui en inspirera jamais; mais du moins n'a-t-elle pas la douleur de lui voir éprouver, pour une autre, ce sentiment qui la subjugue, et qu'elle ne cherche plus à se dissimuler.

Julie elle-même, qui peut être si fière de sa beauté, doit-elle encore en ignorer l'usage? et si jusqu'alors aucun homme n'a fixé ses regards, ne trouvera-t-elle pas dans Edouard le plus beau, comme le plus aimable des

vainqueurs ? L'âge du petit nombre de femmes qui habitent le hameau; les réunions qui ont lieu chaque soirée ; la facilité de se rencontrer à tous les instans du jour ; l'absence des plaisirs tumultueux, qui force à chercher ceux du cœur, tout ne semble-t-il pas les pousser l'un vers l'autre ? Et c'est Caroline elle-même qui les rassemble , qui se prépare le plus cruel des spectacles , qui dispose les nœuds qui peuvent les unir un jour. Telles étaient les réflexions qui occupaient la chère enfant , qui l'affligeaient , qui absorbaient toutes ses facultés.

Ah ! se disait-elle , François avait raison : c'est pour le bien qu'il faut du courage. Si je n'en avais pas, je me repentirais de ce que j'ai fait, et je suis forcée de m'avouer à moi-même que je n'ai pas la force de m'en applaudir.

Vous voyez que l'héroïne de ces deux dernières parties n'est pas en

core parfaite. J'étais bien le maître de la rendre telle ; mais il n'y a de perfections que dans les romans, et vous savez que je n'en fais pas.

Mauvais genre ! mauvais genre ! Il faut cacher le livre, s'il est un peu gaillard ; il faut se damner, s'il est un peu philosophique ; il faut s'ennuyer, s'il n'est ni l'un ni l'autre. Pas de romans, messieurs : pas de romans.

CHAPITRE II.

L'amour et l'amitié.

Tous les habitans du hameau coururent au-devant de Caroline, dont le courrier annonçait l'arrivée. Edouard, lui-même, s'empressa de lui présenter la main. Julie descendait de voiture, et, à son aspect, cette main que tenait Edouard, à laquelle il imprimait un frémissement sensible, cette main fut délaissée, et le jeune homme ne pensa point à retenir une exclamation, qui retentit douloureusement dans le cœur de Caroline.

Elle se jeta dans les bras de Mme de Surville; elle cacha son trouble

dans le sein de la mère du mortel dangereux.... Peut-être, en ce moment encore, s'abusait-elle ou désirait-elle s'abuser. Peut-être était-ce à lui que s'adressaient les douces caresses dont elle comblait son amie.

Le président avait lu la lettre de François. Toujours prêt à publier ce qui pouvait honorer Caroline, il avait été de maison en maison annoncer son dernier acte de générosité. Il était difficile qu'on estimât, qu'on chérît davantage la jeune personne: on s'applaudit de lui voir justifier ainsi les sentimens qu'elle inspirait. Edouard semblait aussi redoubler d'égards et d'attentions. La triste Caroline ne s'y méprenait pas; le temps des illusions était passé; elle ne se flattait plus qu'Edouard allât au-devant de l'amitié: son exclamation, toujours présente, avait détruit jusqu'à l'espoir auquel il est si dur de renoncer. Si du moins cet

hommage involontaire, rendu à sa sœur, pouvait aider l'infortunée à se vaincre ! Si seulement elle pouvait le vouloir ! Mais être sans cesse avec lui; le voir tous les jours plus aimable, peut-être par le désir qu'il a de plaire à une autre ; se livrer sans réserve au charme d'une expression flatteuse qu'arrachait un mérite réel; la recueillir, la répéter dans la solitude des nuits ; s'insinuer dans la confiance de l'objet aimé, pour le fixer près de soi, pour prévenir ou pour connaître un malheur qu'on redoute plus que la mort : telle était la conduite de Caroline. Caroline, est-ce ainsi que vous guérirez ?

Elle crut devoir signaler par quelques fêtes l'arrivée de ses parens. Il était difficile qu'ils se refusassent à ses vues. Les honnêtes gens qui les entouraient en eussent fait justice par l'abandon et l'oubli, et l'opinion est la reine du monde. Madame Lu-

ceval se souvenait d'aillleurs qu'elle avait été Manette, si fêtée, si caressée dans les lieux mêmes où elle remplissait à regret un rôle secondaire. Elle était jalouse de ressaisir le premier, et la considération était l'unique moyen qui pût insensiblement l'y porter. L'extrême modération de Caroline semblait favoriser ce plan ; mais il fallait la ménager.

Madame Luceval avait éprouvé qu'il faut séduire pour dominer. Elle résolut d'effacer jusqu'à la trace du passé, de retrouver, non cette gaîté folâtre, cet aimable abandon, qui s'évanouissent avec la jeunesse, mais les grâces qui conviennent à l'âge mûr : chaque saison a les siennes. Elle voulait attirer par la douceur, par l'aménité, qui parent même la vieillesse. Il fallait surtout faire revenir le président de ses préventions ; il fallait qu'il se rappelât combien on lui avait plu, quand on

était sans autre passion que l'amour, sans prétention que celle d'être aimée, et de répandre le bonheur autour de soi ; il fallait enfin que ce souvenir agréable ne fût troublé par aucune autre idée que celle du changement qu'amènent nécessairement les années, et sur lequel un vieillard craint ordinairement de s'arrêter. Le président rendu, ramenait tous les autres.

Toute femme est un peu comédienne. La jeune personne baisse les yeux pour trouver un mari. La jeune femme lève les siens pour lui imposer silence. La trahissent-ils enfin, un manége, commun à toutes, et qui ne s'apprend pas, rassure un mari alarmé ou jaloux. Qui d'entr'elles, sans excepter les dévotes, n'est bien aise de paraître plus tendre qu'elle ne l'est réellement, plus fidèle qu'elle n'a envie de l'être ; et, encore une fois, est-ce leur faute ou celle de nos institutions ? Quoi

qu'il en soit, Mme Luceval prit le masque qui convenait aux circonstances. Elle se présenta chez Caroline avec cet air ouvert qui inspire la confiance. Elle lui marqua la reconnaissance qu'elle lui devait réellement; économe d'expressions affectueuses, dont l'excès eût fait soupçonner la sincérité, elle se montra précisément telle qu'on désirait la trouver. On la jugea disposée à suivre l'impulsion que Caroline avait donnée à son cœur. Douce, prévenante, attentive envers tout le monde, elle étonnait et plaisait à la fois; son mari lui-même espérait retrouver au hameau, cette tranquillité d'esprit, que depuis des années il ne connaissait plus.

Vous allez me reprocher de vous parler toujours de fêtes, et j'avoue, puisque je ne puis le nier, que j'en ai mis une par volume. Sachez-moi gré du moins de vous faire grâce des détails de celle-ci. Elle fut brillante.

Le président, Mme de Surville, l'Amphyon moderne, les autres habitans y avaient, sur l'invitation de Caroline, engagé leurs amis de Paris. L'ordre, l'élégance, la gaîté régnaient partout. Edouard s'étonnait, comme les autres, qu'on pût, à dix-neuf ans, tenir une maison avec autant de politesse et d'aisance. Il ne quittait pas Julie; il s'était placé à côté d'elle; mais il ne perdait rien de ce que faisait sa sœur.

Caroline, distraite, ou cherchant peut-être à se distraire par les soins continuels que demandait cette journée, Caroline semblait avoir oublié l'amour, qui rend toujours si pensif, et quelquefois si sot. Je ne sais si elle avait aussi son plan, et si elle s'était armée de courage pour l'exécuter; mais son esprit paraissait avoir toute sa liberté; et elle était certaine d'entraîner, quand elle lui donnait l'essor. Ce que l'imagination a

de brillant et de grâces; ce que la candeur a de touchant; ce que la décence autorise en gaîté, elle employait tout successivement, et toujours avec un succès prononcé. Tantôt, quittant la saillie, elle effleurait les hautes sciences, comme le papillon voltige sur le calice des fleurs; tantôt elle fixait l'attention sur les beaux-arts, qui font le charme ou la consolation de la vie, et la critique, le trait badin éloignaient la sécheresse et l'ennui. Elle dissertait; on ne s'en apercevait pas. Elle savait faire valoir une réponse, une objection. Elle y donnait une tournure, une intention, auxquelles son interlocuteur n'avait souvent pas pensé. De toutes les manières de flatter les hommes, celle-ci est incontestablement la plus adroite; aussi, tout le monde jouissait. Le sourire de la satisfaction était dans tous les yeux.

Madame Luceval, plus étonnée à

chaque instant, admirait réellement cette fécondité modeste, ce charme continuel, dont aucune femme jusqu'alors ne lui avait donné d'idée. Elle avait cru que les yeux sont l'unique chemin du cœur, et que l'éducation d'une balliadère est la seule qui convienne à une demoiselle. Elle apprécia les ressources infinies que Caroline s'était procurées; elle lui applaudit plusieurs fois; elle céda un moment à l'orgueil d'être sa mère. Julie sentit sa profonde nullité, et soupira. Edouard recueillait ce que disait Caroline; son attention soutenue, ses marques d'approbation contribuaient sans doute à la rendre supérieure à elle-même. Il disait avec effusion et naïveté à Julie: « Quel » dommage qu'elle n'ait pas votre fi- » gure! » Et Julie ne pouvait se défendre de penser: Quel dommage que je n'aie pas son mérite!

On n'est pas à table avec un chanteur célèbre, sans désirer jouir de

son talent. C'était l'usage de nos bons aïeux, et on aime à le renouveler, surtout à la campagne. Il n'est pas d'artiste qui ne connaisse et qui ne cherche ses avantages. Celui-ci demanda des accompagnateurs. On se lève, on passe au salon; Caroline se met à sa harpe: son père avait envoyé chercher son violon.

Jamais Grétry ne fut mieux chanté, et jamais chanteur n'avait été mieux accompagné. Edouard, penché sur la chaise de Caroline, craignait de perdre un son. Elle le savait près d'elle, et ses doigts animaient la corde qu'ils pinçaient. Les auditeurs étaient dans l'ivresse, dans le délire. Ils retenaient leur haleine; il auraient voulu que le morceau ne finît jamais.

Il finit trop tôt sans doute, et les applaudissemens les plus vifs se prolongèrent, se relevèrent; on ne pouvait pas cesser.

« J'ai chanté, dit le vertuose, parce
» que vous l'avez voulu. Si vous croyez
» me devoir quelque chose, vous en-
» tendrez mon élève, et elle ajoutera
» à vos plaisirs. »

Edouard prend la main de Caroline, et la conduit au pupitre. Elle s'y présente, comme elle fait tout, avec aisance et modestie. Elle chante... elle n'efface pas son maître; mais elle le fait oublier. Elle réunit tous les suffrages, tous les éloges; et Edouard répétait tout bas : Quel dommage que la nature lui ait refusé la beauté !

Madame Luceval regardait tristement Julie, et n'applaudissait plus. Julie, fatiguée d'une suite de scènes, toutes à l'avantage de sa sœur, courut annoncer à Edouard qu'elle entendait le tambourin et le galoubet. Edouard la regarda, et ne vit plus qu'elle. Il passe son bras sous le sien; il invite la jeunesse à les suivre au théâtre. Les

mamans les accompagnent : elles eussent préféré la musique ; mais vit-on pour soi, quand on est mère ?

Caroline avait quelques ordres à donner. Elle était restée en arrière, et elle sortait pour rejoindre ceux qu'entraînaient les grelots de la folie... Un homme s'échappe de derrière une porte... C'est son père. Il regarde autour de lui, et s'avance vers elle. Il presse sur son cœur, il embrasse avec transport l'enfant si digne de sa tendresse. « Tu as tout, » lui dit-il, tout, hors la beauté ; » mais tu n'en as pas besoin. »

Il s'échappe sans attendre de réponse ; il prend vingt détours ; il compose son visage ; il craint qu'on n'y découvre les traces du baiser et du plaisir. Sa femme eût bien pu en ce moment ne pas lui pardonner d'aimer sa fille.

Caroline, interdite et ravie, était restée à sa place. Elle croyait sentir

encore la douceur de ces étreintes, si long-temps inconnues. Elle en jouissait dans un profond recueillement; elle cherchait à prolonger cette délicieuse sensation.... François la cherchait. Il la trouve debout, les mains jointes, les yeux élevés. Il ne sait que penser de cet état extatique. Il l'interroge : « Ah ! mon ami, j'ai » retrouvé mon père. Il m'a nommé » sa fille ; il m'a serrée dans ses bras. » — Je l'avais toujours espéré, mon » enfant, qu'Adolphe vous rendrait » enfin justice. On a gâté sa tête, on » ne lui a pas ôté son cœur. Ce jour » est pour vous et pour moi un véri- » table jour de fête. Allons, venez, » on vous attend là-bas. »

Il y a trois sortes de danseurs. Danseurs de complaisance, pour eux ou pour les autres. Ce sont ceux qui marchent une valse pour toucher les mains, les bras, les cuisses d'une

femme qui leur plaît, ou qui, à la fin d'un bal, dansent pour compléter un quadrille, dont les acteurs veulent absolument ne pas pouvoir se soutenir le lendemain.

Une autre classe, et la plus éminente sans doute, se compose des danseurs à prétention. Ils ne préfèrent qu'eux à la danse. Ils l'ont étudiée, approfondie, perfectionnée; ils ne savent que cela, mais ils le savent bien ; tout le monde n'est pas digne de danser avec eux. Ils choisissent, non-seulement leur danseuse, mais les trois couples qu'ils daignent admettre. Ils arrangent cela dans un petit coin, avec autant d'importance que de mystère. Un bal est pour eux ce qu'est une séance littéraire publique pour les membres qui y lisent. Il faut qu'on fasse cercle autour d'eux, qu'on les remarque, qu'on les admire. S'ils n'ont pas exclusivement fixé l'atten-

tion, ce bal n'est qu'une misérable réunion, où des gens d'un certain ton ne peuvent pas retourner. Ils le persuadent facilement à des femmelettes qui n'ont garde de voir autrement que par les yeux du grand homme. Il enlève à l'entrepreneur les plus jolies de ses abonnées, et il lui fait faire banqueroute.

La troisième classe, qui heureusement est la plus nombreuse, rassemble ceux qui aiment la danse pour elle-même, qui en font un exercice amusant et salutaire, et quelquefois un moyen de préférer, sans marquer de préférence. C'est pour eux que l'amour s'exprime par un coup d'œil, par une aimable rougeur. C'est là qu'il avance plus dans une nuit, que dans dix de ces asssemblées où tout est froid, compassé, où on s'épie mutuellement.

D'après les opinions et les goûts de

Mme Luceval, vous jugerez, et vous ne vous tromperez pas, que Mlle Julie était une danseuse de la seconde classe. Edouard était tout bonnement de la troisième. Mais comment ne pas danser avec Mlle Julie! comment ne pas la reprendre, et comment la quitter? La jeune personne ne remarquait pas trop le plus ou le moins de talent de son cavalier. Sa figure était si attachante, ses grâces si naturelles, ses petits mots si persuasifs, qu'il n'était pas possible de s'occuper de ses pieds. Quand on a peu d'esprit, on en manque tout-à-fait quand on en veut trop avoir. Je vous l'ai déjà dit, Julie avait celui de se rendre justice, et au lieu de chercher à répondre par ces traits vifs qui plaisent tant, que la mémoire aime à retenir, elle répondait par un sourire : mais c'était celui de la volupté. Edouard y trouvait les plus

jolies choses du monde, car il l'interprétait à sa manière ; il prêtait son esprit à Mlle Julie, et il lui en trouvait beaucoup : c'est tout simple.

Vers le milieu de la nuit, il réfléchit qu'il n'avait pas dansé encore avec Caroline, et que quelqu'attachans que fussent Julie et son sourire, il était de la politesse qu'au moins il invitât sa sœur. Il s'excusa près d'elle sur l'empressement de ceux qui l'avaient prévenu, et Caroline lui répondit franchement : « Vous avez fait » briller le talent de ma sœur, et je » vous en remercie. — Je vous avoue » que je n'ai pas trop remarqué sa » manière de danser. — C'est une ob» servation que j'aurais pu faire. Au » reste, les autres n'ont pas eu vos » distractions, et j'ai vu qu'on lui » rendait justice. Venez, et mettons» nous vis-à-vis d'elle; vous figurerez » ensemble, et je crois que je vous

» aurai obligé tous deux. N'imaginez
» pas, ajouta-t-elle en riant, que je
» prétende rivaliser ma sœur, je saute
» en mesure, voilà tout; mais je
» danse avec plaisir, et je vous sais
» bon gré de perdre un quart d'heure
» avec moi. —Le perdre, mademoi-
» selle! vous ne le croyez pas. —
» Dansons, dansons. »

Elle sent, pensait Edouard, combien sa sœur lui a été inférieure pendant le dîner, et elle veut la faire valoir maintenant. Elle a sans doute remarqué la préférence que je ne peux refuser à Julie, et loin de s'en offenser, elle paraît favoriser des vues qu'elle seule a, je crois, pénétrées. Elle joint donc un excellent cœur à tant de qualités solides et aimables. Quelle amie trouvera en elle celui qui saura mériter son estime et sa confiance! Julie, toujours Julie pour l'amour; mais Ca-

roline pour l'amitié. C'est entr'elles que je peux passer ma vie.

Mais cette Caroline n'était-elle pas un peu commédienne aussi? Vous avez froncé le sourcil, mesdames, quand je vous ai dit que vous l'étiez toutes, plus ou moins. Mais si ma protégée, celle pour qui je vous ai inspiré sans doute plus que la bienveillance, avait été elle-même entachée de ce défaut, ne consentiriez-vous pas à en partager le blâme avec elle, si toutefois on est blâmable de subir de bonne grâce le joug qu'impose la société? Condamnera-t-on, par exemple, la vierge timide, qui cache un désir naissant à l'objet qui ne le partage pas? il faut qu'elle joue l'indifférence : comédie. Et celle qui ne croit pas pouvoir se dispenser de témoigner, à celui qui a sa foi, une tendresse qu'elle ne ressent plus? elle le rend heureux encore en

le trompant: comédie. Comment vous dispenser de pleurer un vieux parent incommode, dont vous convoitez depuis long-temps la succession?..comédie. Pouvez-vous ne pas louer la mise, la tournure, la physionomie d'une femme à prétention, à qui vous ne trouvez que des ridicules?...comédie. Ne faut-il pas tromper sa vigilance, entretenir sa sécurité, paraître même son amie pour lui souffler son amant?.. comédie. Ne faut-il pas rire, quand on enrage d'avoir perdu un va-tout?.. comédie. Ne cherchez-vous pas à paraître gaie dans un cercle où vous vous ennuyez à périr ?...comédie. N'allez-vous pas à confesse en sortant de l'opéra, et au bal en quittant le confessionnal ?... toujours comédie.

Un moment donc, monsieur l'auteur! vous ne tarissez pas sur le chapitre des femmes; et les hommes ne passent-ils pas aussi leur vie à jouer

la comédie? — Une objection n'est pas une réponse, madame. Cependant, j'avoue que voilà ce que vous pouviez répliquer de mieux. Mais ne parlons pas de ceux qui jouent les grands rôles; nous sommes trop loin d'eux pour les juger; vous trouverez les autres dans Gilblas et le Diable Boiteux.

Un aveu que je dois vous faire encore, c'est qu'en ce genre nous sommes loin de vous égaler; et je ne finirais pas, si je n'étais persuadé que vous connaissiez mieux que moi la profondeur de votre talent. Répondez du moins à ma franchise, et convenez qu'il n'en est pas une d'entre vous qui ne puisse s'appliquer un ou deux du nombre très-borné d'exemples que j'ai eu l'honneur de vous offrir. Voyons maintenant quel est celui qui peut concerner Caroline : je crois que c'est le premier.

Ne pas laisser pénétrer un désir naissant à celui qui ne le partage point... Oui, c'est bien celui-là. Mais quelle tâche longue et difficile, et de quels moyens user pour la remplir? Aimer passionnément et se taire; imposer silence également à sa bouche, à ses yeux et à son cœur; dissimuler même avec l'ami le plus respectable, avec M.***; parce qu'il ne cesse de combattre un sentiment qu'on se plaît à nourrir; trouver une rivale dans une sœur, à qui on ne doit réellement que des égards de bienséance, et lui marquer de l'affection; répandre sur ses actions les plus indifférentes une teinte de gaîté et d'aisance; voilà, je crois, ce qu'on peut appeler jouer la comédie; voilà à quoi Caroline était réduite; voilà, à quelques circonstances près, l'insupportable contrainte à laquelle se condamnent celles qui se livrent aveuglement à un penchant que de-

vait réprimer leur raison, et dussiez-vous vous fâcher, que cet effort soit qualité, ou défaut, il n'y a qu'une femme qui en soit capable.

Si je poursuis mes observations, et que j'examine Caroline de plus près, je la vois déployer son esprit et ses connaissances, pour amener une comparaison qui doit être tout à son avantage; pour diminuer l'impression trop sensible qu'a produite la beauté de sa sœur. Elle fait valoir en Julie le plus futile des talens pour mieux faire sentir la supériorité des siens; elle maîtrise jusqu'à sa jalousie, de peur d'éloigner Edouard, et de perdre de l'opinion qu'il a d'elle... Il y a ici plus que de l'art; j'y remarque combinaison refléchie, connaissance profonde du cœur, empire absolu sur soi.

Et vous, mesdames, qui faites toujours votre cause de celle des femmes, même que vous ne connaissez pas, vous allez vous écrier que les

motifs que je prête à Caroline, pouvaient n'être pas les siens. Je ne peux, à la vérité, prononcer que sur ses actions, et elle ne s'en est pas permis une dont elle ait eu à rougir. Voilà tout ce que je sais avec certitude, et je laisse, sur le reste, le champ libre aux conjectures.

Mais, pendant que je déraisonne, que je prête des torts à mon héroïne, pour vous faire avouer les vôtres, qu'est-ce donc qui se passe là-bas? qui est-ce qui suspend la danse et les sons aigus du galoubet? pourquoi entoure-t-on le président? Renournons dans l'Attique; rentrons au théâtre d'Athènes, et voyons de quoi il s'agit.

Le président tenait un paquet cacheté. La suscription portait : Pour être ouvert et lu devant les personnes présentes à la fête que donne Mlle Luceval.

La curiosité est de tous les sexes et

de tous les âges. Le président avait été entouré à l'istant de tous les membres qui composaient l'assemblée. On était impatient d'entendre ce qu'une telle annonce promettait d'extraordinaire.

Le président rompt le cachet. Des papiers d'abord, des papiers volumineux... Une lettre!.... Ah! c'est M.*** qui écrit.

« Je suis fâché, monsieur le président, que mes affaires ne m'aient
» pas permis de me rendre à l'invi-
» tation de Mlle Luceval. Assurez-la
» de mes regrets.

» Ils sont d'autant plus vifs, que je
» me faisais un plaisir réel de porter
» moi-même une nouvelle qui intéres-
» sera tous vos habitans. Vous me sup-
» pléerez, s'il vous plaît, et vous se-
» rez l'acteur principal de la scène
» touchante, que je sacrifie à mes fonc-
» tions. Permettez-moi de la régler.
» C'est un dédommagement que je

» sollicite, et que vous ne me refuse-
» rez point.

» Possédez-vous, et exécutez à
» mesure que vous lirez.

» Demandez l'attention générale :
» pour la fixer, un homme comme
» vous n'a qu'un mot à dire.

» Dans un coin de l'enveloppe est
» un petit papier ployé. Prenez-le,
» mais ne l'ouvrez pas encore.

» Priez Mlle Caroline de vous pré-
» senter M. François. Qu'il se tienne
» debout à votre droite, la tête dé-
» couverte. »

Où ces préliminaires peuvent-ils conduire, murmurait-on tout bas ?

«Embrassez le respectable veillard,
» et dites-lui : Votre souverain vous
» accorde la distinction destinée à ré-
» compenser la vertu, la valeur ou
» les talens.

» Remettez le petit papier à Mlle
» Luceval. Qu'elle l'ouvre, et qu'elle

» décore de ses mains reconnaissan-
» tes l'homme à qui elle doit tant. »

« Il l'a méritée, s'écrie Caroline en
» passant le ruban à la boutonnière de
» François. Il l'a méritée, répètent
» unanimement tous les autres. Puis-
» se-t-il la porter long-temps! » Ils s'a-
vancent, ils se pressent; c'est à qui
le félicitera le premier. Mme Luceval,
elle-même, parut empressée : elle
avait ses raisons.

Le président fait signe de la main.
Le calme renaît, et il continue :

« J'ai reçu le fruit de ses longues
» épargnes, parce que j'ai voulu lui
» laisser tout le mérite du dévoue-
» ment. Il a fait beaucoup plus que
» son devoir : il doit donc sentir que
» j'en ai un à remplir.

» Remettez-lui ce contrat, qui lui
» rend son bien, placé à un intérêt
» honnête. Si sa délicatesse s'élève con-

» tre cet acte de justice, dites-lui de
» se mettre un moment à ma place,
» et demandez-lui ce qu'il aurait fait.

« Je ne me serais pas conduit autre-
» ment, dit simplement le bonhom-
» me. Mais cette croix... cette croix!
» tant d'honneur pour quelque pro-
» bité !

» A cet égard, monsieur, lui dit le
» président, vous serez toujours un
» modèle, et la société serait trop
» heureuse, si vous trouviez beau-
» coup d'imitateurs. »

Ce qui tenait au cérémonial était terminé : l'affection, l'allégresse, l'enthousiasme eurent leur tour.

M.*** l'avait prévu : cette scène fut la plus touchante de la fête, et se prolongea jusqu'au jour. J'ai promis de ne plus décrire ; et le pourrais-je, d'ailleurs ? on esquisse le sentiment, on ne le peint jamais.

Les plaisirs tranquilles avaient repris leur cours. Chacun était retourné à ses

habitudes, et agissait conformément à ses intérêts ou à ses goûts.

Luceval, sans désirs, comme sans prétention, laissait couler le temps et végétait en paix. Il causait à la dérobée avec François; il allait voir Caroline, quand il la savait seule; il s'attachait à elle tous les jours davantage; il la quittait avec peine, et il était enchanté, lorsqu'il était rentré sans avoir été découvert. Sa femme n'ignorait cependant aucune de ses démarches. Elle avait toujours une certaine Louison, qui n'avait conservé de sa jeunesse que son activité; à qui l'âge avait donné cet esprit tracassier si commun aux vieilles filles, et qui passait son temps à épier tous les habitans, pour amuser, disait-elle, les loisirs de madame. Elle s'était insinuée dans sa faveur; et sa maîtresse, en paraissant ignorer ce qui pouvait lui déplaire, cédait à une modération de comman-

de, qui tenait essentiellement à son plan. Elle avait pris l'habitude du masque, et ne le quittait plus.

Le président consacrait encore une partie de la journée aux sciences, et le reste à des amusemens de société. Il était toujours l'homme essentiel de la sienne, par son âge, son mérite, son enjouement fin et délicat, et son éloignement de toute espèce d'intrigues.

François travaillait constamment à améliorer le domaine de Caroline, et le dimanche, il faisait le monsieur à l'église, aux jardins, aux petites parties du soir, où il allait montrer sa croix, et où on lui donnait, sans affectation, la première place, ce qu'il n'avait pas l'air de remarquer, et ce qui ne lui déplaisait pas trop.

Edouard, moins ouvertement accueilli de ces dames, en raison de sa jeunesse, fixait réellement l'attention

de toutes. Il se formait de plus en plus; il était très-bel homme, dans toute l'acception du mot, et il faisait une forte impression sur le cœur de Mlle Julie. Madame Luceval, très-pénétrante, était depuis long-temps au courant. Elle ne paraissait pas remarquer l'assiduité, les empressemens du bel officier; son ignorance prétendue favorisait l'inclination des deux jeunes gens, qui s'accordait parfaitement avec ses vues: un gendre de cette espèce devait flatter l'amour-propre d'une femme qui, comme bien d'autres, jugeait de tout extérieurement. Et puis, Mme de Surville n'avait que quarante mille livres de rente; elle n'en donnerait guères que la moitié à son fils, et elle ne pourrait pas raisonnablement exiger une dot plus considérable pour Julie. Or, quand les biens seraient dégagés, on reprendrait l'ancien train de vie, qu'on re-

grettait beaucoup ; et vingt mille livres de moins par an ne feraient pas une différence très-sensible.

Louison, par ses rapports, dérangeait un peu ce nouveau plan. On savait qu'Edouard voyait Caroline tous les jours, et on se disait d'abord qu'il ne pouvait être attiré que par les agrémens d'une conversation toujours variée. Bientôt on ne se dissimula plus qu'il y avait quelque danger à ce qu'Edouard entendît fréquemment de ces choses, qui peuvent à la fin embellir celle qui les dit. Mais comment empêcher cela ? Caroline était sa maîtresse, et la famille Luceval n'avait rien à exiger d'Edouard, qui ne s'était pas déclaré encore. Quelle idée, d'ailleurs, aurait-il d'une jeune personne qui ne lui permettait pas de rendre justice à sa sœur ? Les hommes, peu délicats sur le choix d'une maîtresse, n'épousent ordinairement que

la femme qu'ils estiment. Il ne restait qu'un moyen : c'était d'insinuer à Julie d'amener adroitement le dénoûment après lequel elle soupirait.

Madame de Surville, moins fine, et plus occupée que Mme Luceval, était instruite également, parce que son fils ne lui avait pas dissimulé un sentiment qui ne lui paraissait pas répréhensible. En effet, Mme de Surville n'avait aucune objection à former. Elle eût désiré qu'Edouard préférât Caroline, qu'elle aimait tendrement; mais enfin elle trouvait fort bon qu'il fût admis un jour à partager, avec l'une ou l'autre des deux sœurs, une succession de deux cent cinquante mille livres de reutc.

Le général Surville venait rarement au hameau, et y séjournait peu. Pendant un de ces courts voyages, sa femme avait cru devoir lui confier les projets de son fils, et il les avait ap-

prouvés, parce qu'il faut, disait-il, qu'un officier fait pour parvenir à tout, représente. Il n'entendait pas trop les distinctions délicates de Mme de Surville, et il lui paraissait fort égal qu'Edouard épousât Julie ou Caroline. Cependant, après quelques réflexions, il pencha en faveur de Caroline, non à cause de ses qualités, mais parce qu'elle avait déjà soixante mille livres de rente acquises. Tous les hommes, pensent assez comme cela en vieillissant.

En allant et venant, il disait militairement à Edouard ce qu'il pensait, et le jeune homme lui demandait en souriant, s'il n'avait pas été bien aise d'épouser la femme qu'il aimait? Il n'y avait point de réplique à cela.

L'état de Caroline était toujours le même. Edouard, très-assidu auprès d'elle, lui marquait un attachement vrai, l'intérêt le plus flatteur; mais

son cœur tout entier était à Julie. Caroline le voyait, s'en affligeait comme si elle eût été frappée d'un malheur inattendu ; elle déposait ses peines dans le sein de Mlle Lori, la seule confidente qu'elle eût et qu'elle pût avoir. La bonne fille lui parlait raison : c'était le moyen de ne pas se faire écouter ; Caroline la quittait. Un mouvement, indépendant de la réflexion, la conduisait chez sa mère, chez Mme de Surville, partout où elle pouvait décemment rencontrer Edouard, et partout elle retrouvait la certitude cruelle de son amour pour sa sœur.

Telle était la position respective de tous ces personnages. Elle doit changer encore : sera-ce en bien ou en mal ? Continuons de conter.

Il faut être vrai : Julie, bien moins méritante que sa sœur, n'avait qu'un défaut réel ; elle savait trop qu'elle

était belle ; mais on le lui avait tant dit ! Elle aimait qu'on lui rendît des soins, et elle ne les recevait que comme un hommage dû à ses charmes : c'était encore un vice de son éducation. Elle traitait donc Edouard comme un homme qui lui rendait simplement justice; elle lui cachait soigneusement la vive tendresse qu'il inspirait, parce qu'il ne se déclarait point, et elle était sage en cela; mais elle ne soupçonnait pas que sa froideur affectée, que ses distractions peu flatteuses retenaient l'aveu prêt à s'échapper.

Madame Luceval contribuait elle-même à retarder une union tant désirée. Dissimulée, même avec Julie, elle ne lui parlait qu'indirectement de ce qui se passait dans son jeune cœur. Elle généralisait ses idées, pour éloigner tout soupçon de partialité et commander l'attention : Julie écouta trop.

Elle demeura convaincue qu'un mari, quel qu'il soit, vise à l'autorité, et qu'une femme en est toujours plus ou moins victime, s'il parvient à s'en saisir; qu'avec de l'adresse et de la prudence, on le subjugue infailliblement; que les momens qui précèdent le mariage sont ceux où l'homme est naturellement soumis, et où il faut le ployer à un joug, qu'il ne supporterait point plus tard. « Qu'il est doux pour une » femme, disait quelquefois Mme » Luceval, de ne voir d'abord dans » son époux qu'un amant prévenant » et attentif, et qu'un être subordon- » né après le temps des illusions; de » ne rendre aucun compte d'un goût, » d'une fantaisie, d'une absence, et » d'en recevoir sur les choses même » les plus indifférentes; de choisir les » amis que peut voir monsieur, c'est- » à-dire ceux qui plaisent à madame, » de lui interdire toute liaison avec

» ces femmes piquantes par la nou-
» veauté, attirantes par leur manége;
» de prévenir la satiété par la coquet-
» terie, et de nourrir, pour le main-
» tien des droits acquis, un amour
» qu'on ne partage plus; d'être enfin
» tout, tout absolument dans sa mai-
» son, et d'y régner en souveraine! »

Telles étaient les leçons que recevait Julie, et d'après lesquelles elle réglait déjà sa conduite. Elle savait à quoi ces raffinemens et cet empire avaient conduit sa mère; mais elle se promettait de ne l'imiter que jusqu'à certain point, d'éviter les excès en tout genre. Enfant malheureux, celui qui s'égare, sait-il s'il pourra rétrograder?

Edouard ne pouvait s'empêcher de la voir, et il la quittait toujours mécontent. Julie ne savait pas allier, à cette fierté qui impose, des demi-faveurs qui encouragent. Lorsque

Edouard s'éloignait triste, pensif, un mot, un regard, un sourire pouvaient le ramener à ses pieds, et le faire passer de la crainte à l'espérance. Cette anxiété continuelle est de toutes les situations la plus pénible peut-être à supporter; mais c'est celle qui ôte à l'homme la volonté et la force de rompre ses liens; c'est, entre les mains d'une femme adroite, le moyen le plus constamment heureux.

Madame Luceval remarquait les fautes de Julie, et elle n'osait l'éclairer. Quelle est la mère qui conserve quelque pudeur, et qui se permet de donner ouvertement à sa fille des leçons de manége et de duplicité? Celle-ci voyait d'ailleurs avec quel empressement Julie suivait ses idées générales sur la manière de mener les hommes; elle sentait qu'un pas de plus la jetait dans la coquetterie ouverte; et une femme coquette est si près d'être ga-

lante ! la séduction couvre l'écueil de fleurs, et l'inexpérience y périt.

Caroline au contraire n'étudiait rien, et se laissait aller au sentiment ; elle en exprimait les nuances, telles qu'un cœur bien placé doit le sentir, ou les prévoir. Ce n'était jamais d'elle qu'elle parlait à Edouard ; mais l'amour, ses progrès, ses innocentes jouissances, la dignité et les douceurs de l'union conjugale, la tendresse maternelle, elle peignait tout avec la décence qui convenait à son âge, et cet accent de l'âme qui fait tout valoir. Edouard écoutait, et retrouvait, près d'elle, le calme que Julie éloignait de son cœur. Il répondait, non pour discuter ; les idées de Caroline étaient si simples, si vraies, qu'il s'étonnait de ne les avoir pas trouvées : il répondait pour animer l'entretien, pour soutenir l'imagination de son aimable in-

terlocutrice, pour prolonger le plaisir qu'il trouvait à l'entendre.

Ce que l'amitié a de plus doux, il commençait à l'éprouver. Caroline le voyait; mais il ne prenait pas, il ne sollicitait pas le titre de son ami; elle ne pouvait le lui offrir, et elle pressentait que l'intimité qu'il autorise peut conduire un jeune homme à un sentiment plus prononcé. Elle avait toujours la beauté à combattre, elle ne se le dissimulait point; mais c'était la beauté orgueilleuse, dépouillée du plus piquant de ses charmes, celui qu'elle tient des grâces.

Edouard venait de sortir brusquement de chez Mme Luceval. Une scène désagréable l'avait amené enfin à réfléchir sérieusement sur son amour et sur celle qui en était l'objet. Cette scène, la voici.

Toute la colonie et les amis de la

grande ville étaient rassemblés chez ces dames. Caroline seule n'était pas sortie de sa retraite; elle y rencontrait deux avantages: de penser en liberté, et de n'être pas témoin de ces empressemens, qui la faisaient tant souffrir, et qui la forçaient à une dissimulation si éloignée de son caractère.

Mademoiselle Julie, placée sur une ottomane, vis-à-vis d'une glace qu'elle consultait sans cesse, et qui lui répétait ce qu'elle savait si bien, Mlle Julie jouissait de la satisfaction d'effacer toutes les femmes, et de réunir les hommages de tous les jeunes gens. Combien Edouard devait être pénétré de sa supériorité! avec quelle reconnaissance il recevrait les marques de bonté qu'elle se promettait de lui accorder enfin!

Toujours tendre, toujours empressé, il était arrivé de place en place, jusqu'à l'ottomane. Il ne cessait d'a-

dresser à Julie de ces choses qu'il croyait insignifiantes pour les autres, que tout le monde saisissait à merveille, et qu'on paraissait ne point pénétrer, parce qu'il est reçu, parmi les gens d'un certain ton, de ne pas se gêner dans ses arrangemens mutuels.

Julie entendait mieux que personne; elle pouvait répondre avec cette aménité, cette candeur satisfaisante pour un amant qui prétendait à tout, mais qui était loin de rien exiger; elle pouvait lui marquer, devant ses rivaux d'attentions et de soins, cette préférence qu'il méritait à tant de titres. Cette espèce de triomphe lui faisait oublier ce qu'il avait souffert, et resserrait des liens dont il avait tant de peine à se dégager.

Julie, au contraire, ne lui accordait d'attention que celle que prescrit rigoureusement la bienséance. Elle éprouvait une sorte de vanité à paraître

au-dessus des sentimens qu'elle inspirait; à désigner un esclave soumis et craintif dans un homme d'un extérieur et d'un mérite peu communs. Elle affectait de causer avec un fat, placé à l'autre extrémité du salon; elle lui adressait de ces expressions flatteuses, de ces sourires d'approbation qui étaient autant d'outrages pour Edouard, et qui doivent persuader à l'homme le plus modeste, qu'on le distingue réellement de la foule. Celui-ci n'était pas modeste du tout, et il attacha à la conduite de Julie une importance qu'elle était loin d'y mettre. Il se lève, il s'approche, il débite avec assurance de ces fadaises que les femmes peu difficiles veulent bien prendre pour de la galanterie. Ce n'est plus que lui qu'on écoute; Edouard est réduit au silence.

Quel est l'homme qui supporte volontairement des mépris qu'il n'a pas

mérités ? quel est l'amant qui ne s'indigne d'être publiquement sacrifié à un être qu'on connaît à peine et qui ne peut soutenir avec lui aucune comparaison ? Edouard lance à Julie un regard foudroyant, et sort.

Elle sent qu'elle a poussé les choses trop loin, et que son amant lui échappe peut-être pour jamais. Elle se repent, elle se promet de vivre désormais pour lui seul, et de lui permettre enfin de lire dans son cœur. Retirée dans un coin, recueillie, pensive, elle lui offrait une réparation trop tardive ; elle ne répondait plus, pas même à celui qu'elle semblait avoir autorisé à compter sur quelque chose de plus que la bienveillance. Il passa de l'étonnement à la persuasion que Mlle Julie avait une tête extraordinairement organisée, et il chercha une femme disposée à lui accorder au moins le reste de la soirée.

Edouard s'était enfoncé sous les bosquets. La pâle clarté de la lune, la fraîcheur de la nuit, le silence de la nature, tout favorisait des réflexions tristes, mais sensées. Il sentait la nécessité de rompre avec une jeune personne à laquelle il se fût donné tout entier, et qui n'eût versé sur sa vie qu'amertume et dégoûts. Il redoutait sa faiblesse; il consultait son cœur : il termina un très-long monologue par la promesse qu'il se fit à lui-même de rejoindre son régiment. Le voudra-t-il demain, le pourra-t-il, le fera-t-il?

Caroline se promenait de son côté avec Mlle Lori. Il semble que la lune soit l'astre favori des amans; elle jette dans une rêverie si douce! elle est la protectrice du mystère; elle rassure la timidité. Caroline n'eût pas voulu pour sa vie que personne entendît ce qu'elle disait à sa confidente, et elle n'avait plus rien de nouveau à

lui dire : depuis long-temps elle avait tout épuisé, et l'indulgente Lori répondait comme si elle eût entendu pour la première fois. Contredit-on un malade qui délire ?

Caroline croyait Edouard auprès de Julie, brillant de bonheur et de gaîté. Une jalousie, dont elle sentait l'injustice, qu'elle blâmait elle-même, et qu'elle ne pouvait vaincre, ajoutait à ses maux : tourmens d'amour ne croissent-ils pas sans cesse ? Elle était loin de penser qu'Edouard souffrant était à trente pas d'elle.

Ils se rencontrèrent, et tous deux également sensibles, également malheureux, charmèrent leurs peines en se parlant. Caroline, près d'Edouard, en l'écoutant, oubliait ses chagrins.

Elle jugea d'abord au ton, aux réponses brèves, aux distractions du beau jeune homme, qu'il était agité

et plus que mécontent. Qui pouvait causer ce dépit, cette colère concentrée qu'il maîtrisait à peine, si ce n'était sa sœur? et quel moment plus favorable à l'amitié, que celui où l'amour a tort?

Elle amena adroitement la conversation sur le besoin que l'infortuné a d'aimer quelque chose. Ce qu'une confiance réciproque offre de douceurs; cette heureuse communauté de plaisirs et de peines; ces prévenances, ces attentions, ces égards mutuels que l'estime accorde et reçoit tour à tour; ce dévouement absolu, qui compte pour rien un sacrifice qui porte avec lui sa récompense; elle sentait, elle détaillait tout; elle parait l'amitié des charmes qu'elle seule pouvait lui donner; elle en faisait un sentiment céleste, qu'Edouard lui-même trouvait supérieur à l'amour.

Est-ce bien l'amitié qu'elle pei-

gnait ? Si le soleil eût éclairé cette scène sentimentale, le trouble, la rougeur, les paupières humides, le sein palpitant de Caroline, eussent trahi son secret, et Edouard eût dit peut-être : elle n'a changé que le nom. Cette amitié est précisément ce que j'attendais de Julie, ce qui eût fait mon bonheur, ce que je n'obtiendrai jamais.

En écoutant, et sans y penser, il avait pris la main de Caroline ; il la pressait doucement ; elle ne cherchait pas à la retirer. Cette douce pression, la première qu'elle ait sentie encore, était pour elle le suprême bonheur ; le sentiment s'échappait de son cœur avec une éloquence entraînante et une force irrésistible. « Ah ! dit enfin » Edouard enchanté, peut-on vous » entendre et ne pas vouloir vous en» tendre toujours ? Cette amitié, à qui » vous communiquez quelque chose

» qui m'élève au-dessus de moi,
» m'est-il défendu de vous en offrir
» l'hommage? refuserez-vous de la
» partager? — J'ai déjà un ami bien
» sincère. — Je sais que M.*** a été
» assez heureux pour vous être utile;
» mais son âge, son rang... — Je l'aime
» comme un père tendre. -- L'attache-
» ment que vous avez pour lui n'est
» qu'une nuance de l'amitié. L'éga-
» lité parfaite doit lui servir de base,
» vous l'avez dit, et vous conviendrez,
» femme étonnante... — J'avoue que
» je ne serai jamais l'égale de mon
» auguste bienfaiteur.

» — Tout, au contraire, semble
» nous rapprocher; conformité d'âge,
» de condition, de goûts, de caractère;
» pas la moindre différence dans ce
» qui lie irrévocablement des êtres
» délicats. J'ose même me flatter de
» n'être au-dessous de Caroline que
» par les grâces qu'elle répand sur

» tous les objets dont elle parle. —
» Souvenez-vous, monsieur, que
» l'amitié ne flatte jamais. — Me
» gronder, mademoiselle, c'est me
» traiter en ami.

» — Edouard, vous voulez être le
» mien? — Je le suis depuis long-
» temps. — Vous êtes le fils de Mme
» de Surville.... — Et vous aimez
» ma mère... — Assez pour prendre
» à vous le plus vif intérêt; mais
» vous dois-je à l'un et à l'autre
» le sacrifice de ma tranquillité?
» — Quoi, mademoiselle!.... —
» Edouard, écoutez-moi.

» Je ne suis pas de ces femmes qui
» affectent une fausse modestie, pour
» provoquer la louange. Je sais que la
» nature, qui m'a cruellement traitée
» d'une part, m'a accordé des dédom-
» magemens, qui peut-être me suffi-
» ront toujours; mais je ne me dissi-
» mule pas que la privation des agré-

» mens extérieurs ne me laisse de
» ressources que dans l'amitié. C'est
» d'elle seule que j'attends aujour-
» d'hui tout mon bonheur; et puissé-
» je ne jamais désirer rien de plus !
» Mais aussi, moins je donnerai d'ex-
» tension à mes vœux, et plus je
» mettrai de soins et de prudence à
» les satisfaire. Je choisirai avec sa-
» gesse, parce que faisant tout pour
» mon ami, je me croirai en droit
» d'en tout exiger. Suivez mon exem-
» ple, Edouard, et répondez-moi
» avec franchise.

» Etes-vous l'ami qui me convient?
» Occupé d'une passion qui vous
» maîtrise, et que j'ai pénétrée,
» quel temps donnerez-vous à l'ami-
» tié ? Et si vous savez concilier, ce
» qui est très-difficile, les devoirs
» d'un ami avec les goûts d'un amant,
» quel dédommagement m'offrirez-
» vous de vos absences fréquentes ?
» Vous viendrez vous applaudir près

» de moi d'une félicité qui me sera » étrangère, ou vous me confierez » des chagrins que j'aurai la faiblesse » de partager. Vous jouirez des agré- » mens de l'amitié : je n'en aurai que » l'amertume. D'ailleurs, votre âge, » vos avantages personnels ne m'ex- » poseront-ils pas aux traits de la » malignité? Je ne peux inspirer l'a- » mour, tout le monde le sait; mais » tout le monde aime à médire; » et peut-être quelqu'un ici, qu'il » est inutile de vous nommer, ne » serait pas fâché de pouvoir m'im- » puter des torts graves, qui, jus- » qu'à certain point, justifieraient » les siens. »

Pensez-vous enfin comme moi? démêlez-vous l'adresse avec laquelle Caroline profite d'un moment de dépit pour amener Edouard à une rupture ouverte avec sa sœur? Edouard ne voyait dans toutes ces objections que le besoin d'être aimée et de s'at-

tacher exclusivement à son ami. Fatigué des procédés de Julie, voulant sérieusement l'oublier, il cherchait de bonne foi une sauve-garde contre lui-même : il sentait que Caroline seule pouvait le consoler des pertes de l'amour, et le retenir auprès d'une mère que son départ précipité affligerait sensiblement.

Cependant il fallait rassurer Caroline, et surtout lui opposer des raisons. Il en donna mille, dont aucune ne fut combattue : la jeune demoiselle allait au-devant de la persuasion. Edouard lui déclara franchement que sa sœur exciterait long-temps encore son admiration; mais que son indifférence et sa bizarrerie rendraient bientôt la liberté à ceux que soumettraient ses charmes ; qu'il avait reconquis la sienne, et que Julie, à l'avenir, n'obtiendrait de lui que les égards qu'un galant homme accorde indistincte-

ment à toutes les femmes. Caroline sourit avec la sécurité que faisaient naître les ténèbres. Elle osa préjuger son triomphe, et s'en applaudir. Imprudente ! tu crois qu'Edouard s'est vaincu en deux heures, toi qui ne cesses de combattre, et dont la passion s'alimente même par ces combats.

Edouard ajouta que la liberté qui régnait au hameau, permettait à deux amis d'être constamment ensemble sans qu'on remarquât le sentiment de préférence qui les attirait l'un vers l'autre ; que toutes les maisons leur étaient ouvertes, qu'ils se rencontreraient à toutes les heures du jour, sans paraître se chercher jamais, et qu'il peut suffire de se voir, quand on n'a rien de confidentiel à se dire ; que sans doute les épanchemens de l'amitié demandaient une sorte de mystère ; mais que Mlle Luceval, indépendante, et sous les yeux de Mlle

Lori, recevait tous les jours du monde, et ne priverait pas son ami d'une prérogative commune à tous les habitans; qu'il se promettait d'en jouir bien plus fréquemment qu'un autre; mais qu'enfin, si on remarquait, si on interprétait cette assiduité, on ne pouvait lui supposer que des vues honorables sur une femme dont le mérite commandait le respect.

Caroline pouvait à peine se contenir. Edouard supposant qu'un homme estimable pouvait avoir des vues sur elle, lui donnait plus que des espérances. Elle recueillait, elle appréciait chacun des mots qui lui étaient favorables, et elle ne remarquait pas qu'on ne va point au-delà de l'amitié pour une femme dont on ne vante que le mérite, et qui, à dix-neuf ans n'inspire que le respect.

Un traité qui convient également aux deux parties, est bientôt conclu.

On releva la conversation pour se jurer éternelle amitié. Mlle Lori reçut les sermens. Comme on s'abuse sur le sens des mots ! Caroline, heureuse en ce moment, et par conséquent plus aimable que jamais, parlait amour à Edouard ; Edouard, habitué à s'exprimer avec tendresse, empruntait le même langage : le mot seul manquait, l'une n'osait le prononcer, il ne se présentait pas à l'autre.

Mademoiselle Lori crut devoir observer que la nuit s'avançait. On ne se quitta qu'avec peine, qu'après s'être promis de se revoir aussitôt que la bienséance le permettrait. On s'éloignait à regret ; on se parlait en s'éloignant. On s'entendait à peine, et on répétait encore : A demain, mon amie ; à demain, mon ami.

Le désagrément qu'Edouard avait éprouvé chez Mme Luceval, n'a-

vait pas échappé à sa mère. Elle avait plaint son fils, et cependant elle espérait que les inconséquences réitérées de Julie le décideraient pour Caroline, celle de toutes les jeunes personnes qu'elle connaissait, qui lui convenait le mieux. Madame de Surville n'ignorait pas combien sont doux les premiers jours qui suivent un mariage d'inclination ; mais elle savait aussi que la plus jolie femme cesse bientôt de l'être, et qu'un honnête homme a besoin toute sa vie d'une femme bonne et aimable.

Inquiète de ne pas trouver son fils en rentrant, elle l'attendit, et l'interrogea à son retour. Il ne lui cacha point qu'il quittait Caroline, qu'elle l'avait nommé son ami, et qu'il chercherait désormais un bonheur plus calme, mais plus certain, au sein de l'amitié. Il le croyait, et il avait vingt-quatre ans !

Madame de Surville n'admettait pas d'amitié désintéressée entre jeunes gens de différens sexes. Elle pensait, ou que cet attachement ne durerait pas, ou qu'il conduirait par degrés son fils au but où nous pousse la nature. Elle ne dit rien à Edouard de ce qu'elle pensait, de ce qu'elle prévoyait : c'eût été lui donner l'éveil, le mettre en garde contre lui-même, l'éloigner peut-être de Caroline ; car jamais nous ne disposons de notre cœur par avis de parens.

Le lendemain, Edouard comptait les momens. On ne peut guère à Paris se présenter chez une femme avant deux heures. A la campagne, l'étiquette est moins rigide, parce que la toilette est moins longue : on reçoit à midi, et l'ami intime peut devancer l'heure fixée par la coquetterie, et adoptée par les gens qui savent vivre.

Edouard sort : la première personne

qu'il rencontre, c'est Louison. Bon, pensa-t-il, elle me verra entrer chez Caroline; et pour peu qu'elle aime à parler, Mlle Julie apprendra que s'il lui est facile de faire des conquêtes, elle fera bien d'apprendre à les conserver.

Ce n'était que pour lui que Louison courait les jardins. Madame Luceval avait suivi la veille tout ce qu'avait fait Julie; elle connaissait ses plus secrètes pensées, et il n'avait pas été difficile de la faire parler: l'amour heureux est causeur; l'amour souffrant cherche à confier ses peines.

Sans manquer à la décence, sans sortir de sa dignité de mère, Mme Luceval pouvait, dans cette conjoncture délicate, conseiller indirectement sa fille. Elle se plaignit d'abord que Julie lui eût caché son inclination naissante; mère adroite voit tout et ne parle que lorsqu'il en est

temps. Elle s'étonna que Julie eût traité avec cette légèreté un jeune homme sur lequel elle avait des vues sérieuses ; c'était l'autoriser à changer de conduite, à flatter, à encourager la passion d'Edouard, à amener un aveu, qui n'était probablement arrêté que par la crainte de ne pas plaire, à y répondre de manière à déterminer l'amant à se lier sans retour.

Julie entendait à merveille ce qu'on ne lui disait qu'à demi-mots. Elle était disposée à tout faire ; mais il fallait qu'Edouard revînt, et d'après la manière dont il était sorti, on pouvait craindre une longue absence. Il était essentiel, pour régler ses démarches, de connaître les siennes. Louison était toujours prête à espionner; mais il fallait qu'elle ne fût qu'un instrument passif, réduit à l'impossibilité de compromettre ses maîtresses.

Madame Luceval imagina une his-

toire devant cette fille. Elle parla des empressemens qu'Edouard avait marqués à une demoiselle, qui était avec sa mère, chez M. le président. Elle eût donné l'impossible pour en connaître les suites; et pour avoir au moins une opinion, il fallait savoir ce que ferait Edouard pendant la journée : et il n'en fallait pas tant pour mettre Louison en campagne.

Elle revint dire qu'elle ne croyait pas que la jolie demoiselle, qui logeait chez M. le président, occupât beaucoup M. Ducoudrai; qu'il marchait d'un air libre, satisfait, et qu'il venait d'entrer chez Mlle Caroline.

« Chez ma sœur, à neuf heures du
» matin, maman! — Cela est inquié-
» tant, ma fille. Votre sœur n'est pas
» jolie... — Mais elle est si aimable!
» — Et le dépit, le désir de se venger...
» — Oui, peuvent porter ce jeune

» homme à un acte de désespoir. —
» Oh ! ce ne serait que cela. — Mais
» je perdrais tout, maman. — Il vous
» aime. — J'ai lieu de le eroire. — Il
» faut l'empêcher de se rendre mal-
» heureux. — Je le serais plus que lui.
» — Il faut vous épargner une préfé-
» rence humiliante. — Cruelle, au
» moins. — Et pour cela, il n'y a pas
» un instant à perdre. Votre sœur a
» de l'adresse : elle s'est emparée de
» l'esprit d'un des plus illustres per-
» sonnages de l'état. Quel avantage
» n'aura-t-elle pas sur un jeune hom-
» me qui conserve encore la candeur
» du premier âge ? Il y a trois mois
» au moins que je n'ai été chez Caro-
» line ; une visite trop différée, lui
» paraîtra naturelle. Je vais vous y
» conduire : le reste vous regarde. »

Edouard et Caroline s'étaient beaucoup dit la veille, et ils trouvaient toujours à dire. Assis l'un à côté de

l'autre, ils partageaient un déjeuner, ou Mlle Lori était seule admise. Tous les domestiques étaient écartés, chacun servait tour à tour. Quelle amitié que celle qui redoute les témoins !

Edouard se trouvait si bien ! il demanda à prolonger cette agréable situation pendant toute la journée, et il avait la modestie de ne pas penser que ce qu'il sollicitait comme une faveur, comblait les vœux de Caroline. Cependant, on ne peut pas causer sans interruption : le cœur et l'esprit ne sont pas inépuisables. Edouard avait reçu, dans son enfance, des leçons de dessin de sa mère; il avait cultivé ce talent dans ses garnisons ; il était loin de la perfection de Caroline, mais il n'était pas indigne de la seconder.

Un tableau commencé fixait son attention. C'était l'amitié que Caroline

avait esquissée, lorsqu'elle ne faisait que prétendre à celle d'Edouard : la main trace volontiers ce qui occupe l'imagination ; celle du jeune officier se monta. « Il manque à ce tableau, » dit-il, deux personnages et un » autel. »

Caroline saisit son idée. Elle s'élance, elle fait défendre sa porte; elle rentre avec des crayons; elle en donne un à Edouard : « Vous me peindrez, » dit-elle; je peindrai mon ami. » Les traits chéris ne devaient pas être difficiles à rendre. Si son ami eût fureté son secrétaire.....

On compose sur l'ardoise ; on étudie, on discute, on arrête les poses. On trace enfin sur la toile.

Les deux figures sont indiquées ; elles se tiennent par la main ; elles sont debout devant l'autel, et la divinité semble sourire au sacrifice qu'on lui offre. Caroline charge deux pa-

lettes, elle prend son pinceau, elle guide celui d'Edouard.

On sonne à la porte, et nos jeunes artistes continuent leur travail ; ils sont tranquilles ; personne ne doit entrer. Un domestique vient demander si Mme Luceval et Mlle Julie sont comprises dans l'exclusion générale. Caroline ne suppose pas même qu'elle puisse se dispenser de recevoir sa mère et elle sent l'inconvénient de se faire céler, lorsqu'elle a Edouard auprès d'elle, Edouard qu'il est possible que quelqu'un avait vu entrer. Elle prend le chevalet, elle l'emporte avec précipitation, elle va le cacher dans un cabinet... Sa mère était sur les pas du domestique ; elle entre ; l'empressement de Caroline lui donne des soupçons ; elle lui prend la main ; elle l'arrête.

« Pourquoi me cacher un de vos » chefs-d'œuvre, mademoiselle? vous

» savez avec qnel plaisir je les vois » et je les applaudis.» Cela n'était pas vrai, mais qu'importe. « Je donnais » une leçon à monsieur, répondit Ca- » roline en rougissant jusqu'aux yeux. » — Il est flatteur pour vous, made- » moiselle, que monsieur préfère vos » leçons à celle d'une mère qui a fait » de vous une élève aussi distinguée. » Permettez que je voie le sujet de la » leçon....Ah ! deux jeunes gens sa- » crifiant à l'Amitié; l'idée est jolie. » Le trait en blanc ne permet pas de » rien distinguer encore, et c'est dom- » mage. » Mme Luceval avait fort bien reconnu les revers, la poche en long, la coiffure d'Edouard, et il n'était pas douteux que la seconde figure ne dût représenter Caroline. Elle jugea à propos de se taire. Ce tableau n'offrait rien que d'innocent ; mais avec de la réflexion et de la méchanceté, ne tire-t-on pas parti de tout? et l'art

de se posséder n'est-il pas la qualité essentielle de l'individu qui peut avoir intérêt à nuire ?

Madame Luceval n'avait aucun projet encore. Mais si Edouard persistait dans ce qu'il voulait bien appeler amitié, si une physionomie, à qui lui seul donnait de l'expression, paraissait s'embellir par cette expression même, si le jeune homme marquait quelque disposition à se rendre enfin à un organe touchant, et à toutes les qualités réunies, ne pouvait-on pas tout se permettre pour le ramener à Julie, et assurer un établissement, objet des désirs les plus doux de cette fille chérie ? Madame Luceval ne faisait point alors ces raisonnemens-là, et j'anticipe sans doute ; mais ils étaient dans son caractère, et il ne fallait qu'une forte opposition à ses desseins pour qu'elle agît en conséquence. Caroline n'avait-elle pas

d'ailleurs l'impertinence d'être, malgré elle, sa bienfaitrice, et c'est un de ces crimes que certaines gens ne pardonnent jamais.

Madame Luceval généralisa la conversation ; elle n'avait rien vu, elle n'avait rien soupçonné ; elle voulait le faire croire, et on persuade aisément des cœurs droits et sans défiance. Caroline, rassurée, marquait à sa mère et à sa sœur cette affection qui lui était naturelle, et dont rien ne suspendait les effets. Elle se proposait de reprendre la palette avec son ami, quand ces dames seraient retirées : sa mère en avait ordonné autrement.

Elle occupait Caroline autant qu'il lui était possible, et Julie regardait Edouard d'un air tendre et presque suppliant. Celui qui a intérêt à bien lire dans les yeux d'une femme, se trompe rarement, et Edouard voyait dans ceux de Julie le chagrin de l'avoir blessé, et la promesse de le mieux

traiter à l'avenir. Ces yeux-là étaient si touchans, et la beauté qui supplie est si puissante! Edouard était ébranlé, sa raison combattait son cœur ; il prit enfin une résolution digne d'un homme dont l'âge a mûri l'expérience : il se décida à n'être jamais l'esclave d'une femme qui s'éloignait et qui revenait sans motifs.

Caroline l'emportait. Quelques jours d'amitié encore, et Edouard devenait son époux. Il fallait pour cela qu'elle n'eût point eu de mère.

Madame Luceval, en causant exclusivement avec Caroline, ne perdait rien de ce qui se passait : assez satisfaite de Julie, elle avait cru un moment pouvoir s'applaudir des dispositions d'Edouard. Elle jugea bientôt qu'il avait du caractère, et qu'il n'y avait qu'un coup décisif qui pût le faire rétrograder.

Elle prétexta une affaire au village

voisin. Elle envoya un domestique prier le président de l'accompagner : elle savait de Louison qu'il était allé reconduire les dames qu'il avait chez lui.

Edouard ne pouvait, sans une grossièreté marquée, se dispenser d'offrir son bras ; ces dames le prirent, après les excuses d'usage sur le dérangement qu'elles causaient. En sortant, Edouard se tourna vers Caroline ; ses yeux lui disaient : Je reviendrai, mon amie. Ceux de Caroline répondaient : Mon ami, je vous attends.

On sort du hameau. On entre daus la plaine ; on arrrive à l'endroit où vingt ans auparavant Manette et Adolphe s'étaient rapprochés, réconciliés, et avaient arrêté un mariage, qui pouvait être plus heureux, mais qui terminait des tracasseries qui les tourmentaient également. Souvenirs d'a-

mour sont toujours chers : on croit rajeunir en les retrouvant.

Madame Luceval aimait à se rappeler qu'elle avait été Manette, et elle en cherchait une autre dans Julie, dans Julie, timide, embarrassée, n'osant presser le bras d'Edouard, mais le touchant avec le doux frémissement de la volupté. Julie, moins aimable, moins vive que l'avait été Manette, était incomparablement plus belle. Inférieure sous les premiers rapports, elle avait un avantage décidé par ses charmes : elle devait donc obtenir les mêmes succès sur un cœur neuf et passionné. Mais il fallait qu'elle entreprît, et la présence d'une mère, quelqu'indulgente qu'elle soit, gêne toujours un peu. Madame Luceval prétendit avoir un goût décidé pour la botanique : jamais elle n'était descendue jusqu'à l'humble plante qu'elle foulait d'un pied léger. Sa fille ne l'ignorait

pas ; mais contesterait-elle un penchant qui allait favoriser les siens ?

Madame Luceval s'arrête, elle s'écarte à droite, à gauche ; elle revient ; elle s'arrête encore ; elle cueille des brins d'herbe, à qui elle donne des noms et des propriétés. Edouard et Julie continuent de marcher en silence ; mais ils se parleront bientôt, d'abord, de la pluie et du beau temps, et un linot, un papillon, une mouche, donneront à la conversation une tournure intéressante : parler des amours d'autrui, c'est déjà vouloir parler des siens. Ainsi pensait Mme Luceval, et Mme Luceval n'avait pas tort.

« Le joli bouquet d'arbustes ! —
» Charmant, mademoiselle. — Il
» semble inviter...—A aller s'y garan-
» tir de l'ardeur du soleil. — Atten-
» dons-y maman.—Je suis à vos or-
» dres, mademoiselle.

» — Voyez, monsieur, comme ces
» branches s'entrelacent, se croisent;
» elles semblent se caresser. — C'est
» une observation que j'ai faite il y a
» long-temps, mademoiselle. — Et
» que j'aime à répéter, monsieur. On
» se plaît à rêver que tout aime dans la
» nature. — Cela pourrait être, au
» moins. — Comment prouverait-on
» le contraire? les plantes ont une sorte
» de vie... — Et, par conséquent, leur
» genre de sensibilité; n'est-ce pas
» cela, mademoiselle? — Mais je le
» crois, monsieur. — Vous donnez
» une âme aux végétaux, et souvent
» la beauté insensible et dédaigneuse
» me ferait croire que beaucoup d'êtres
» en sont dépourvus. — Oh! à cet
» égard, on exagère souvent. — Sou-
» vent aussi, on ne dit, à cet égard,
» que la moitié de ce qu'on pense. —
» Ce qu'on pense n'est pas toujours
» ce qu'on devrait penser. — A cet

» égard encore, un homme raisonna-
» ble se trompe rarement. — Il suffit
» qu'il puisse se tromper, pour qu'il ne
» précipite pas son jugement. — Et
» quand la réflexion le confirme ? —
» Et quand un amour-propre mal-
» entendu confond la raison avec l'o-
» piniâtreté? — Les exemples sont ra-
» res. — Je puis au moins en citer un.
» — Vous, mademoiselle !

» — Deux jeunes gens, faits pour
» se plaire, s'aimer, s'estimer même,
» se rencontrent et s'attachent l'un à
» l'autre. — Jusqu'ici personne n'a de
» torts. — L'amant, très-raisonnable,
» garde le cilence, je ne sais pas pour-
» quoi. — Mais il le sait, sans doute.
» — Toutes ses actions attestent son
» amour... — Et on en abuse pour le
» tourmenter. — Pas du tout. Mais la
» réserve qu'on impose à mon sexe ne
» rend-elle pas en quelque façon la
» ruse légitime ? Croyez-vous qu'on

» soit bien coupable en inquiétant le » jeune homme, en excitant sa jalou- » sie, pour arracher enfin un aveu » nécessaire au bonheur de l'un et » de l'autre ?

» — Si en effet on n'avait pas d'au- » tre intention... — Eh ! se donne- » t-on autant de peine pour un être » indifférent ? — Julie ? — Edouard ? » — Quand l'un et l'autre ont eu des » torts... — Il faut n'en plus parler. » Sans les oublier, cependant. — » Afin de n'y plus retomber, n'est-ce » pas ? — Ah ! que de mal vous m'a- » vez fait hier ! Et votre manière » de me quitter, croyez-vous que je » ne l'aie pas sentie ? — Cruelle fille, » quel empire vous avez sur moi ! Je » voulais m'y soustraire; je me l'étais » promis. — Quel plaisir trouve-t-on » à combattre son cœur? — Il est bien » plus doux de lui céder : je l'éprouve » auprès de vous. »

Julie n'était pas très-adroite. Elle s'était laissé pénétrer avec une facilité qui n'est pas reçue en amour. Mais elle avait mis Edouard dans l'impossibilité de rétrogader. Il ne voyait plus que ses charmes, et l'impétuosité de ses sens lui ôtait la faculté de s'occuper d'autre chose que du moment présent.

Il était tombé aux genoux de Julie. Il tenait une de ses mains ; il la couvrait de baisers, et de ces douces larmes qu'arrache le sentiment. Julie, plus belle encore par le bonheur d'être aimée, de se l'entendre dire ; par les faveurs même qu'elle accordait, Julie oubliait l'univers, elle s'oubliait elle-même. Sa mère avait tout prévu : elle était là.

La position d'Edouard n'était pas équivoque. Il n'y avait qu'une explication franche qui pût l'excuser aux yeux d'une mère, si une mère peut

admettre des motifs, qui autorisent un jeune homme à embrasser les genoux de sa fille. Madame Luceval commença par marquer un mécontentement, qu'elle était loin d'éprouver. Elle s'adoucit, en écoutant Edouard; elle lui présenta la main en signe de réconciliation, quand il eut cessé de parler. Elle ne mit, au généreux pardon qu'elle accordait, qu'une seule condition, qu'un amant devait regarder comme une grâce nouvelle : c'est que Mlle Julie, n'étant pas faite pour être l'objet d'un goût passager, il n'y avait que le mariage qui pût convaincre de la loyauté d'Edouard, et légitimer ce qu'il venait de se permettre.

Le jeune homme, enchanté, proposa d'engager Mme de Surville à faire, dans le jour même, la démarche d'usage. Madame Luceval l'embrassa avec un transport de joie, dont elle ne fut

pas maîtresse. Elle oublia la botanique, l'affaire importante qui la conduisait au village; et on reprit gaîment le chemin du hameau.

D'après les dispositions qu'Edouard avait montrées la veille, sa mère ne pouvait s'attendre à la proposition qu'il allait lui faire. Confus lui-même de se contredire si promptement; humilié des réflexions que sa conduite pourrait faire naître, il balbutiait des mots coupés, sans suite, et par conséquent inintelligibles.

« N'oser s'expliquer avec la plus » tendre des mères, lui dit Mme de » Surville, c'est lui avouer qu'on se re- » proche quelque chose. Je connais » mon fils. Il peut être inconséquent, » léger dans sa conduite : il ne peut » rien faire qui lui ôte l'estime des hon- » nêtes gens. Parle-moi, Edouard.»

Edouard, rassuré, s'abandonna à l'impétuosité d'un amour, auquel un

jour de contrariété et de dépit avait donné une force nouvelle. Le bonheur d'aimer et de plaire les douceurs de l'union conjugale, le plaisir qu'elle-même trouverait à se voir renaître, il peignit comme on sent à l'âge où des organes neufs embellissent jusqu'à l'illusion. Madame de Surville avait fait de ces rêves d'amour; elle en avait réalisé quelque chose. De petits enfans sont la dernière consolation qu'espère la femme raisonnable qui se prépare à vieillir. S'attacher à de petits êtres qui sentent leurs besoins et leur dépendance, qui savent gré de la moindre complaisance, et qui la paient en caresses, c'est encore aimer, c'est encore tenir à la vie. Quand le cœur est éteint, que reste-t-il d'existence?

L'éloquence d'Edouard avait suppléé à ce qui manquait de vérité à ses tableaux. Madame de Surville, sub-

juguée, entraînée, certaine du consentement de son mari, et ne pensant pas à donner un regret à Caroline, se laissa conduire chez Mme Luceval.

On savait qu'elle aimait trop son fils pour ne rien lui refuser, et Julie était un parti sortable sous tous les rapports. La famille Luceval assemblée attendait donc Mme de Surville avec l'impatience de l'espoir.

La scène s'ouvrit par de grandes révérences, et se continua avec le décorum que prescrivait cette espèce de cérémonie : les petits ont aussi leur étiquette, qui, pour n'être pas imprimée, n'en est pas moins exactement suivie. On parla peu d'abord, parce que Mme de Surville arrangeait, limait, polissait ses phrases d'ouverture, et que Mme Luceval méditait une réponse, qui, sans annoncer trop de facilité, fût cependant encourageante.

Après une demi-heure d'un maintien gêné, et d'un ennui réciproque, Mme de Surville pria M. et Mme Luceval de lui accorder un entretien particulier. Luceval lui présenta la main d'un air empressé et galant; tous trois passèrent dans le cabinet de monsieur, et Mme de Surville entra en matière.

Luceval, à qui sa femme n'avait rien dit de positif, parce que, par amour pour la paix, il consentait à ne pas compter dans la maison, Luceval ne se doutait de rien, de rien absolument. Il écoutait la bouche ouverte, et de temps en temps il regardait madame, pour composer son visage sur le sien. Madame Luceval joua d'abord l'étonnement avec la plus grande vérité; elle prit ensuite un air affable et gracieux; elle embrassa enfin Mme de Surville, avec une cordialité, dont tout l'univers, les femmes exceptées,

eût été dupe. M. Luceval ne manqua pas de s'avancer et d'embrasser à son tour, mais avec sincérité et affection. Il ne savait pas, dit-il avec bonhomie, qu'il fût question de marier sa fille cadette; mais, puisque cela convenait à sa femme, il n'avait pas la moindre objection à faire.

On passa aux conventions matrimoniales. On discuta, on débattit les articles, et dans une heure de temps tout fut réglé, parce qu'ainsi que l'avait prévu Mme Luceval, Mme de Surville ne pouvait donner assez pour exiger beaucoup.

CHAPITRE III.

Laquelle épousera-t-il ?

Le retour des grands parens, se félicitant, se caressant, leur air de satisfaction avaient éclairé les jeunes gens sur l'heureux résultat de la conférence. On ne leur annnoça pas moins avec l'emphase prescrite par l'usage, que leur mariage était conclu, et qu'il leur était permis de s'aimer. Ils reçurent cette nouvelle, comme s'ils avaient pu en douter : l'amour fait son profit de tout. Anxiétés, espérances, peines, plaisir, il ne cesse d'accumuler; il glane, quand il ne trouve plus à moissonner... Qu'il est fâcheux que la jouissance le tue !

Le reste de la journée ne fut qu'une suite d'enchantemens. Edouard et Ju-

lie déliraient ; les deux mères étaient heureuses du bonheur de leurs enfans; Luceval partageait celui de tous.

Dès ce moment, Mme Luceval s'empara de l'esprit de Mme de Surville Les attentions étaient si naturelles, les petites flatteries si adroites, qu'elles devaient plaire à la femme la plus simple. On n'appelait plus celle-ci que mon amie; on était jalouse d'en mériter le titre ; on ferait tout pour l'obtenir ; on ne se quitterait plus ; c'est de ce jour que Mme Luceval allait vraiment se plaire au hameau ; un quart-d'heure d'*et cœtera*, et pas un mot de vrai, encore selon l'étiquette. Les bonnes gens peuvent en être dupes, et Mme de Surville ne l'était pas mal.

Pour répondre dignement à des avances aussi marquées, la bonne mère d'Edouard, qui avait dîné chez Mme Luceval, crut devoir l'inviter

pour le lendemain. On accepta, sous la condition qu'on mangerait alternativement les uns chez les autres. Pouvait-on vivre désormais sans Mme de Surville !

On convint qu'au premier jour on partirait tous ensemble pour Paris. Un contrat à faire dresser ; des billets de mariage, des billets d'invitation à faire circuler; beaucoup d'emplettes à faire, que d'embarras, et, en même temps, que de plaisir ! Les jeunes gens ne se mêleraient que de faire l'amour ; c'est une occupation qui suffit à la longueur des jours, dont on craint de se distraire, et il est du devoir de bons parens de se souvenir qu'ils ont aimé, et qu'ils étaient bien aises alors qu'on les laissât tous à eux.

Les choses ne s'arrangèrent pas précisément ainsi. Des pluies continuelles firent remettre pendant huit jours le

voyage de Paris, et huit jours amènent quelquefois bien du changement.

Déjà, vers le soir, il y en avait un peu. La conversation commençait à languir, et Mme Luceval proposa la ressource des gens qui n'ont rien à dire. Mais une bouillotte, entre père, mère et enfant, n'a rien de bien agréable; le plus bête des jeux ne signifie quelque chose qu'autant qu'on y gagne, ou qu'on y perd. Mme de Surville n'était pas fâchée de retourner chez elle, et Edouard ne se fit pas trop prier pour la reconduire.

Il pensa, en rentrant chez sa mère, à Caroline, à Caroline qui l'attendait depuis le matin. Plaisirs d'amour lui avaient fait négliger les devoirs de l'amitié; il sentait sa faute, sans pouvoir se la reprocher. Julie était si belle, si séduisante! et puis, ne reçoit-on pas avec indulgence les excuses d'un ami, et la perte d'un jour, qui assure son

bonheur, ne s'oublie-t-elle pas aisément? Il était temps encore de porter, dans le cœur de Caroline, l'ivresse, le délire qui régnaient dans le sien. Elle lui opposerait peut-être ses propres réflexions sur la bizarrerie, sur la froideur de Julie; mais ne soupçonne-t-on pas, à vingt ans, que l'amour mécontent exagère autant, au moins, que l'amour satisfait! Il alla chez Mlle Luceval.

Elle ne l'attendait plus. Elle avait passé la journée dans les plus cruelles inquiétudes; chaque moment de retard y ajoutait encore. Convaincue qu'un galant homme ne manque aux procédés que lorsqu'il en est distrait par des événemens du plus haut intérêt, elle avait prévu tout, absolument tout ce qui s'était passé, et son imagination avait été au-delà de la vraisemblance; car une amante alarmée pouvait seule redouter qu'un même jour

amenât un aveu mutuel, une demande en forme, et la conclusion d'un mariage.

Mademoiselle Lori, sans passions, mais sans jouissances, ne concevait rien à des craintes qu'elle trouvait puériles; elle leur opposait des raisonnemens. C'est bien là ce qu'il faut à l'amour! Et des gens qui passent pour avoir de l'esprit et du jugement, se flattent tous les jours de s'en faire écouter.

« Mais enfin, mademoiselle, si les » choses étaient telles que vous les » supposez, que feriez-vous? — Je » mourrais, je crois. — Ne serait-il » pas plus sage de chercher à dissiper » le prestige qui aveugle M. Ducoudrai, pour le ramener à la plus méritante, à la plus aimable? — Et » comment? — Est-il si difficile de lui » prouver jusqu'à l'évidence.... — On » ne prouve rien à un amant. — Je

» commence à le croire, mademoi-
» selle, car, enfin, quel effet ont pro-
» duit sur vous vos efforts et les miens?
» aussi, n'entends-je pas qu'on ait la
» maladresse de faire remarquer à
» M. Ducoudrai des défauts, qu'en ce
» moment peut-être il érige en quali-
» tés. Mais est-il si difficile de paraître
» maîtresse de vous; d'applaudir à son
» bonheur; de ne le garder ici que le
» temps nécessaire pour lui faire dé-
» sirer de revoir Mlle Julie; de le
» lui renvoyer plus amoureux que
» jamais; d'exiger enfin qu'il ne la
» quitte plus? — Oui, voilà un moyen
» bien sûr, et surtout très-consolant.
» — Ne vous y trompez pas, made-
» moiselle, le succès est certain. Qua-
» tre jours de tête-à-tête ôtent bien
» des charmes à celle qui n'a que
» cela. — Cela peut être vrai, Mlle
» Lori; mais vous n'avez pas réflé-
» chi à ce que vous me proposez.

» Vous voulez que je descende jusqu'à
» l'intrigue, que je tende des piéges
» à ma sœur? — Hé, mademoiselle,
» ces dames ont-elles été si délicates?
» ne sont-elles pas venues ici avec la
» volonté très-marquée de vous en-
» lever M. Ducoudrai, et d'intriguer
» elles-mêmes pour lui faire repren-
» dre ses premiers liens? — Cela n'est
» pas démontré. — L'abscence de M.
» Edouard dépose contre elles. —
» Alors, je dois les plaindre et non les
» imiter. M. *** ne me conseillerait
» pas comme vous. — Il est des cho-
» ses qu'un homme réservé ne se per-
» met jamais de dire à la femme qu'il
» affectionne le plus, comme il est
» vrai que la conformité de sexe au-
» torise à tout dire et à tout entendre.
» C'est par une suite de cette con-
» fiance nécessaire, que les femmes
» apprennent entr'elles à se garantir
» de la séduction, et qu'elles s'éclai-

» rent sur les moyens d'être heureu-
» ses, en faisant le bonheur des
» hommes. »

Cette conclusion annonçait de la part de Mlle Lori une profonde expérience : eh bien, elle n'en avait pas du tout ; mais elle avait lu des romans. Oh ! cela forme une jeune personne. Mademoiselle Lori se résuma enfin.

« Mademoiselle, vous êtes forcée
» de choisir ou du parti que je vous
» propose, ou de blâmer le choix de
» M. Ducoudrai, lorsqu'il viendra
» vous en faire part. Le pourrez-vous
» sans alléguer des raisons, qui,
» comme vous l'observez très-judi-
» cieusement, ne le persuaderont
» pas ?

» — Ma bonne amie, je n'émettrai
» aucune opinion. — Vous ne pouvez
» montrer cette indifférence sur une
» affaire qui touche d'aussi près ma-
» demoiselle votre sœur. Votre si-

» lence équivaudrait au jugement
» que vous craignez de porter, et
» quelles conséquences M. Ducou-
» drai n'en tirerait-il pas ? que cette
» amitié si tendre est réellement de
» l'amour concentré et jaloux. Vous
» vous laissez pénétrer en pure perte;
» vous ôtez à Edouard cette sécurité
» qui ajoute insensiblement à ses
» sentimens pour vous ; vous le for-
» cez à fuir une amante qu'il ne dé-
» pend pas de lui de payer de retour,
» et dont la froideur, sur ses plus
» chères affections le contrarie d'a-
» bord et l'irrite bientôt.

» — Allons, puisqu'absolument il
» faut choisir du blâme ou de la
» louange, je louerai donc son choix,
» je l'en féliciterai même ; mais sans
» autre intention que de me rendre
» impénétrable, et de le conserver
» du moins comme ami. »

Pendant cette conversation, tour-

née, retournée de toutes les manières, et répétée mille fois, Caroline ne cessait de travailler. Peindre son Edouard de son aveu; pouvoir présenter son sujet à tout le monde; placer chez elle l'image chérie; l'avoir sans cesse sous les yeux, quels motifs plus propres à soutenir son ardeur? C'était encore une de ces jouissances que l'amour malheureux a tort de se procurer, qui ajoute à ses souffrances, mais qui l'aide à souffrir.

Edouard parut. Caroline s'efforça de lui sourire, et elle y parvint. Il lui prit la main encore, il la conduisit à cette ottomane, où, placés le matin l'un à côté de l'autre, Caroline avait entrevu une félicité éloignée, mais possible. Ce que l'amour a d'enchanteur, ce que la certitude du bonheur a d'enivrant, Edouard exprimait tout avec les traits les plus forts et les plus vifs. Caroline était préparée à un rap-

prochement entre lui et sa sœur, elle ne l'était pas à un prochain mariage; elle y avait pensé, comme on s'occupe d'avance du plus grand des malheurs pour s'en garantir, ou lui opposer le courage. Mais sitôt!... sitôt renoncer à ses plus douces espérances! n'avoir bien connu Edouard que pour le regretter toujours ! se le voir enlever sans qu'aucune puissance ait le pouvoir de le lui rendre jamais ! c'est tout ce qu'il est possible de supporter de maux, c'est plus qu'on n'en peut dissimuler.

Caroline céda à sa douleur. Son cœur se gonfla ; ses yeux se remplirent de larmes. Mademoiselle Lori ne la perdait pas de vue une seconde, elle s'écria qu'elle avait eu raison de craindre que la continuité du travail et l'odeur de la peinture l'incommodassent enfin. Edouard, alarmé, la pressa d'aller prendre du repos. Du

repos! il ignorait encore qu'il n'en était plus pour elle.

Caroline se lève faible et chancelante. Mademoiselle Lori la soutient et l'emmène. L'infortunée se tourne encore vers Edouard ; elle lui présente la main ; elle presse la sienne avec expression. « Soyez heureux, mon » ami, lui dit-elle, et félicitez Julie » de pouvoir faire votre bonheur. »

Edouard ne voulait se retirer qu'après s'être rassuré sur la santé de Caroline. Il attendait le retour de Mlle Lori, en ouvrant une brochure ; il en lisait une page ; il sautait à la fin du livre ; il le fermait ; il en prenait un autre : il s'approcha enfin du tableau, dont l'esquisse était aussi avancée qu'elle pouvait l'être ; déjà il démêlait, il reconnaissait ses traits ; il ne concevait pas comment Mlle Luceval avait pu saisir la ressemblance, privée de son modèle :

il cherchait, il s'interrogeait : la chose lui paraissait inexplicable.

En cherchant, en rêvant, ses yeux se portèrent sur un tiroir entr'ouvert, et sur un grand portefeuille en carton, dont une partie sortait du secrétaire. Ce portefeuille ne pouvait renfermer que des gravures, des études peut-être ; et tout ce qui venait de la main de Caroline était intéressant pour Edouard. Il tire le portefeuille, il l'ouvre ; il ne pense pas qu'il puisse être indiscret : la forme du portefeuille, le tiroir à demi-poussé, éloignaient toute idée de mystère. Pouvait-il deviner que sa longue absence avait enfin fait négliger les précautions ordinaires, et que son retour inespéré n'avait laissé que le temps de jeter ce malheureux portefeuille au premier endroit ?

Il y trouve en effet des études.... mais il ne peut revenir de son étonne-

ment. Il passe de la surprise à une douleur profonde, qui augmente à chaque feuille qu'il découvre. C'est lui, au crayon, à la gouache; c'est encore lui, toujours lui. Troublé de ce qu'il a vu, désespéré d'une indiscrétion involontaire, il se hâte de tout replacer.

Il était temps : Mlle Lori rentrait. Elle fit, sur la situation de Caroline, une histoire, que la bonne fille croyait très-persuasive, à laquelle il feignit de croire, et qui ne pouvait plus l'abuser.

Il se retira dans une agitation facile à concevoir, et cherchant à mettre de l'ordre dans ses idées. Ces portraits multipliés; l'état cruel où Caroline était tombée en apprenant son mariage; ces expressions de la plus vive tendresse, qui ne s'était interdit qu'un mot, que la mémoire trop fidèle d'Edouard plaçait partout où la timide

Caroline eût voulu le prononcer, tou s'accordait à lui ôter jusqu'au moindr doute, et à rendre sa situation auss embarrassante que pénible. Il n'étai pas de ces hommes sans pitié, qui jouis sent avec orgueil des sentimens qu'il dédaignent d'éprouver. Il chérissai Caroline, comme on aime une tendr sœur ; il faisait son malheur, et il allait le combler en disposant de lui, e en continuant de lui parler amitié lorsqu'elle ne pouvait invoquer qu l'amour. Quel parti prendra-t-il ?

S'éloigner d'elle, cesser insensible ment de la voir, était un moyen bie incertain de la rendre à elle-même et qui ne manquerait pas de le fair mésestimer. Que penserait-elle en eff d'un homme qui, après s'être empres sé de solliciter, d'obtenir comme un grâce d'être admis dans sa plus douc intimité, l'abandonnerait enfin, san motif apparent? Aura-t-il la cruauté d

justifier cette conduite choquante, en lui laissant entrevoir qu'il a pénétré la plus secrète de ses pensées ? Et quelle preuve en donner, que la violation d'un secrétaire, qui, pour être entr'ouvert, n'en était pas moins sacré ! Il fallait donc qu'il s'accusât d'abord, pour réduire Caroline à n'oser plus lever les yeux sur lui, à craindre sans cesse une indiscrétion, à ne voir enfin, dans chaque habitant du hameau, que le censeur muet d'une passion, toujours humiliante quand elle n'est point partagée ! Quelle ressource alors resterait-il à l'infortunée? Se soustraire à tous les regards, abandonner le berceau de son enfance, des amis plus anciens et plus solides que lui, dont les égards et l'affection n'ont cessé depuis sa naissance d'embellir tous ses momens. Elle chérira la mémoire de ceux-ci, et elle ne prononcera son nom que pour se plaindre de l'avoir connu. Si du moins il avait

soupçonné ce fatal secret avant de se lier lui-même.....

Mais, quoi! a-t-il réellement quelque chose à se reprocher, et doit-on une réparation au mal dont on n'est pas cause? S'immolera-t-il à un amour qu'il n'a pas cherché à faire naître, qu'il n'a jamais encouragé? Donnera-t-il sa main sans son cœur, et le vain titre d'épouse suffira-t-il à une femme sensible et délicate? D'ailleurs, avant d'être généreux, ne faut-il pas être juste? Julie ne l'aime-t-elle pas aussi? Et à laquelle doit-il tout, de l'une à qui il n'a rien promis, de l'autre à qui il a fait l'aveu de sa tendresse, et qui n'attend que l'instant de la couronner? Caroline, épouse d'Edouard, ne serait pas plus heureuse; Edouard et Julie ne pourraient plus prétendre au bonheur, et y a-t-il à balancer entre le malheur de trois individus et celui d'un seul?

Ces raisonnemens étaient ceux d'un homme d'une probité sévère. Mais ils ne déterminaient rien sur sa conduite à venir avec Caroline. Affligé, irrésolu, incapable de manquer à ce qu'il devait à l'intéressante fille, il sentit cependant cet intérêt si vif s'affaiblir et s'éteindre devant l'image séduisante de Julie, que les ténèbres lui présentaient sans cesse. Quel homme, à vingt-quatre ans, dominé par une passion quelconque, s'occupe long-temps de ce qui lui est étranger? L'amour l'emporta enfin sur toute autre considération ; il s'y abandonna sans réserve et rentra chez lui, impatient du lendemain.

Madame Luceval était à peine levée qu'elle proposa à Julie de l'accompagner chez sa sœur. On ne pouvait se dispenser de lui faire part du prochain mariage ; et il était dans les convenances de devancer la voix publique.

Dans toute autre circonstance on eût prié M. Luceval d'épargner cette démarche à ces dames ; mais on était bien aise de voir comment Caroline prendrait la chose; on comptait jouir de son embarras, et peut-être de sa peine, car on ne croyait pas à son amitié désintéressée. Comme une bonne idée en amène toujours une autre, on pensa à tirer parti de l'effet que produirait en ce moment la présence d'Edouard, et on ne douta plus qu'on ne parvînt à porter un jugement sûr.

Le jeune homme arrive à la maison Luceval, empressé, ardent, appelant, cherchant sa Julie. On lui dit que ces dames sont chez Caroline, et qu'elles l'y attendront.

Caroline, renfermée avec Mlle Lori, ne voulait, ne pouvait voir personne. Elle était réellement malade d'amour et de chagrin. Madame

Luceval se fait annoncer ; M[lle] Lori va au-devant d'elle, et oppose à l'empressement qu'elle témoigne, l'état de sa fille souffrante. Madame Luceval profite de cela même; elle insiste, elle s'exprime en mère alarmée. De qui sa fille doit-elle attendre et recevoir des secours, si ce n'est d'elle? Peut-on supposer qu'elle l'abandonnera à des soins étrangers? Elle avance, en débitant ces lieux communs : M[lle] Lori ne sait plus que lui dire; Julie et sa mère sont au chevet de Caroline.

Si elles lui eussent vraiment appris ce qu'Edouard lui avait annoncé la veille, elle se fût trahie devant elles comme devant lui. Mais préparée à ce qu'elle allait entendre, elle composa son visage, et sa mère, qui l'étudiait attentivement, n'y remarqua aucune altération. Tout changea lorsque le jeune officier parut. Timide devant

Caroline, contraint dans ses expressions, il voulait paraître affectueux, sans qu'il lui échappât un mot qui pût nourrir l'espoir chimérique de l'infortunée, et rien ne décèle l'embarras comme les efforts mêmes qu'on fait pour le cacher. Madame Luceval ne savait à quoi attribuer celui d'Edouard, et ses yeux se reportèrent sur sa fille. Son teint animé, sa respiration précipitée, une main étendue, qui semblait appeler celle d'Edouard, tout confirma des soupçons déjà trop vraisemblables.

Mais à quoi attribuer la contrainte d'Edouard? oh! voilà ce que c'est: on lui a laissé pressentir, on lui a même déclaré un amour auquel il ne dépend pas de lui de répondre, et celui qu'il a pour Julie explique les ménagemens qu'il accorde à son imprudente sœur. Quel dommage que ce ne soient là que des conjectures! Si on

pouvait se procurer quelques preuves...Eh bien! qu'en ferait-on? on ne déteste pas absolument Caroline, surtout depuis qu'on a cessé de craindre les suites que pouvait avoir son penchant. Cependant...si...hé! pourquoi pas? si on pouvait faire revenir M.*** de la haute opinion qu'il a de sa protégée, avec quelle facilité on le ramènerait sur ces anciens procédés, qui l'ont si vivement aigri! Avec quelle indifférence il apprendrait les petites persécutions que l'on pourrait impunément exercer, et que justifieraient les circonstances! Il est fatigant de toujours porter un masque, et cette gêne devient plus pénible chaque jour. Oui, mais il faut convaincre un homme tel que M.***. Bon, bon, cinq à six semi-preuves équivalent à une preuve matérielle. Cette manière de voir n'est pas admise en justice; mais dans la société! S'il fallait surprendre le coupable

en flagrant délit pour le juger, il n'y aurait plus que des gens estimables; et que deviendrait le bonheur de médire, et même de calomnier ?

Madame Luceval, qui ne voulait pas, un quart d'heure auparavant, qu'on la supposât capable de livrer sa fille à des soins étrangers, Mme Luceval se leva pour aller prendre note des semi-preuves acquises, en chercher de nouvelles, et trouver un moyen innocent de les faire parvenir à M.***, sans qu'il la soupçonnât de mener cette intrigue. Pendant qu'elle s'occuperait de cette grande affaire, Julie achèverait de tourner la tête à Edouard, Caroline continuerait de souffrir : ainsi, pas de temps perdu.

« Adieu, ma chère, dit-elle en sor-
» tant; je vois avec plaisir que vo-
» tre indisposition n'est pas aussi
» grave que le craignait Mlle Lori.

» J'enverrai Louison savoir de vos » nouvelles. »

Elle prend le bras d'Edouard, qui sentait combien sa présence était déplacée, et qui, pour lui comme pour Caroline, était fort aise de se retirer; un homme sensible craint de voir les malheureux qu'il a faits.

Julie les suit. Il reste à Edouard un bras à offrir; la jeune personne l'accepte avec l'empressement de l'amour. Son amant croit sentir une douce pression; il y répond en se tournant vers elle, et il oublie encore Caroline en la regardant.

Cette journée se passa comme la précédente; même ivresse, même délire, même silence, lorsqu'on se fut dit jusqu'à satiété : Je vous aime, je vous aimerai toujours. Les jeux innocens remplirent la soirée. Ces jeux-là ne signifient rien par eux-mêmes; mais on y attache certaines pénitences

précieuses aux amans, et le temps s'écoule avec rapidité quand on baise la main de sa maîtresse, ou qu'on effleure sa joue.

Le lendemain ramena les mêmes scènes qui produisirent moins d'effet. Je vous aime, je vous aime, toujours je vous aime, et rien que cela! et encore *le Pied de bœuf, le Corbillon* et *Monsieur le Curé!* Edouard avait l'esprit juste, le jugement sain; et il ne se prêtait plus à ces niaiseries que pour faire sa cour.

Le troisième jour, il dit à Julie: « Nous ne passerons pas la vie à jouer » au pied de bœuf. — Eh bien, mon » cher Edouard, voulez-vous jouer » au volant! — Mais nous pourrions, » ce me semble, nous amuser à quel- » que chose de plus raisonnable et de » plus piquant. » Et il chercha à lier une de ces conversations qui naissaient d'elles-mêmes entre Caroline

et lui, que soutenaient la variété, les connaissances, l'enjouement.

Julie parlait avec facilité lorsqu'elle était fortement affectée. Elle avait l'usage du monde, et certain esprit d'emprunt et de mémoire rendait avec assez de grâce les sensations de son cœur. Elle perdait tous ses avantages, dès qu'on cherchait en elle la femme aimable et éclairée. Elle écoutait Edouard avec une sorte de déférence, qui prouvait le sentiment intime de son infériorité. La conversation tombait à chaque minute. Edouard lui-même fut réduit au silence : l'esprit ne produit pas longtemps seul.

Il se retira de meilleure heure que de coutume, et le jour suivant il arriva un peu plus tard. Madame Luceval, qui ne perdait rien, ne quitta plus les jeunes gens. C'est elle qui parlait: qui provoquait la saillie, qui y ré-

pondait avec finesse, et de loin en loin Julie plaçait un mot quelquefois assez heureux; Edouard renaissait; certaines remarques, peu flatteuses pour la jeune personne s'oubliaient insensiblement. Il ne s'apercevait pas encore que c'était avec Mme Luceval qu'il causait: comme ce fripon d'amour nous aveugle !

Le cinquième jour dissipa une partie des illusions du jeune officier. Sa future belle-mère fut frappée d'une migraine, d'une véritable migraine : cela peut arriver à tout le monde. Il se trouva seul avec Julie, excepté aux heures de repas, ou Mme de Surville et Luceval le sauvaient de la monotonie. Que la journée lui parut longue : tirer sa montre à chaque minute, ce n'est pas abréger le temps; regarder sa maîtresse, la trouver belle, ne mène qu'à lui souhaiter quelque chose de plus.

Madame Luceval reparut le jour d'après. Elle essaya de renouveler le prestige; mais Edouard ne s'y méprit plus. Il rendit justice à la gaîté folâtre et piquante de la mère; mais il ne put s'empêcher de penser que c'était sa fille qu'il épousait. « Allons, dit-il, » allons voir Caroline. Je l'ai trop né» gligée, et il ne faut être ni injuste, » ni ingrat envers ses amis. »

Caroline, toujours souffrante, pénétra, en le voyant, une partie de la vérité. Elle retrouva à l'instant son amabilité et les grâces de son esprit. La nécessité de réussir par lui seul, la rendit encore une fois supérieure à elle-même. Pas de reproches sur cinq grands jours d'abandon; pas de question sur ce qui s'était passé entre sa sœur et lui; de la candeur, du charme et de l'âme. La figure en pied d'Edouard était presque terminée, et lui

prouvait qu'on n'avait cessé de s'occuper de lui, et plus d'une fois l'amour-propre a été utile à l'amour.

En effet, Edouard pouvait-il ne pas s'intéresser aux sentimens qu'il avait fait naître? Pouvait-il n'être pas touché du sort d'une femme sensible, si complètement digne d'être heureuse? Gêné, embarrassé un moment encore auprès de Caroline, il la regarda bientôt avec une espèce d'assurance : il lisait dans ses yeux plaisir et amour. Quelle est la physionomie que ces deux sensations n'embellissent pas? quelle est la beauté qui ne perde pas de ses charmes entre l'uniformité et l'ennui?

Il sortit en comparant les deux sœurs pour la première fois. Julie, disait-il, n'a que quelques années à être belle : Caroline ne changera jamais.

Il retourna cependant chez Julie. Mais celle que l'amant observe avec

les yeux de la raison, conserve bien peu de pouvoir, si cet examen ne tourne pas tout-à-fait en sa faveur.

Caroline devait à sa sœur une visite de félicitations. Elle l'avait différée pour cause de mauvaise santé, disait-elle, mais par quelques petites raisons que vous pénétrez sans doute. Armée de courage, résolue à vaincre, elle développa tous ses moyens. Sa mère se pinçait les lèvres; Edouard n'entendait plus qu'elle; ce n'était qu'à elle qu'il parlait, et elle eut le bon esprit de se retirer, quand elle jugea que l'émotion qu'elle produisait ne pouvait plus que décroître.

Après sa retraite, Julie parut plus nulle encore. A chaque instant elle perdait de ses droits. Edouard la trouvait toujours belle; mais ces traits, qui avaient porté le trouble, l'ivresse dans ses sens, n'excitaient plus en lui qu'une froide admiration. « Je n'y

» saurais tenir davantage, se dit-il
» en la quittant. Il est impossible
» qu'un homme sensé épouse jamais
» cette fille-là.

» Cependant, j'ai engagé ma mère
» à une démarche, sur laquelle je ne
» la déterminerai pas à revenir : elle
» me reprocherait avec justice ma
» précipitation, ou ma versatilité. J'ai
» sollicité, d'ailleurs, j'ai reçu comme
» une grâce les promesses de Julie : je
» me suis formellemant engagé avec
» elle. Comment revenir là-dessus?
» comment même oser y penser?
» Allons, la faute est commise : j'en
» supporterai le poids, je me laisserai
» marier, et j'aimerai ma femme....
» autant que je le pourrai. »

Le lendemain, il avait devancé l'aurore, et il continuait dans les jardins des réflexions qui avaient troublé son sommeil. N'avait-on pas vu rompre de mariage plus avancé? la

rupture, au moment même de la célébration, a-t-elle jamais nui à la réputation, à l'établissement de la demoiselle délaissée? elle a eu de l'humeur sans doute; l'homme a passé pour un être bizarre, pour un original; mais qu'importe, après tout, un peu d'humeur à celui qui s'éloigne, et qu'a-t-il à craindre de l'opinion, quand il est fondé à dire: Mes sens m'avaient aveuglé; j'ai appelé la raison à mon aide?

« Et puis, de qui mes engagemens
» sont-ils connus? de ma mère, qui
» m'aime; du président qui probable-
» ment juge comme moi de Mlle Ju-
» lie; du chanteur, à qui tout est
» égal, pourvu qu'il fasse de la musi-
» que, et de François, qui ne prend
» pas un grand intérêt à la jeune per-
» sonne. Nos amis de Paris ne savent
» rien encore; le contrat n'est pas
» dressé; je ne vois pas quel tort réel

» je ferai à Mlle Julie. Allons, allons,
» je ne me marierai pas. »

Quand on cherche et qu'on trouve, pour rompre avec une femme, plus de raisons qu'on n'en avait de l'aimer, il lui reste bien peu de ressources.

Edouard continue son monologue.
« Oui, mais.... comment retirer ma
» parole? comment soutenir les re-
» proches, l'aigreur, les violences de
» Mme Luceval? ...... Oh! on peut
» résister à cela: femme qui s'emporte
» a toujours tort et n'y gagne rien.
» Mais la douleur, et peut-être les
» larmes de Julie... Ses larmes? mais
» est-il donc certain qu'elle m'aime
» tant? Sa conduite avec cet étourdi
» de Paris; cette dissimulation de tou-
» te une soirée, et qu'elle a interprété
» comme elle a voulu, ne prouvent-
» elles pas du manége, du calcul; et
» un cœur vraiment sensible ne dé-
» daigne-t-il pas ces misères-là?...En-

» fin, je peux lui écrire...Eh, oui !
» une lettre très-mesurée, très-res-
» pectueuse, me tirera de là. »

Voyez-vous, voyez-vous, comme on cherche à atténuer ses torts, en ajoutant à ceux des personnes à qui on regrette de n'en pas trouver de plus graves ? Edouard était un honnête homme dans toute l'acception du mot, mais il croyait avoir de bonnes raisons de changer ; il voulait n'avoir pas de reproches à se faire, et, comme tant d'autres, il s'arrangeait avec sa conscience.

Caroline l'avait entrevu à travers les rameaux; elle avait pris une route tournante avec Mlle Lori, afin de le rencontrer comme par hasard. Encore de la comédie, allez-vous me dire, Mais je vous le demande, pouvait-elle avoir l'air de le chercher, et qu'avait-elle de mieux à faire, puis-

qu'elle ne pouvait laisser échapper une occasion de le voir.

Sans intention, sans même y penser, Edouard la joignit, comme on s'empresse de satisfaire un besoin réel et pressant. Il ne regrettait pas cette fièvre d'amour, qui brûle, qui ravage, qui promet toujours le bonheur, et qui le donne si rarement; il cherchait ce sentiment doux, pénétrant, dont la modération même semble garantir la durée, et qu'il avait toujours trouvé auprès de Caroline. Il croyait qu'il la rendrait heureuse encore, si elle pouvait enfin s'y borner comme lui.

Ils étaient rentrés chez Caroline, et ils ne s'en apercevaient pas. Le déjeuner les tira de leur aimable distraction, et ce déjeuner ressembla à celui qu'ils avaient pris ensemble huit jours auparavant. Même intérêt, même charme, même abandon. Edouard prit la palette, en pensant qu'il serait

toujours temps d'aller chez Mme Luceval, ou de lui écrire. Caroline se plaça. Il étudiait cette figure, qui ne cessait de se parer d'expression, et il ne la trouvait pas si mal. Elle a des yeux, se disait-il: on n'est jamais laide avec cela.

Vous sentez qu'il ne restait plus rien des impressions défavorables qui l'avaient autrefois éloigné. L'habitude lui laissait voir enfin les deux sœurs sans prévention. Laquelle, selon vous, doit l'emporter ?

Il avait commencé son esquisse. Empressé de saisir un moment, si favorable à Caroline, il se livrait aux élans du génie, et sans le savoir, il faisait en grand maître. Les sons tendres et brillans de la harpe soutenaient son imagination. Les heures s'écoulaient, la toile s'animait lorsque Louison parut.

Elle venait chercher des dessins de

broderie, de la musique nouvelle, des bagatelles que Mme Luceval avait, ou que Caroline eût été la dernière de qui elle eût voulu les emprunter. Le prétexte était gauche; mais qui ne fait pas de fautes, et qui en fait d'aussi grossières que les gens passionnés?

Caroline eut l'air de ne rien pénétrer. Edouard sentit que pour se soustraire à des poursuites qui deviendraient fatigantes, il fallait ne pas différer à prendre un parti, et il y était plus disposé que jamais. Il sortit avec l'intention de finir, et il ne dit à Caroline que ces mots: « Dans une » heure, je serai près de mon amie. » Dans huit jours, lui répondit Ca» roline en souriant. » Et ces mots si simples furent rendus à Mme Luceval, qui les dénatura, les commenta, les arrangea à *l'effet*, non qu'elle s'a-

larmât encore, mais elle était bien aise d'ajouter à sa note des semi-preuves.

Tout bien examiné, Edouard se décida à écrire; on n'aime pas à se trouver en face des gens qu'on désoblige. Il fallait avant tout qu'il prévînt sa mère. Elle dînait ce jour-là chez Mme Luceval, qu'il se proposait bien de ne plus revoir, et si on se doit beaucoup à soi-même, le premier des devoirs est de se montrer bon fils. Il devait donc épargner à Mme de Surville les brusqueries auxquelles la lecture de sa lettre ne manquerait pas de l'exposer.

La difficulté était de s'expliquer avec elle, de lui dire à peu près qu'on veut, qu'on ne veut plus, qu'on ne sait pas trop ce qu'on voudra, car quelque tournure qu'il pût donner à son discours, il devait se réduire à cela.

François avait toujours eu beaucoup de peine à trouver son premier mot,

et tous les gens embarrassés ressemblent fort à François. Edouard se levait, s'asseyait, s'approchait de sa mère, reculait, s'avançait encore, parlait de choses indifférentes, cherchait à arriver à son but, et s'en éloignait toujours. Cependant, il était quatre heures, et on ne dîne point partout à sept.

Madame de Surville l'observait, s'étonnait, et jugea enfin qu'il avait quelque chose d'important à lui confier. Elle était loin de soupçonner que Julie, qu'il avait quittée dans son dépit, qu'il avait reprise par un retour de tendresse, pût être le sujet de l'entretien qui, probablement, allait commencer. Elle s'était pourtant aperçue aussi, pendant la semaine d'épreuves, que la demoiselle ne pouvait fixer que par sa beauté, et elle eût désiré qu'Edouard fît un autre

choix. Mais de tous les entêtemens, le plus fort, et même le plus durable, est celui de la prévention, et tant qu'elle existe il est inutile de raisonner.

Elle attendait, avec cet air doux, caressant, qui attire, qui permet tout. Edouard cherchait toujours à arranger des phrases : un sourire de sa mère, une main qu'elle lui présenta et qui pressa la sienne, vainquirent sa timidité. Il éclata comme un coup de tonnerre : « C'en est fait, s'écria-» t-il, je ne me marie plus. »

Il ne lui restait qu'à paraphraser son texte, et il parla tant qu'il voulut. Madame de Surville ne pensait pas à lui objecter la moindre chose : la façon de penser d'Edouard s'accordait parfaitement avec la sienne. Cependant elle n'était pas sans inquiétude. Elle savait, ainsi que tout le hameau, que Mme Luceval, en colère, n'était

pas une femme comme une autre. Un éclat violent lui paraissait inévitable, et ses sortes de scènes effraient toujours celles qui ont contracté l'heureuse habitude de tout sacrifier à la paix.

En discutant le pour et le contre avec son fils, elle sentait qu'elle ne pouvait mettre dans la balance le bonheur de toute la vie d'un homme, et des ménagemens de pure bienséance. Elle se décida donc à rester chez elle jusqu'à ce que l'orage fût calmé, et elle consentit à écrire, après avoir prié, conjuré Edouard de ne pas redevenir amoureux le lendemain.

Ce n'était pas encore une chose aisée à faire que cette lettre. Il fallait lui donner la tournure la moins offensante possible, et cependant se prononcer de manière à éviter toute explication verbale. Après avoir déchiré quelques brouillons, on en transcri-

vit un, dont on n'était pas très-satisfait; mais on désespérait de faire mieux.

Un domestique part avec la lettre, et on en met un à la porte extérieure, avec ordre positif de ne laisser entrer qui que ce soit. Une interdiction générale ne porte directement sur personne, et c'est encore un procédé que Mme de Surville croit devoir à Mme Luceval. On fait dire au cuisinier d'apprêter à la hâte quelques plats. La mère et le fils se disposent à faire un assez triste dîner, à l'issue duquel ils doivent aller partager la solitude de Caroline. Edouard en a exprimé le désir, et Mme de Surville revient à des idées qui lui ont été long-temps chères, et qu'elle a abandonnées à regret.

Ils étaient servis : ils allaient se mettre à table : ils entendirent du bruit dans leur petit jardin. Edouard s'ap-

proche de la croisée... C'est Mme Luceval à qui on a refusé la porte, et qui entre par la cuisine, en criant qu'elle aura raison de cet outrage. Madame de Surville, effrayée, se sauve. Edouard, sans défense contre une femme qui a bien quelques reproches à lui faire, s'enfuit de son côté. Il rejoint sa mère, je ne sais où; ils trouvent l'escalier dérobé; ils le descendent pendant que Mme Luceval monte l'autre; ils sortent de chez eux en fugitifs; ils vont se réfugier chez le président.

Madame Luceval est maîtresse dans la maison. Elle va, elle vient; elle ouvre les portes, elle les pousse avec violence. Les domestiques accourent; Mme Luceval les écarte à droite et à gauche. Son air les pétrifie; ils ne comprennent rien à ses plaintes, à ses menaces, par la meilleure de toutes

les raisons, c'est que Mme de Surville n'avait pas cru devoir les prévenir.

Madame Luceval, après avoir ouvert jusqu'au dernier réduit, sort, l'œil étincelant, la tête élevée; elle traverse les jardins; elle arrive chez Caroline.

Luceval, qui ne doutait pas que Mme de Surville ne prévînt une explication de cette espèce, et que la colère et les vues réelles ou supposées, dont sa femme accusait déjà sa fille aînée, n'ajoutassent à une haine toujours mal déguisée avec lui, Luceval avait couru chez Caroline, ne lui avait dit que quatre mots, et vite il était revenu et s'était renfermé dans son cabinet; c'est toujours là qu'il se retranchait dans les circonstances critiques.

Madame Luceval trouve tout fermé chez Caroline. Elle frappe.... elle frappe encore; personne ne répond.

Elle va faire une scène épouvantable à François, totalement étranger à tout ceci, et chez qui elle ne trouve pas d'autres victimes. Elle parcourt de nouveau les jardins; elle entre chez le musicien, chez les autres locataires; le président en personne refuse de la recevoir.

Elle ne s'apercevait pas que les jardiniers, les femmes de la laiterie, de la lingerie, les domestiques de toutes les classes la suivaient, d'assez loin cependant; mais l'observaient, chuchotaient, et ricanaient entre eux: nos valets sont toujours nos juges les plus sévères; ils nous voient de si près!

La fureur a ses bornes, comme toutes les passions. Madame Luceval, fatiguée, excédée, s'assit enfin sous un berceau. Elle sentit d'abord sa dégradation; elle s'aperçut ensuite qu'elle s'était donnée en spectacle; elle tomba

dans l'état d'affaissement où nous l'avons vue long-temps auparavant, lorsqu'elle venait d'écrire et d'envoyer à M.*** une lettre qui blessait toutes les convenances.

C'est elle maintenant qui craint de se montrer ; fixée sur le gazon, elle n'ose se permettre le moindre mouvement ; elle prête l'oreille, et des éclats, que sa présence ne contient plus, parviennent jusqu'à elle ; elle ne sait à quoi se résoudre. Traverser cette multitude, c'est s'exposer à de nouveaux affronts ; rester où elle est, entendre des ris insultans, c'est plus qu'elle ne peut supporter.

Le bon Luceval savait que l'amour-propre rappelait toujours chez elle la raison aliénée ; mais il voulait n'avoir rien à redouter pour lui. Il laissa écouler une grande heure, que sa femme passa dans les angoisses et l'irrésolution. Il sortit enfin, et fut dis-

pensé des informations : il reconnut François, qu'un reste de bonté portait à dissiper l'attroupement, et il tira de ce côté.

Il se présenta devant sa femme, sans proférer un mot ; mais la bienveillance, la compassion, étaient peintes dans tous ses traits ; ses bras s'ouvrirent pour elle, elle s'y précipita. Appuyée sur le meilleur et le plus faible des époux, elle reprit avec lui le chemin de sa maison. Ces mêmes gens, disposés à l'insulter, s'éloignaient respectueusement : son accablement les avait désarmés. Voilà le peuple ; idolâtre avec ignorance, cruel sans réflexion, il ne suit qu'un instinct machinal.

Julie avait été aussi sensible que sa mère à ce qu'elle appelait comme elle un affront sanglant. Mais encore aux portes de la vie, elle n'avait pas ouvert son cœur aux passions hai-

neuses. Elle regrettait sincèrement Edouard; mais elle se regardait dans une glace, et, dès le second jour, c'était lui qu'elle plaignait.

Ce n'était pas sans de fortes raisons que le président s'était opposé lui-même à l'entrée de Mme Luceval. Il était certain que personne ne pouvait lui manquer, et Caroline était venue se réunir aux premiers fugitifs : il fallait arrêter un torrent qui ne ménageait plus rien.

C'est là que Caroline apprit la cause des emportemens de sa mère. La décence ne lui permettait pas de se féliciter ; mais elle n'eut pas la force de blâmer Edouard. Il avait son secret ; elle ne le savait pas, et si elle eût dit un mot qu'ait démenti son cœur, elle rentrait à ses yeux dans la classe des femmes ordinaires. Elle fut ce qu'elle devait être, réservée sur ce qui venait de se passer, et toujours la

même avec l'homme qu'elle nommait encore son ami.

On sut bientôt que Mme Luceval cachait, dans le fond de son appartement, sa honte et ses regrets. Chacun pensa à reprendre sa liberté. Le président avait dîné : il croyait avec assez de raison que cè repas doit partager la journée, et que l'être le plus laborieux ne peut donner à son travail une attention soutenue de neuf heures jusqu'à quatre. Caroline pensait comme lui; mais elle était jeune, et elle donnait quelque chose à l'usage. Elle proposa à Mme de Surville et à son fils de partager avec elle des mets, probablement froids, mais qui du moins n'avaient pas souffert de l'orage qui avait éclaté chez eux.

Edouard s'empressa d'accepter, et sa mère sourit à son empressement. Elle engagea le président à les accompagner, et il sourit avec elle à l'as-

pect du tableau dont les jeunes gens, sans être convenus de rien, ne parlaient pourtant à personne.

Edouard, déchargé du poids d'une rupture qui coûte toujours beaucoup à un homme délicat, Edouard était rendu à l'amitié, qui désormais devait seule l'occuper : il ne se portait pas encore dans l'avenir, que sa mère et le président entrevoyaient déjà. Ils ne se disaient rien; mais quand on a précisément les mêmes idées, on s'entend à merveilles. Personne ne parlait, et tous étaient heureux. Le silence de Caroline tournait aussi au profit de son cœur : il gagnait tout ce qu'il eût perdu, si l'esprit eût voulu paraître.

Une visite, aussi flatteuse qu'imprévue, tira nos paisibles convives de leur douce rêverie. Depuis long-temps M.*** n'était venu à sa maisonnette; depuis plus long-temps encore, il

n'avait reçu de lettres de Caroline. Ses motifs n'étaient pas difficiles à pénétrer. Guérie de son amour, elle n'eût pas interrompu la correspondance, et devait-elle répéter des aveux toujours suivis de conseils inutiles, pénibles à recevoir, parce qu'on ne peut les suivre et qu'on s'en écarte à regret ?

M.*** était indulgent ; il s'intéressait vivement à Caroline ; il avait toujours joui de sa confiance ; il savait qu'on parle volontiers d'une faiblesse malheureuse, et qu'on dit insensiblement ce qu'on ne se permettrait pas d'écrire. Et puis, il était bien aise d'étudier ce M. Ducoudrai, qui lui paraissait si redoutable, et sur le compte duquel il pouvait fort bien s'être trompé. De toutes manières, son voyage au hameau devait tourner à l'avantage de la jeune personne, et c'est ce qui l'avait décidé.

La première chose qu'il apprit, en

descendant de voiture, fut la conduite révoltante qu'avait tenue Mme Luceval. Cette nouvelle était celle du jour: elle eût également exercé la malignité d'une petite, et même d'une grande ville, pendant vingt-quatre heures. Les valets ignoraient encore la cause de ses emportemens, et M. *** avait, comme un autre, son grain de curiosité. Les habitans du hameau ne manquaient jamais d'aller, au moment de son arrivée, lui présenter leurs devoirs; mais ce qui venait de se passer les avait désunis, dispersés. Il ne voulait pas s'ennuyer avec dignité; un homme du premier rang prévient une femme sans déroger, et l'affection l'avait conduit de préférence chez Caroline.

Après les complimens d'usage, M. *** regarda autour de lui. L'aisance, l'air satisfait de Caroline; les attentions, les prévenances que lui mar-

quait Edouard ; l'amabilité, la raison prématurée du jeune homme ; l'affection particulière que Mme de Surville marquait à Mlle Luceval ; quelque chose de mystérieux dans la figure du président, tout ajoutait à son incertitude. Le tableau qu'il remarqua enfin comme les autres, et qui le fit sourire comme eux, commença à fixer ses idées. Cependant, si tout le monde était d'accord, pourquoi Caroline lui cachait-elle un triomphe aussi flatteur ? Il tira le président à part.

Celui-ci lui raconta la conclusion et la rupture du mariage d'Edouard avec Julie ; il fit du jeune homme l'éloge le plus complet ; il s'étendit sur les plus petits détails d'une amitié que M. *** jugea aussitôt. Toujours disposé favorablement pour Caroline, il pensa qu'elle avait pu se taire sur des espérances encore incertaines, et

il convint avec le président qu'on ne se permettrait pas un mot qui pût éclairer Edouard sur les dispositions de son cœur.

Jaloux cependant de mieux connaître notre officier, il lui adressa la parole en rentrant. Instruit et modeste, brave et d'un caractère doux, spirituel sans affectation, sensible et raisonnable, notre jeune homme, sans efforts, sans dessein, en se montrant tel qu'il était, fit tout-à-fait revenir M.*** du jugement qu'il avait porté. Convaincu de ce qu'il valait, son nouvel ami ne put résister au désir de féliciter en particulier Mme de Surville. « Votre fils, lui dit-il, a connu le » délire de l'amour; il en a senti le » vide. Il paraît aspirer à un bonheur » durable, et il le trouvera avec Ca- » roline; mais il faut user avec lui » de la plus grande réserve : que le » mérite seul fasse tout ici, qu'E-

» douard s'en pénètre, et qu'il s'y
» rende, étonné lui-même d'aimer.»

C'était à peu près ce qu'il avait dit au président ; mais il avait réfléchi à l'extrême différence qu'il y a pour une mère, des recevoir des conseils affectueux de la bouche même d'un homme élevé, ou de les tenir de l'entremise de quelqu'un qui nécessairement altère les expressions. Le premier laisse des souvenirs : le second fait naître le doute.

M. *** affecta pour Caroline une considération qui eût été remarquée même par quelqu'un qui n'eût pris à elle aucun intérêt, et qui ne pouvait manquer d'ajouter à celui qu'elle inspirait à Edouard. Il se sentait fier d'être l'ami d'une femme à qui s'adressaient les préférences d'un homme aussi respectable qu'important. Il était pourtant loin de calculer que cette protection marquée devait être commune à

celui que Caroline attacherait à son sort : amour et mariage ne viennent à la pensée, que lorsqu'ils sont déjà dans le cœur.

Tous les habitans, la famille Luceval exceptée, se rassemblèrent le soir chez la demoiselle, et ne manquèrent pas de mesurer leurs égards sur ceux que M.*** ne cessait de lui marquer. Jusqu'alors on l'avait aimée ; mais on la trouva digne de la plus haute considération, parce que M.*** la jugeait ainsi. Les grands portent avec eux un prestige, qu'ils étendent jusque sur ceux qu'ils semblent particulièrement distinguer.

Tout le monde était instruit, et personne ne parla de ce qui s'était passé le matin : la discrétion est le premier masque qu'on prenne avec ceux à qui on craint de déplaire. La conversation ne roula que sur des choses indifférentes, et n'en fut pas moins pi-

quante, parce que la société était composée de gens qui savaient penser et parler, et ceux-là donnent du charme aux moindres bagatelles.

M.*** partit le lendemain de grand matin, sans avoir rien dit de particulier à Mlle Luceval, sans lui avoir même parlé de son étonnant silence. Il trouvait sa conduite sage, prudente; c'est tout ce qu'il désirait, tout ce que ses avis eussent pu produire, et jamais, en écrivant à Caroline, il ne s'était proposé de la soumettre à son influence, ou de faire valoir son esprit.

Madame Luceval sut bientôt que M.*** avait paru un moment au hameau. Elle ne douta point qu'il fût instruit du scandale qu'elle avait causé, et qu'elle ait perdu en un instant le fruit de sa longue dissimulation. Cachée chez elle, livrée à un abandon absolu, n'osant rechercher personne,

le séjour de cette campagne lui devint odieux. Il n'est pas de sacrifice qu'elle ne fût disposée à faire pour s'en éloigner à l'instant, et aller vivre dans un coin de terre, ignorée à jamais. Mais il ne dépendait plus d'elle de rien sacrifier. Tous ses biens engagés n'étaient pas liquidés encore. Le bon François lui avait interdit, par sa transaction même avec ses créanciers, la faculté de rien vendre pour se liquider. Lors de ses arrangemens avec Mme de Surville, elle avait été forcée de se borner à des promesses, assez brillantes à la vérité, et dont la mère d'Edouard avait bien voulu se contenter, parce que l'effet en était certain; mais pas de moyens de se procurer des ressources à l'instant, et il en faut pour changer de domicile, de province et même de domination.

Elle sentit qu'il fallait se soumettre à la nécessité et vivre encore des bien-

faits de Caroline. Elle maudissait la faiblesse qui les lui avait fait accepter. Ses bienfaits, ses bienfaits ! cette idée revenait sans cesse à son imagination exaltée. Peut-on devoir quelque chose à l'être qui l'emporte sur nous, et ne pas le détester ? La rage concentrée, et jusqu'alors impuissante, de Mme Luceval, s'arrêtait avec un plaisir secret sur toutes les circonstances qui pouvaient l'alimenter : on se complaît quelquefois à haïr comme à aimer.

Elle imputait à Caroline la rupture d'Edouard avec Julie. Elle l'attribuait à une suite de séductions, dont elle croyait trouver l'origne dans le *tracé* de certain tableau. Elle ne voulait pas réfléchir qu'entre la beauté et le mérite, la raison seule a la force de prononcer, et qu'elle est inacessible à la séduction.

Elle persistait à voir dans Caroline

l'artisan volontaire et intéressé du malheur de sa fille chérie, et un crime comme celui-là ne justifiait-il pas la plus cruelle vengeance ? Les méchans mêmes cèdent au besoin de s'abuser : tout le monde veut dormir tranquille.

Le changement de Mme de Surville, le mépris marqué des habitans, leur affection, leurs égards pour une jeune personne qui se faisait tous les jours des amis, et qui n'en perdait aucun, tout contribuait à aigrir à chaque instant davantage une femme déjà trop irascible. Elle enveloppa tout le monde dans le plan qu'elle cherchait à établir. Elle voulait tout désunir, tout disperser, et elle ne désespérait plus, si elle pouvait perdre enfin Caroline, de ramener à Julie un homme encore dans l'âge où on ne résiste pas ordinairement aux poursuites, aux avances de la beauté.

Retirée chez elle, elle s'occupait

sans relâche de son sinistre projet; elle en arrangeait les parties, elle en combinait l'ensemble. Avec de l'adresse, de la noirceur et de la ténacité, on va loin dans ce genre-là.

Caroline ne désirait pas voir sa mère. Elle prévoyait pour l'une et l'autre les désagrémens inséparables d'une entrevue. Incapable, cependant, de composer avec son devoir, elle se présentait chez Mme Luceval, lorsque la bienséance l'exigeait. Elle était constamment éconduite, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, et elle s'en applaudissait intérieurement. Madame Luceval n'avait pas besoin de l'approcher pour connaître les moindres particularités de son intérieur.

Vous vous rappelez que François, le jour même où il avait donné Mlle Lori à sa fille adoptive, avait arrêté une femme de chambre et un laquais. Ces deux domestiques avaient

contracté les habitudes décentes et paisibles de la maison où ils vivaient. Leur exactitude, leur éloignement de toute espèce de vice, les y avaient maintenus.

Souvenez-vous encore d'un certain Lafleur, ancien domestique de Luceval, assez bel homme autrefois, et qui était encore ce qu'il pouvait être à quarante ans. Confident des parties de jeu de sa maîtresse, de ses veilles, de ses accès de joie ou de désespoir, ministre subalterne de ses emprunts, et avide d'argent plutôt que discret, il avait laissé ignorer au mari une inconduite, que de sages avis eussent peut-être réprimée dans son principe, si toutefois Luceval eût osé parler alors, et s'il eût pu prétendre à se faire écouter.

Madame Luceval soupçonnait et le danger de multiplier les confidens, et l'avantage d'en avoir un, déjà lié par

ses fautes, d'une condition à être impunément désavoué, chassé même selon les circonstances. Elle rapprocha d'elle ce Lafleur, oublié, méprisé, dès qu'il avait cessé d'être utile. Elle ne dédaignait plus de s'entretenir, en passant, avec lui; elle descendait même jusqu'à la familiarité : rien ne coûte dans certains cas. Le drôle n'était pas sot. Il jugea aussitôt qu'il allait devenir essentiel, il se promit de se faire bien payer les dédains qu'il avait essuyés, et ceux qu'il éprouverait encore, quand ce moment de faveur serait passé.

CHAPITRE IV.

Conclusion.

Edouard ne quittait pas Caroline. Elle lui devenait plus nécessaire chaque jour, et sans s'interroger encore sur la nature d'un sentiment qui croissait sans cesse, il allait dès le matin chercher près d'elle le plaisir et le bonheur. Leur intimité, leur confiance mutuelle n'avaient de bornes que celles qu'impose la décence, et déjà ces noms si doux d'ami, d'amie, ne suffisaient plus. C'étaient mon petit frère, pour Caroline; ma petite sœur, pour Edouard.

C'est avec le président que M. *** avait lié une nouvelle correspondance. C'est par lui qu'il était régulièrement informé des progrès sensibles de la femme aimable, sur un homme qui

ne pensait ni à se défendre, ni à se donner. Satisfait de son sort actuel, il semblait ne rien désirer de plus.

M.*** crut indispensable de le forcer à se prononcer. Caroline avait vingt ans. La liaison qui existait entre eux ne pouvait plus être considérée comme un jeu d'enfans. La réputation de la protégée devait être enfin compromise, et ceux qui pouvaient penser à un parti avantageux sous tous les rapports, être écartés par la présence continuelle d'Edouard. Il était urgent qu'il se retirât, ou qu'il proposât sa main. M.*** écrivit au président :

« Un homme attaché à la cour, riche, jeune encore, mais d'un jugement solide, a entendu parler avec éloge de Mlle Luceval.

» Il connaît les sentimens qui m'attachent à elle, et il est venu franchement s'expliquer avec moi. Il désire une compagne aimable plutôt que

» séduisante, et il m'a prié de pres-
» sentir la demoiselle.

» Je m'adresse de préférence à
» vous, monsieur, parce que je sais
» qu'un mariage de pure convenance
» flatte peu une jeune personne, et
» qu'elle a besoin, pour se détermi-
» ner, des conseils de la raison.

» Dites-lui que mon intervention
» dans cette affaire est la preuve la
» plus sûre du mérite de celui qui se
» propose, et que je n'attends que vo-
» tre réponse pour le lui présenter. »

M.*** était bien convaincu de la conduite que tiendrait Caroline; aussi n'était-ce pas du tout pour elle qu'il écrivait. Il savait encore que la délicatesse ne publie pas les sacrifices qu'elle fait à l'amour, et que sa lettre, adressée à Mlle Luceval, eût passé de ses mains dans son secrétaire, pour n'en sortir jamais. Il fallait qu'elle eût de la publicité.

Le président avait sa leçon faite par un billet détaché. Comédien aussi, mais par les vues les plus droites, il arrive chez Caroline. Il se montre embarrassé, et cependant sa figure est riante; il hésite, il paraît chercher ses mots; on sent qu'il veut annoncer quelque chose qui n'a rien de fâcheux, mais qui exige certains ménagemens. La curiosité est piquée; on l'interroge, il se défend faiblement; on le presse, il tire la lettre de M. *** et la présente à Caroline d'un air aussi satisfait que mystérieux.

La jeune personne lit, et Edouard est frappé de l'altération de ses traits. Il court à elle. Il ne se permet pas de l'interroger, mais ses yeux lui disent clairement : Je partage vos plaisirs; supporterez-vous seule vos peines ? Caroline l'entend, la lettre échappe de ses mains, le président se hâte de la relever.

L'imagination troublée du jeune homme ne sait à quelle idée s'arrêter. Il tire le président à l'écart, et l'adroit confident se laisse conduire. Il est accablé de questions qui se succèdent sans relâche; il paraît céder enfin à l'importunité. « Cette lettre, dit-il, » est de M.***, qui a cru, ainsi que » moi, annoncer une nouvelle agréa- » ble. Vous avez vu combien nous » nous sommes trompés, et cepen- » dant je ne désespère de rien, si » vous me promettez d'employer vo- » tre ascendant sur Mlle Luceval. » Prenez, lisez. Et pourquoi voulez- » vous, s'écria Edouard, après avoir » lu, que j'abuse de l'amitié de ma » petite sœur, pour la décider en » faveur d'un homme que son cœur » repousse? — Oh, que son cœur re- » pousse! Elle ne le connaît pas. — » Ni ne désire le connaître : elle vous » l'a prouvé comme à moi. — Ecou-

» tez, M. Ducoudrai, les grands
» partis ne sont pas communs. — Et,
» n'y-a-t-il que ceux-là qui rendent
» une femme heureuse? — Celle qui
» n'a pas de beauté..... — Ne doit pas
» être difficile, n'est-ce pas? il faut
» qu'elle se jette dans les bras du pre-
» mier qui se présente! Mais quelle
» manie avez-vous tous de vouloir que
» Caroline soit laide? elle ne l'est pas,
» monsieur; elle ne l'est pas du tout.
» — Elle ne l'est pas, elle ne l'est pas!
» il n'y a pas quatre mois, qu'à cet
» égard vous la jugiez comme nous.
» — J'ai jugé comme bien d'autres,
» monsieur, très-précipitamment et
» très-mal. Mais laissons cela... —
» Oui, et tâchons de nous entendre.
» Croyez-vous qu'elle puisse refuser
» les propositions d'un homme tel
» que M. ***... — Comment, si je le
» crois! — S'exposera-t-elle à perdre
» son amitié? — On n'indispose pas un

» homme respectable parce qu'on
» n'est point de son avis. Un grand
» parti, un homme attaché à la cour!
» grands mots que tout cela, et qui
» ne présentent aucun sens. — Vous
» avez peut-être vos raisons pour
» penser ainsi. — Non, monsieur, je
» n'ai pas de raison... Un mari qui
» trouvera mauvais que je peigne,
» que je chante, que je m'entre-
» tienne à toute heure avec sa femme!
» — Ecoutez donc, cela est assez na-
» turel. — Sa femme ! sa femme ! je
» ne me mêlerai pas de cette affaire-
» là, monsieur; bien certainement,
» je ne m'en mêlerai pas. »

Le président quitta le jeune homme avec l'air d'un mécontentement marqué. Il retourna près de Caroline; il insista de manière à ce que Mme de Surville pût paraître instruite du sujet de la conversation. Elle se joignit au président. François, qui survint, et à qui on confia le projet de

mariage, fit aussi des représentations, d'autant plus vives, qu'il n'était pas dans le secret, et qu'il ne craignait pas de se trahir. Caroline ne savait auquel entendre; Edouard rongeait le bout de ses doigts dans un coin.

Caroline, excédée enfin, prit une plume, répondit à M. *** en termes très-mesurés, mais très-significatifs; et elle crut mettre fin à tant d'importunités, en lisant à haute voix ce qu'elle venait d'écrire. Edouard se remettait à chaque mot, et finit par sourire à sa petite sœur; il sentit que c'était à lui seul qu'elle sacrifiait un état brillant, les jouissances de l'ambition et les agrémens de la cour. Il se demanda s'il ne lui devait pas un dédommagement, et on n'est pas loin de l'accorder, lorsqu'on se fait une semblable question.

François croyait que le cœur de Ca-

line était libre, et dans cette position, on ne résiste pas long-temps à la reconnaissance et à des offres éblouissantes. Il annonça partout le mariage proposé, la résistance momentanée de la jeune personne, et son prochain acquiescement aux vœux de ses amis. Tout le monde le crut, tout le monde applaudit à l'élévation d'une femme qui la méritait à tant de titres, et on n'attendait que le moment de l'en féliciter.

Madame Luceval fut la seule qui ne partagea point l'erreur générale. Elle ne savait rien du jeu concerté entre M. ***, le président, et Mme de Surville; mais elle avait démêlé les plus secrètes pensées de Caroline, et elle s'arrangea en conséquence.

Elle sortit enfin de chez elle, et cacha sa confusion à ceux qu'elle rencontrait, sous un maintien fier et menaçant, qui les forçait à baisser la vue

ou à s'éloigner : l'excès de l'impudence impose quelquefois autant que des qualités. Elle arriva chez Caroline, interdite d'une visite si extraordinaire, dans les circonstances où se trouvaient respectivement la mère et la fille.

Mais en est-il qui ôtent à une mère le droit de se rapprocher de son enfant? Que celle-ci fût guidée par le repentir, l'affection, ou l'envie de nuire, elle comptait sur des égards, et Caroline était incapable d'en manquer.

La jeune personne attendait l'explication de cette démarche, et l'air caressant, le ton d'intérêt de Mme Luceval, lui donnèrent d'abord des soupçons. Rien de plus doux, de plus insinuant que son langage. Elle convenait que Mlle Julie avait été constamment l'objet de ses soins les plus tendres; mais celle qui, par son mérite, une fortune déjà assurée et la

plus active des protections, pouvait prétendre à tout, ne devait pas raisonnablement s'offenser d'une préférence, qui n'était autre chose qu'un faible dédommagement. La preuve la plus certaine de sa tendresse pour ses deux enfans, était la joie que lui inspirait la nouvelle qu'elle venait d'apprendre. Elle était ravie du sort réservé à celui de ses enfans dont l'esprit juste et la prudence saisiraient avec empressement une occasion qui ne se présente pas deux fois dans la vie, etc., etc.

Caroline démêla le piége, et se piqua, peut-être avec quelque raison, qu'on la crût faite pour y donner. Si elle ne franchit pas les limites fixées par la nature et la décence, elle ne put s'empêcher de laisser entendre qu'elle appréciait ces démonstrations à leur juste valeur, et elle se prononça sur l'établissement projeté avec une

énergie qui eût réduit au silence toute autre femme que Mme Luceval.

Cette dame sentit qu'on l'avait pénétrée, et qu'il était inutile qu'elle se contraignît davantage. Elle savait que la modération se lasse enfin, et qu'en poussant vivement Caroline, elle amènerait une scène qu'il serait facile de tourner contre elle. Elle convint qu'une mère peut ne pas s'offenser de quelque résistance; mais elle observa que l'indépendance civile n'autorise pas un enfant à rejeter les conseils de l'expérience et de la raison, et ne le dispense pas même, dans des circonstances majeures, d'une soumission absolue, à moins que l'aveuglement et l'opiniâtreté ne soient mis à la place du devoir.

L'attaque était vive; il fallait y répondre, il fallait discuter si une mère, que l'autorité prive des droits qu'elle

peut lui ôter, en conserve réellement quelques-uns, ou se borner à opposer à la chaleur toujours croissante de Mme Luceval, une fermeté respectueuse. Caroline se décida pour le second parti : c'est celui qui convenait à sa délicatesse.

Madame Luceval, piquée à son tour d'un calme qui ne s'accordait pas avec ses projets, ne ménagea plus rien ; elle ne pouvait, disait-elle, se tromper sur les motifs d'une semblable conduite et d'une résistance aussi déplacée. C'est à une passion insensée, aux plus condamnables séductions, qu'il fallait attribuer le procédé outrageant d'Edouard envers Julie ; il était affreux de se déclarer avec cette impudence la rivale d'une sœur de qui on n'a reçu aucun sujet de plainte ; il fallait enfin que M. *** connût celle qu'il protégeait, et qu'il retirât un appui qu'on n'avait jamais mérité, et

qu'on était même incapable de reconnaître.

Caroline salua respectueusement sa mère, et se retira sans répondre un mot. Madame Luceval se voyait réduite à n'écrire que la vérité, parce que Mlle Lori avait été témoin de l'entrevue ; mais, sans mentir sur le fond, il est cent manières de l'arranger, de le dénaturer, et c'est ce que fit Mme Luceval dans une très-longue lettre qu'elle adressa à M.***. Elle y développa tout son art, tout son manége ; elle y classa toutes ses notes ; elle fit l'histoire de la naissance et des progrès de l'inclination de Caroline, et partout le poison était caché sous l'enveloppe du sentiment. Elle gémissait sur la nécessité d'accuser sa fille ; mais pouvait-elle taire qu'elle fût l'unique cause de ces derniers emportemens qu'il lui importait de justifier? Avait-elle pu, sans humeur, voir

rompre un mariage qui eût fait la consolation de sa vieillesse? Est-ce d'une sœur que la triste Julie devait recevoir un tel coup, et les assiduités très-peu décentes d'Edouard auprès de Caroline ne prouvaient-elles point qu'elle s'était emparée de l'esprit de ce jeune homme? Cependant, sensible et indulgente mère, elle avait tenté de la ramener à l'équité et à la raison ; elle venait à l'instant même d'employer tous les moyens pour la rendre docile aux vues de son auguste protecteur. Hélas! il ne lui en restait qu'un auquel elle recourait à regret : c'était de supplier M. *** de ne pas souffrir des refus offensans pour lui, et nuisibles à la jeune personne, et de lui donner une dernière preuve de sa bienveillance, en la forçant d'être heureuse.

Il est certain que si M.*** eût réellement eu l'intention de disposer de Caroline, Mme Luceval pouvait le

brouiller irrévocablement avec elle ; et c'était déjà quelque chose, ou, si Caroline cédait, elle devenait malheureuse, Julie était vengée, et c'était beaucoup. Edouard, séparé de celle qui le subjuguait, forcé de chercher dans la société un objet digne de remplacer celui qu'il aurait perdu, et n'y trouvant que des femmes ordinaires, reviendrait probablement à la plus belle. Oh! alors il ne resterait rien à désirer.

Mais M. ***, déjà instruit des moindres circonstances, connaissait trop Mme Luceval pour se tromper sur ses intentions ; il les démêlait à chaque ligne, à chaque mot ; il fut indigné. Il répondit de la manière la plus sèche, la plus brève, et il finissait en protestant qu'il publierait cette lettre, si le blâme général, qui frappe les pères, n'influait enfin sur le repos, et même sur la réputation des enfans.

Madame Luceval ne se rebuta point. Uniquement occupée de perdre Caroline, elle dévora cette nouvelle humiliation; elle sentit qu'elle n'avait plus de ressources que dans Edouard lui-même, et c'est par le mépris qu'elle tenta de briser ses nouveaux liens.

La crainte de perdre Caroline avait décidé le jeune Ducoudrai. Ses irrésolutions, ses combats, ses réflexions, tout avait tourné à l'avantage de l'amour. Caroline le voyait dans les traits, dans les mouvemens, dans les moindres expressions, dans le silence même de son ami; il n'avait qu'un mot à prononcer; Caroline l'attendait pour y répondre. Certain d'être aimé, qui pouvait donc le retenir? Une crainte assez puérile, je l'avoue; vous allez en juger.

Edouard, un mois auparavant, était aux pieds de Julie, ivre d'amour et de désirs : comment avouer à sa mère

età Caroline, qu'à cette passion, qu'il croyait devoir être éternelle, en a déjà succédé une nouvelle, à laquelle peut-être elles ne croiront pas. D'ailleurs, que penseront-elles d'un jeune homme qui sans cesse donne et reprend son cœur ? Caroline osera-t-elle se flatter de fixer celui que la beauté même n'a pu retenir, et si elle s'arme contre elle-même, qu'elle se refuse aux vœux de l'objet de tous les siens... Caroline ne pensait à rien de tout cela : Edouard n'était pas moins embarrassé.

Cependant, il n'y avait pas un instant à perdre ; le jeune homme le croyait du moins. M.*** ne cessait d'écrire des lettres très-raisonnables, très-raisonnées, sur lesquelles le président et Mme de Surville dissertaient, mais dissertaient... Edouard ne leur trouvait pas le sens commun ; mais enfin Caroline pouvait se laisser persuader et se rendre. Diable ! diable !

comment donc faire ? avancer d'un pas, et voir si Caroline fera l'autre.

Les deux amans s'était réunis de bonne heure, de très-bonne heure : les jours n'étaient plus assez longs. Edouard voulait parler et ne trouvait rien qui fût assez clair pour se faire entendre, et en même temps assez insignifiant pour qu'il pût rétrograder. Au défaut d'un discours qui dit le pour et le contre, il tenait les mains de Caroline dans les siennes, et Caroline ne les retirait pas. Edouard les pressait tendrement ; ses yeux se fixaient sur son aimable amie; tout en lui respirait l'amour, et un amour d'autant plus vif qu'il était étranger à toute espèce d'illusions, et qu'il s'était développé lentement. Caroline, déjà heureuse par la certitude de l'être bientôt, ne pouvait cependant pas dire : Je vous pénètre, je vous entends; mais si vous

ne parlez pas, comment voulez-vous que je réponde ?

Madame de Surville entra, fut se placer à côté de Mlle Lori, et tira son ouvrage. Le plus grand silence régnait dans l'appartement. La bonne mère avait l'air de travailler, et elle observait son fils; elle touchait au moment désiré, elle le voyait; mais elle craignait de le prévenir. Mademoiselle Lori, son feston sur ses genoux, ses ciseaux à terre, regardait Edouard et Caroline. Tableaux d'amour ont toujours quelque chose d'attrayant pour une fille, eût-elle soixante ans.

Edouard, toujours incertain, persistait à se taire; mais le regard de Caroline devint si doux, si caressant! Regarde-t-on ainsi l'homme qu'on serait capable d'affliger, pensait-il? C'en est fait, je risque tout, je me déclare ; mais je prends un détour. Il se lève

tout à coup, et s'écrie : « Finissons
» notre tabeau ! »

Jolie manière d'amener une déclaration ! disait tout bas Mlle Lori. Il va parler, pour peu qu'on l'aide, disait de son côté Mme de Surville. C'est le tableau qui parlera, murmurait Caroline, et elle se rappelait une ancienne lettre de M.*** qui lui disait : Quand vous aurez trouvé l'homme qui vous convient, vous arriverez insensiblement l'un et l'autre au point de n'avoir plus besoin d'aveu.

Edouard a pris la pierre blanche, et il commence à tracer. « Comment,
» mon ami, vous allez voiler l'Amitié?
» — Caroline ? — Edouard? — Nous
» voilà tous deux devant l'autel. —
» Eh bien, mon ami? — Au moment
» du sacrifice. — Achevez donc, cruel
» homme! — Ne voyez-vous rien à
» changer? » Caroline rougit, ne ré-

pond rien, s'éloigne d'un air timide, embarrassé. Avais-je raison, pensait Edouard, de craindre de me déclarer ? Elle m'a entendu, et au lieu de m'encourager.... Affligé, pensif, il va se jeter dans un fauteuil, à l'extrémité de l'appartement.

Madame de Surville se lève en souriant; elle embrasse les deux enfans, et s'approche du tableau; elle efface le trait d'Edouard, et dessine à son tour. « Mon ami, dit-elle à son fils, n'est-» ce pas là ce que tu voulais faire ? » Elle va prendre Caroline, elle la tire mollement à elle; la jeune personne se laisse conduire, lève sur la toile un œil humide, et le repose doucement sur Edouard. Edouard, transporté, lui présente une palette; Caroline lui offre des pinceaux : ils peignent; ils sont distraits; à chaque instant ils quittent, ils reprennent leur ouvrage, et

sur l'ottomane, sur le chevalet, partout ils trouvent l'amour.

« Mon fils, vous irez demain à
» Paris. — Qu'y ferai-je, maman?
» — Il convient que vous demandiez
» l'agrément de M.***. — Il me re-
» cevra mal. — Il vous recevra bien.
» — Et ses projets? — Il y renon-
» cera. — En faveur d'un jeune hom-
» me qu'il connaît à peine. — Il prend
» à vous le plus vif intérêt.

» Non, non, dit tristement Caro-
» line, cette démarche est inutile.
» M.*** a été le confident de mes
» premiers soupirs, de mes premières
» peines, et il persiste à vouloir briser
» mon cœur. Il est à vous, Edouard;
» je vous le garderai; je résisterai aux
» sollicitations de M.***. Je ferai ce
» qui dépendra de moi pour lui inspi-
» rer des sentimens plus favorables;
» mais jamais je ne disposerai de ma
» main, que de son consentement. »

Edouard allait faire une réponse bien sentimentale, bien dramatique, Caroline s'y attendait, et déjà elle arrangeait sa réplique. N'est-ce rien que d'aimer et d'être aimée? L'union des âmes n'est-elle pas tout? Le reste mérite-t-il de lui être comparé? Voilà ce qu'elle allait dire, ou autre chose peut-être, et c'est qu'il est difficile de savoir, parce que Mme de Surville prit la parole, et leva les craintes d'une part, et les scrupules de l'autre.

« Venez ici, mes enfans; lisez, et » rendez grâces à l'homme sage qui » est enfin parvenu à vous unir. » Elle leur remet quelques parties de la correspondance secrète de M.*** et du président. Les jeunes gens dévorent ces lettres, et tombent dans les bras l'un de l'autre. « Ah! dit Caroline, en » versant des larmes de joie, je serai » doublement heureuse; je le serai » de l'aveu de mon bienfaiteur. »

Mais qu'est-ce donc qu'ils peignaient? ce qu'a tracé Mme de Surville. Et qu'a-t-elle tracé? finissez, monsieur l'auteur.

Pour Edouard et quelques êtres fortunés, l'Amour est fils de l'Amitié. Plus sage, plus prévoyante que Vénus, cette autre mère tient ici l'enfant par ses ailes; elle le porte sur le devant de l'autel; elle sourit avec lui au sacrifice, qui maintenant est offert à tous deux. L'amour avance un bras et couronne les amans. De l'autre main, il tient ses armes, et les remet à l'Amitié : il renonce au pouvoir de faire des inconstans.

« Mais pourquoi, reprit Edouard,
» irais-je seul à Paris, il est si doux
» de voyager avec ceux qu'on aime; il
» y a toujours quelque chose à gagner;
» on tire parti de tout, même d'un
» cachot; et puis on se complaît à voir
» les heureux que l'on fait : procurons

» cette jouissance à M.***, et par-
» tons tous trois. — Nous serons qua-
» tre, mon ami. Lebon, le vénérable
» François, ne sera-t-il pas aussi heu-
» reux de notre bonheur? — Oui,
» Caroline, oui, ma petite sœur. J'a-
» vais oublié le digne vieillard; mais
» quand une seule idée remplit et
» charme l'âme, peut-on n'avoir pas
» de distraction? Je réparerai celle-ci;
» je cours chez François, je l'amène,
» et c'est de la bouche de mon amie
» qu'il apprendra ce que font pour
» moi l'amour et l'amitié. »

Il arrive, ce bon François, d'un pas un peu inégal, le dos voûté, appuyé sur sa canne et sur le bras d'Edouard. Il touche au terme de sa carrière, mais son cœur n'a pas veilli.

Caroline va au-devant de lui; elle prend son autre bras; les deux amans le soutiennent, et règlent leurs pas sur le sien. François les regarde alternati-

vement; il cherche à deviner : «Bon,
» bon, dit-il en souriant, voilà ce
» que je désirais depuis long-temps,
» et ce que je n'osais espérer. Mais,
» mes enfans, comment concilier vos
» projets et ceux de M.*** ? »

L'heureuse Caroline le fait asseoir; elle tire un fauteuil en face du sien; elle reprend les lettres du portefeuille de Mme de Surville; elle les déploie sur ses genoux et sur ceux du vieillard. Il porte pesamment une main à sa poche; il cherche... « Je n'y vois
» plus, ma fille, et j'ai oublié chez
» moi... — Je vais vous lire, mon
» digne ami. — Oui, oui, lisez-moi
» cela.» Et à mesure que Caroline lit, sa physionomie vénérable s'épanouit; on y retrouve à peine les sillons qu'y ont gravés les ans. Des mains tremblantes, des yeux mouillés de larmes se lèvent vers le ciel. «Mon Dieu, dit-
» il d'une voix chevrotante, voilà le

» dernier et le plus cher de vos bien-
» faits !

» Dites-moi, ma chère enfant, vos
» parens sont-ils instruits... — Non,
» pas encore, bon François. — Ma
» fille, ils devraient l'être, puisque je
» le suis. Monsieur François, reprit
» Mme de Surville, ces enfans n'ont-
» il pas dû penser d'abord à ceux qui
» ont tout fait pour eux? Le véritable
» père de Caroline n'est pas celui...
» — Madame, ne cherchons jamais à
» justifier nos torts par ceux qu'on a
» eus envers nous. Qui s'habitue à
» composer avec son devoir, le rem-
» plit rarement. — Mais observez,
» M. François, qu'il n'y a pas
» deux heures qu'on s'est expliqué,
» qu'on s'entend, qu'on est sûr l'un
» de l'autre, et n'est-il pas temps en-
» core pour Caroline de s'exposer à
» des brusqueries... — Je sens, ma-
» dame, ce que sa position aura de
» désagréable; mais celle qui se

» prépare à être mère, doit se mon-
» trer fille respectueuse : c'est un
» exemple qu'elle lèguera à ses en-
» fans. Venez, Caroline, je ne vais
» plus dans cette maison, je la crains;
» mais j'y reparaîtrai pour vous, et
» j'espère qu'on respectera mes che-
» veux blancs. »

Caroline était convaincue de la nécessité de cette démarche; cependant, elle s'y prêtait avec une extrême répugnance. Elle eût préféré écrire : cela n'expose à rien. François exigea impérativement qu'elle se présentât chez sa mère.

Lorsque François et la jeune personne arrivèrent chez Mme Luceval, elle savait déjà ce qui s'était passé ; on lui avait rapporté tout ce qui s'était fait, tout ce qui s'était dit, jusqu'aux choses les plus indifférentes. Elle sentait que M.*** l'avait jouée, qu'elle était complètement sa dupe, et elle

cherchait les moyens de se venger aussi de lui, sans se compromettre. La chose n'était pas facile ; mais la haine ne désespère de rien.

Ce n'est pas dans un premier moment d'exaspération qu'on se laisse voir : on est trop facile à pénétrer. Madame Luceval fit dire à Caroline, tremblante à sa porte, qu'elle était indisposée. Vous sentez de quel poids la jeune personne fut soulagée. François lui-même n'était pas fâché d'échapper à une crise plus ou moins forte, mais qu'il jugeait inévitable. Il reconduisit sa pupille beaucoup plus vite qu'il ne l'avait amenée : il semblait craindre qu'on les rappelât.

Vous allez me demander comment Mme Luceval avait pu être si promptement instruite. Rappelez-vous ce Lafleur et cette femme de chambre, dont je vous ai parlé à la fin du chapitre précédent. Made-

moiselle Angélique était vierge, très-vierge ; mais elle avait trente ans, et c'est l'âge où on se fatigue de l'être. Le drôle parlait mariage : c'est le moyen de se faire écouter, et d'être toujours bien reçu. Il ne sortait plus de cette maison, et il remplaçait Louison, qui ne pouvait plus s'y présenter, et qui en était au désespoir.

Caroline écrivit à sa mère avec beaucoup de facilité : tous les hasards maintenant frappaient sur le papier, et elle s'inquiétait peu de ce qu'il deviendrait. Pendant qu'elle écrivait, Edouard dit à sa mère : « Nous allons » demain à Paris, pourquoi ne profiterions-nous pas de l'occasion pour » voir le notaire ? — Mais c'est assez » mon avis. Le mauvais temps pour» rait revenir, et la pluie a fait man» quer plus d'un mariage. — Vous » riez, maman ; mais je prends très» sérieusement votre réflexion. Pro-

» sitons de la beauté de cette soirée
» pour aller chez notre maire... —
» Faire afficher votre mariage ? soit.
» Mais après, gare la pluie et les
» tête-à-têtes de huit jours. — Oh !
» ceux-ci finissent toujours trop tôt.
» Ah ! dit François, il y a bientôt
» vingt et un ans que j'ai été au vil-
» lage pour un baptême. Il y a eu
» baptême et mariage. Nous avions
» là un maire bien accommodant ;
» mais il est mort, et on n'en trouve
« pas toujours comme cela. »

Caroline ne pouvait se permettre d'appuyer les propositions d'Edouard, mais elle lui en savait bien bon gré, et comme la décence ne l'obligeait pas à les combattre, elle monta en voiture sans difficulté.

Au retour, on visita tous les habitans du hameau. Ils apprirent avec étonnement que Caroline ne serait pas une très-grande dame ; mais elle les

assura qu'elle serait heureuse, et ils convinrent que l'un vaut bien l'autre.

Le lendemain, on partit pour Paris. M. *** reçut les jeunes gens comme un père tendre qui applaudit au bonheur de ses enfans. Il félicita François de pouvoir y sourire encore, et, pour en jouir lui-même, il voulut que Mme de Surville et ses enfans s'établissent chez lui pendant leur séjour dans la capitale. Il causait avec Caroline; il l'excitait, il l'animait : il la faisait valoir davantage aux yeux d'Edouard. Les mouvemens d'affection et d'estime qui échappaient à l'auguste protecteur, flattaient l'amour-propre du jeune homme, et justifiaient son amour. Celle qui plaît à tous est toujours belle, et on peut mettre de l'orgueil à en être préféré.

En faisant sa cour à sa maîtresse, à M. ***, Edouard tirait parti de tous les momens. Il était à tout, et ne ces-

sait d'agir. Le contrat était signé, les présens de noce étaient offerts, présens modestes, quant à leur valeur réelle, mais sans prix pour l'aimante et aimable Caroline. La fête du mariage était arrangée, et pour dernière preuve de bienveillance, M.*** avait promis de donner la main à la jeune épouse.

On dînait chez lui, et on devait repartir le soir. Edouard s'était fait faire les uniformes neufs, qu'il comptait emporter au hameau. Il ne connaissait pas, disait-il, d'habit plus respectable, que celui sous lequel il avait acquis un peu de gloire, et, c'est sous celui-là qu'il voulait unir des faisceaux de myrtes à un brin de laurier.

C'était l'heure de se mettre à table. M.*** allait rentrer, et Thuillier ne paraissait pas. Thuillier? Qu'est-ce que cet homme-là? encore un nouveau

personnage! Eh! bon Dieu, monsieur l'auteur, vous en avez déjà trop de moitié. Ne vous fâchez pas, monsieur le critique, celui-ci ne fera que paraître. Pas d'habits sans tailleurs ; M. Thuillier est celui d'Edouard, et peut-être ne serez-vous pas fâché de le connaître. C'est un jeune homme très-poli, qui travaille très-bien, qui n'est pas très-cher, et qui fait crédit aux honnêtes gens. En vérité? vite, vite, son adresse. La voilà: Rue d'Orléans-Saint-Honoré, n° 12.

M.*** et Thuillier parurent ensemble. Edouard voulait sortir pour passer son habit : M.*** l'en empêcha, et il avait ses raisons. « Qu'avez-vous » fait là ? s'écria l'officier. Vous savez » que je suis capitaine, et vous me » mettez des épaulettes de major ! » M.*** s'approche d'Edouard avec cet air affable qui donne un nouveau prix au bienfait, et lui présente sa

nomination à ce grade. Edouard, stupéfait, attendri, lui prend la main, et la baise avec transport; Caroline oublie les distances, et se jette dans ses bras; Mme de Surville demande et obtient la même faveur. Tout le monde est heureux. Le dîner n'offre plus qu'une réunion de gens qui se conviennent, qui s'aiment, et qui jouissent tous à leur manière. Les amans retournent au hameau; ils n'ont plus que trois jours d'attente, et ils vont les trouver si longs! Fripon d'Hymen; c'est pourtant toi qui arraches sans pitié le bandeau de l'Amour!

Le piéton apportait tous les jours lettres et journaux. Edouard avait autre chose à faire que de s'appesantir sur tout cela; il parcourait rapidement..... Une lettre terrible, effrayante!...... Il ne peut en croire ses yeux; il la relit; il la relit encore.

« On voit avec une peine sensible, » monsieur, que vous êtes dupe de » votre cœur et de votre confiance. » Vous allez vous lier par des nœuds » qui vous paraissent bien doux, et » qui plus tard feront votre supplice. » pouvez-vous croire que, pendant » des années, on protége ouvertement » une jeune personne sans avoir des » vues particulières, et ignorez-vous » avec quelle facilité la grandeur, » l'opulence et l'adresse triomphent » de l'innocence? Mlle Luceval n'est » pas jolie; c'est par cela même » qu'elle convient à un homme qui » n'a ni le loisir, ni la volonté de » surveiller sa maîtresse.

» Celui qui veut vous éclairer ne » signe pas, parce que la jeunesse est » imprudente, et qu'un grand est re- » doutable. Ces motifs ne vous paraî- » tront pas suffisans peut-être, et vous » attribueriez à la calomnie l'avis

» qu'on vous donne, si on ne l'ap-
» puyait de preuves irrécusables. Ce
» soir, à minuit, M.*** et Mlle Lu-
» ceval se réuniront chez François,
» comme ils ont l'habitude de le faire
» chaque lundi. Depuis des années,
» ce misérable vieillard favorise ce
» commerce, et c'est à cette coupable
» condescendance qu'il doit la déco-
» ration qui en impose à tant de
» gens.

» Mademoiselle Luceval est à plain-
» dre; elle a cédé à l'âge où on ne
» connaît pas le vice; peut-être dé-
» sire-t-elle sincèrement rompre des
» liens, dont elle ne peut plus se déga-
» ger; mais, dans tous les cas, vous
» ne devez pas être victime du liber-
» tinage d'un homme puissant.

» Vous jugerez par vos yeux, et si
» vous êtes prudent, vous ne ferez
» pas d'éclat. »

Edouard était avec sa mère; elle re-

leva et lut cette lettre qu'il avait laissé tomber à ses pieds. Tous deux se regardaient, immobiles, terrifiés. Edouard n'était plus à lui ; toutes ses facultés étaient anéanties. « Cela ne se peut
» pas, s'écria-t-il enfin, cela est impos-
» sible ! Je vais porter cette lettre à
» Caroline. — Il me serait affreux,
» mon fils, de cesser de l'estimer ;
» mais l'affaire est assez sérieuse pour
» qu'on y réfléchisse un moment. —
» Eh bien, madame, relisons encore
» cet écrit fatal, et voyons jusqu'à
» quel point il mérite notre confiance.

» C'est parce que Caroline n'est pas
» jolie, qu'elle convient à un homme
» âgé, qui n'a pas le temps de sur-
» veiller sa maîtresse. Mais, avec de
» l'or, un grand ne se procure-t-il
» pas des agens sûrs ? Je jugerai par
» mes yeux, et si je suis prudent, je
» ne ferai pas d'éclat. N'est-il pas
» clair qu'on veut me séparer de Ca-

» roline, en prévenant, entre elle
» et moi, toute espèce d'éclaircisse-
» ment? Elle est innocente, madame,
» j'en suis convaincu, et si c'était une
» erreur, il me serait plus facile, je
» crois, de renoncer à la vie qu'à
» mon amour.

» — Observez, mon ami, qu'on ne
» vous engage pas à croire aveuglé-
» ment. Que direz-vous, si vous les
» voyez, en effet, tous deux se rendre
» à minuit chez François? — Je dirai...
» je dirai... — Que l'auteur de la let-
» tre vous veut réellement du bien;
» qu'il a craint de s'exposer en si-
» gnant, qu'il est véridique sur tous
» les points, et que vous lui devez une
» éternelle reconnaissance. — Quelle
» reconnaissance, bon Dieu! et
» qu'eût fait de plus mon plus cruel
» ennemi? — Mon fils, vous n'êtes pas
» en état de paraître, et vous êtes sur-
» tout incapable de feindre. A la
» veille d'un mariage, on a cent

» prétextes pour colorer une absence
» de quelques heures ; partez pour
» Paris. Plus maîtresse de moi, je vais
» chez Caroline, et j'aurai, je l'espère,
» la force de lui cacher nos craintes
» et ma douleur. Cette nuit décidera
» de votre sort. — Oui... oui... je vais
» à Paris... je m'établis chez le res-
» taurateur en face de l'hôtel; il n'en
» sortira personne que je n'observe,
» que je ne suive, et malheur aux
» perfides qui m'auront outragé !
» — De grâce, Edouard, mon fils !...
» mon ami!... — Le sort en est jeté...
» laissez-moi, madame.... laissez-
» moi. »

Ce n'est plus cet homme doux et sage qui fixe à la fois l'estime et l'amour; c'est un furieux capable de se porter à toutes les extrémités. Il s'échappe, il monte à cheval, il arrive à Paris. Il se fait donner un cabinet dont la croisée domine sur celles de M.*** : il demande successivement

trente mets, et ne touche à aucun. Les garçons ne peuvent s'empêcher de marquer leur étonnement. « Je veux » rester ici ; j'y veux rester jusqu'à la » nuit. Voilà de l'or ; qu'on me laisse. »

La journée s'écoula en observations inutiles, en réflexions de toute espèce. Tantôt il justifiait Caroline, tantôt il l'accusait. L'amour, la haine, la jalousie, la confiance, se succédaient rapidement. Il réunissait tous les extrêmes, et ne savait à quoi s'arrêter.

Au déclin du jour, il descend, il gagne la rue et va s'asseoir sur un banc de pierre, à la porte de l'hôtel. Le plus grand calme y régnait ; pas le moindre mouvement qui annonçât un prochain départ, et il était neuf heures ! Déjà il maudissait celui qui lui avait écrit ; déjà il se promettait de le découvrir et il jurait de venger sur lui les tourmens dont, pendant douze heures, il n'avait cessé d'être la proie.

Une sorte de paysan vient frapper à la porte, entre, et ressort un quart d'heure après. Aussitôt Edouard entend du bruit dans les écuries; le pas des chevaux fait résonner le pavé; une voiture roule... M.*** va partir; il n'est plus possible d'en douter. Edouard court, vole; il entre à l'auberge où il a laissé son cheval; il saute en selle; il va comme la foudre, il arrive au hameau, déterminé à surprendre M.*** et Caroline; à leur reprocher et leur conduite coupable, et l'abus cruel qu'ils font de sa crédulité. Il les confondra, il les courbera dans la poussière, ou, s'ils osent joindre l'audace au crime, il en tirera la plus terrible et la plus éclatante vengeance.

Sa mère tremblante veut en vain l'arrêter. Elle se repent amèrement de ne pas lui avoir laissé suivre son premier mouvement. Communiquer

cette lettre à Caroline, innocente, ou coupable, c'était lui imposer au moins la nécessité d'être circonspecte. Edouard, trompé, était heureux encore, et maintenant, il peut se perdre... réflexion trop tardive !

Il est dans les bosquets; il a des pistolets dans ses poches; il écoute, il attend.

Le bruit des fouets frappe d'abord son oreille. Bientôt de violens coups de marteau à la principale entrée annoncent qu'on n'use pas du moindre mystère, qu'on ne croit pas en avoir besoin. M.*** entre dans les jardins... et un homme l'accompagne !

Que penser de tout ceci ? Si quarante ans de vertus publiques ne sont en effet que duplicité, hypocrisie, s'expose-t-on à en perdre le fruit en un instant, et le vice, lorsqu'il veut se cacher, s'entoure-t-il de confidens ?

Edouard commence à se posséder,

et cependant il suit M.***, qui se rend effectivement chez François.

Caroline paraît en même temps, et elle a une femme avec elle. Edouard étudie les formes, la démarche... C'est Mlle Lori. Si cette fille est dans le secret, pourquoi s'échapper clandestinement de chez soi? pourquoi risquer d'être rencontrée, compromise, lorsqu'il est si facile......

Les yeux d'Edouard s'ouvrent. Il ne voit plus dans cette aventure qu'une trame infernale qu'il ne pénètre pas encore. Il jette ses armes; il s'élance dans la maison de François; il est aux pieds de Caroline; il s'accuse, il se repent, il demande grâce.

Caroline, François et M.*** étonnés, interdits, se parlaient, se répondaient sans se comprendre : l'apparition d'Edouard, ses regrets, ses prières ajoutèrent à leur stupéfaction. On parvint enfin à s'expliquer et à s'entendre.

Le paysan qu'Edouard avait remarqué, était porteur d'un billet conçu en ces termes : « Le vénérable François,
» attaqué mortellement, n'a plus que
» quelques instans à lui. Il désire faire
» à M. *** des révélations importan-
» tes, qui intéressent essentiellement
» Mlle Luceval. Il n'y a pas une mi-
» nute à perdre. »

Caroline travaillait avec Mlle Lori. On a tant à faire la surveille d'un mariage ! Une voix inconnue lui avait crié à travers ses persiennes : « M.***
» vient de perdre toutes ses places. Il
» est poursuivi, fugitif. Il veut vous
» voir encore avant de s'expatrier.
» Allez chez François. »

Caroline et M. *** avaient été entraînés par leur sensibilité ; mais Edouard, comment avouera-t-il qu'il a cru son amie coupable, et comment le dissimuler ? Cette malheureuse lettre lui fût-elle parvenue à minuit, c'est à Caroline qu'il devait la remettre, c'est

chez elle qu'il fallait aller. Epier ses démarches, la suivre chez François, y entrer avec elle, c'est croire le délateur, c'est la mépriser, c'est se perdre à jamais dans son esprit.

Il venait de passer de la situation la plus violente à un profond accablement. On attendait qu'il parlât. Qu'était-il venu faire chez François au milieu de la nuit? Sans doute il avait été abusé comme les autres; mais de quel moyen s'était-on servi envers lui?

Il avait eu la noble franchise de s'accuser; il eut le courage de tirer cette lettre, et de la remettre à Caroline elle-même, sans dire un mot pour se justifier. Il attendait tout de l'indulgence de celle à qui il allait consacrer sa vie. Pendant qu'elle lisait, il cachait sa honte, son trouble, sa rougeur, en se couvrant le visage de ses mains.

L'aimable fille s'avança vers lui sans rien perdre de sa sérénité. Elle le regarda avec cette expression de tendresse

si propre à le rassurer. « Edouard,
» vous m'avez fait le plus cruel ou-
» trage ; mais on avançait des faits
» positifs, et je conçois qu'il est des
» circonstances où l'homme délicat
» peut mettre son honneur au-dessus
» de son amour. Mon ami, revenez à
» vous, reprenez courage, c'est Caro-
» line qui vous parle, qui n'a pas de
» ressentiment, qui ne peut que vous
» aimer.

» Apprenez, jeune homme, lui dit
» M.***, à ne jamais croire aux appa-
» rences. Plus maître de vous, vous
» vous seriez borné à me voir entrer
» ici avec mademoiselle. Vous l'au-
» riez méprisée, abandonnée ; vous
» auriez déchiré le cœur le plus sen-
» sible, et c'est ce que voulait votre
» ennemi.

» Comparons les deux écritures...
» c'est la même absolument. Il n'est
» pas difficile de deviner la main qui
» a conduit tout cela ; mais l'agent

» dont on s'est servi, quel est-il?
» Voilà ce que nous ignorons, et ce
» qu'il faut découvrir. — Mon digne
» protecteur, laissez tomber cette af-
» faire dans l'oubli : le méchant n'est-il
» pas assez puni par le souvenir du mal
» qu'il a voulu faire? — Mademoiselle,
» vous intercédez pour quelqu'un qui
» ne vous a ménagée dans aucune cir-
» constance : vous faites votre devoir;
» je remplirai le mien. Retirons-nous
» et demain nous nous réunirons,
» comme s'il ne s'était rien passé d'ex-
» traordinaire ici. Pour arriver au
» résultat que je me propose, il
» faut être impénétrables. »

Caroline voulut insister : M.*** déploya toute sa fermeté. Ce n'était plus l'ami, le protecteur de la jeune personne et d'Edouard ; c'était l'homme en place, cherchant, poursuivant les coupables, juste comme la loi, mais sévère comme elle.

Son valet de chambre le conduisit

à la maison qu'il avait au hameau. Il y passa le reste de la nuit. Il réfléchissait aux moyens qu'il emploierait, et il n'en trouvait aucun. Mais Mlle Lori réfléchissait aussi de son côté. Depuis plusieurs jours, Caroline n'avait rien fait, rien dit ; elle n'avait vu, elle n'avait entendu que ce qui se rapportait à son amour. Mademoiselle Lori ne perdait rien, parce qu'elle entrait dans les détails de ménage, et elle voyait juste, parce que sa tête était calme. Elle avait remarqué les assiduités de Lafleur auprès d'Angélique; elle avait prévu un mariage, et elle ne savait à quoi attribuer une absence de deux jours, à laquelle cependant elle ne s'était pas arrêtée : les amours de M. Lafleur l'intéressaient peu. Les événemens de la nuit fixèrent ses idées.

Elle soupçonna que la tendresse de cet homme pouvait être feinte, et n'être qu'un prétexte pour épier ce qui se passait chez Mlle Luceval ;

il n'était plus difficile de pressentir l'emploi de son temps depuis qu'il n'y avait paru.

Une réflexion d'un genre plus sérieux encore se présenta elle, et l'agita fortement. Elle pensa que le méchant déjoué peut ne pas s'effrayer d'un crime capital. Elle trembla pour Caroline, et sans lui rien dire de ses alarmes, ni de son projet, elle alla trouver M.***, qui fut frappé de la justesse de ses observations.

Il était présumable qu'on avait fait disparaître Lafleur, et il était difficile de le trouver, sans donner à cette affaire une publicité déshonorante pour toute une famille. M.*** voulait punir; mais il désirait ne frapper que les coupables.

Il avait un cocher vieilli à son service, et qui avait contracté des habitudes dans la maison Luceval, lorsque son maître la fréquentait. On lui fit la leçon, et il alla simplement de-

mander des nouvelles de son ami Lafleur, bon vivant, qu'il regrettait de ne plus voir aussi souvent qu'il le désirait. Lafleur, très-tranquille, parce qu'il ignorait qu'on se fût expliqué, Lafleur attendait, ainsi que sa maîtresse, le résultat de leurs menées. Ils apprirent avec quelqu'étonnement que M.*** était resté au hameau, et la visite du cocher ne laissa pas de les inquiéter un peu. Cependant, Lafleur, accoutumé à payer d'effronterie, fut le premier à proposer la matelotte : il comptait faire jaser son camarade.

Ils étaient à peine sortis de l'enclos, que deux gendarmes, en habit bourgeois, les joignirent, déclinèrent leur qualité, notifièrent à Lafleur qu'il eût à se rendre chez M.***, et que pour éviter l'éclat, il marchât vingt pas derrière le premier d'entr'eux, tandis que le second suivrait à une égale distance. Lafleur voulut résister; deux canons de pistolets, dont la bouche

lui menaçait les yeux le rendirent docile. Il obéit, en disant que lorsqu'on ne se reproche rien, on peut paraître devant tout le monde.

M.*** lui fit quelques questions d'un ton propre à l'intimider, et le drôle ne se déconcerta point. Il répondit qu'il avait, à la vérité, fait sa cour à Mlle Angélique, parce qu'elle lui avait plu; qu'il avait cessé de la voir, parce qu'il avait cessé de lui plaire, et qu'il avait passé ces deux derniers jours à faire auprès de madame son service habituel. « Ecrivez à Mme Lu-
» ceval qu'elle se donne la peine de
» venir me certifier la chose, et si
» vous avez dit vrai, on vous rendra
» la liberté. — Mais, monseigneur,
» ne serait-il pas plus simple...... —
» Ecrire, ou l'exposition et les fers :
» choisissez. »

Lafleur ne se souciait pas d'écrire, et vous en savez la raison. Les gendarmes tirèrent de leur poche cer-

tains instrumens qui ôtent jusqu'à la liberté de manger, et Lafleur sachant très-bien qu'il ne pouvait lui arriver rien de pis que ce dont M.*** l'avait menacé, essaya de conserver l'usage de ses mains en contrefaisant son écriture.

Vous pressentez avec raison qu'il l'avait contrefaite dans les deux épîtres; il cherchait, cette fois, à donner à ses caractères une forme et une inclinaison différentes. Il y réussissait assez bien, mais il y mettait du temps. On le força d'écrire sous la dictée, et les trois écritures n'offrirent que des traits de ressemblance qui n'avaient rien de très-frappant.

Il était évident que des deux manières qu'il avait employées en présence de M.***, une au moins n'était pas la sienne. Il avait donc des raisons de la cacher; il ne put rien répondre à cet argument; il commença à perdre la tête, et, pressé de questions et de

menaces, il avoua tout. Il se déclara l'auteur de la lettre et du billet. Le prétendu paysan qui était allé à l'hôtel, était un coquin de ses amis; c'est lui qui avait parlé à Caroline à travers ses persiennes, et il était maintenant à l'office, en attendant de nouveaux ordres de Mme Luceval.

On fut aussi prendre cet homme; on le mit avec Lafleur dans une voiture préparée à petit bruit dans une arrière-cour; on baissa les stores, et on les mena à Bicêtre.

Madame Luceval ne voyait pas rentrer ses gens; elle avait aperçu Edouard et sa mère, l'air calme et serein, suivant l'allée qui conduisait chez Caroline. Certains pressentimens l'agitèrent; elle brûla toutes ses notes; depuis que le mariage était arrêté, elles ne pouvaient être d'aucun usage, notamment celle qui avait rapport au tableau: ceux qui se dévouent à l'hymen, peuvent invoquer l'amour; mais la

malignité de la rédaction déposait contre les intentions de la dame.

M.*** n'avait pas besoin de nouvelles preuves. Il se rendit chez Mme Luceval et lui parla en homme convaincu.

« Le plus cruel supplice des méchans, est d'être forcé d'applaudir
» au bonheur de ceux qu'ils ont persécutés. » Madame Luceval voulut interrompre... «Voilà le procès-verbal des dépositions de vos complices ; il est en règle ; je peux vous
» perdre; taisez-vous. Je ne viens pas
» ici pour vous entendre, mais pour
» vous donner des ordres.

» Demain on viendra vous prendre,
» et vous vous laisserez conduire.
» Vous présenterez votre fille à M.
» Ducoudrai : je veux qu'il la reçoive de vos mains.

» Après la célébration, vous signerez votre séparation absolue d'avec
» votre mari : l'acte sera prêt. Vous

» partirez aussitôt, et vous irez cacher, » à soixante lieues de Paris au moins, » votre infamie et vos remords, si » vous êtes susceptible d'en avoir.

» Jusqu'à ce que le patrimoine de » votre mère soit dégagé, vous vivrez » d'une pension modique, que j'enga- » gerai les jeunes époux à vous as- » surer.

» Vous avez entendu mes volon- » tés; gardez-vous de vous en écar- » ter: n'oubliez pas que vous m'avez » donné des armes contre vous, et » que je ne m'en déssaisirai jamais.

» M. Luceval, c'est à votre impar- » donnable faiblesse qu'il faut impu- » ter une suite de fautes, que vous pou- » viez, que vous deviez prévenir. Qui » fait sentir son autorité à sa femme, » est un tyran ; qui n'est pas maître » chez lui, est un sot.

» Mademoiselle, vous êtes la seule » à plaindre. Victime d'une éducation » vicieuse et d'exemples dangereux,

» vous devez sentir la nécessité de
» rectifier votre caractère et votre
» jugement ; vous n'aviez que cette
» voie pour vous rendre digne de
» quelqu'intérêt. Je vous verrai quel-
» quefois ici, où vous resterez avec
» votre père, et je m'empresserai de
» vous être utile dès que vous l'aurez
» mérité. » Il sortit.

Madame Luceval soupira, pleura et ne s'emporta point. Ce n'est pas qu'elle n'y fût très-disposée; mais ce procès-verbal!... et puis son mari ne pouvait manquer d'être touché de ses pleurs ; il avait toujours été bien avec Caroline et François; ils pouvaient tout sur l'esprit de M.***, et, Luceval attendri, le reste allait de suite.

Mais le mari, tout à l'idée d'être affranchi dans vingt-quatre heures, sans avoir fait la moindre démarche, sans s'être mêlé de rien, sans être exposé aux reproches et aux criailleries, le mari, trop heureux, donnait

très-peu d'attention aux larmes de sa femme. Elle sentit enfin que, depuis des années, elle n'inspirait plus que la crainte, et ce lien-là tend à rompre, en proportion qu'il est serré.

Mademoiselle Julie répétait les dernières paroles de M.***. Ce qu'il pouvait lui procurer de plus agréable, ce qu'il entendait sans doute, c'était un mari, et Edouard n'était pas le seul bel homme qu'il y eût au monde. Cette idée d'un prochain mariage la faisait sourire involontairement, et la touchait plus que la douleur de Mme Luceval, qui s'aperçut encore qu'une mère, qui a perdu l'estime de ses enfans ne doit plus compter sur leur affection.

Il fallait, à la vérité, que la petite personne refondît son caractère, et se formât le jugement: elle ne savait trop comment s'y prendre, mais elle se proposa de demander des conseils à sa sœur, et c'est ce qu'elle pouvait faire de mieux.

Le lendemain, dès le matin, l'amitié, la gaîté, le bonheur et l'amour étaient réunis chez Caroline. Elle était habillée avec la plus grande simplicité. Etait-ce réellement modestie, ou savait-elle qu'une mise trop recherchée nuit même à la beauté? Voilà ce qu'on ne m'a pas dit.

On sortit en ordre pour aller prendre la famille Luceval, au son du violon et du galoubet. Chaque coup d'archet donnait une crispation de nerfs, vous savez à qui. Il fallut cependant paraître et se montrer décente. Luceval, lui, était vraiment bien aise du bonheur de sa fille aînée, et Julie avait vu d'un coup d'œil trois ou quatre jeunes gens assez bien tournés, qu'elle se promettait de fixer à son char, en attendant les avis de sa sœur.

M.*** conduisait la jeune épousée d'un air galant et satisfait. Il n'en était pas moins à ce qu'il avait résolu. Il ne fit grâce de rien à Mme Luceval.

Il invita, à haute voix, Edouard à lui présenter la main. Il n'y eut pas moyen de reculer; il fallut accepter le bras de celui qu'on eût voulu voir à.... et marcher en tête de la file. Le bonhomme Luceval offrit le sien à Mme de Surville; François s'appuyait sur celui de Marguerite, et tous deux pleuraient de joie. Deux jeunes gens s'emparèrent de Julie. Je ne sais pas trop quel rang prirent le président, Duval, le chanteur et les autres : mais cela est assez indifférent, n'est-ce pas?

Le cortége défila au bruit des canardières et des *bravo* des paysans, chamarrés de rubans de toutes les couleurs. On arriva au lieu préparé pour la cérémonie. Edouard s'était rapproché de sa jeune amie, et Mme Luceval s'était cachée dans la foule: elle espérait être oubliée. M.*** la rappela d'un coup d'œil. Elle ugea qu'il était au moins inutile

d'emporter en partant un ridicule de plus. Elle trouva le moyen de sourire, en présentant Caroline à son époux et au célébrant. La jeune personne fit une grimace qui parut difficile à interpréter ; mais on a su depuis que sa mère lui avait serré un peu vivement le bout des doigts.

Tout est terminé. Les époux sont irrévocablement unis, et on lit dans tous leurs traits le plaisir qu'ils éprouvent à l'être. Pendant qu'on les entoure, qu'on les félicite, qu'on les embrasse, Mme Luceval, humiliée de toutes les manières, va signer l'acte qui la sépare à jamais du plus faible, mais du meilleur des hommes. Elle monte en voiture, elle part, et n'ayant plus rien à redouter, elle jura, dit-on, et d'une manière très-prononcée : je ne garantis pas le fait.

Cette noce se passa comme toutes celles où on célèbre l'union de deux jeunes gens assortis. Ceux-ci se trou-

vèrent au mieux de la journée, et ils convinrent franchement que la première nuit leur parut délicieuse. Si vous conservez un souvenir agréable de la vôtre, renouvelez-la en finissant cet ouvrage : il aura du moins quelqu'utilité.

Caroline aima Edouard toute sa vie, et le rendit parfaitement heureux. Edouard eut bien, par-ci, par-là, quelque tentation d'être infidèle; mais il se disait qu'on ne peut aimer qu'une amie, et que la meilleure qu'on puisse avoir, c'est sa femme... quand elle est bonne. Cet exemple est très-rare, et voilà pourquoi je le cite.

François eut encore la satisfaction de tenir dans ses bras l'enfant de Caroline ; il le berçait, comme il avait fait des autres; il se berçait lui-même dans l'espoir de l'élever ; mais...

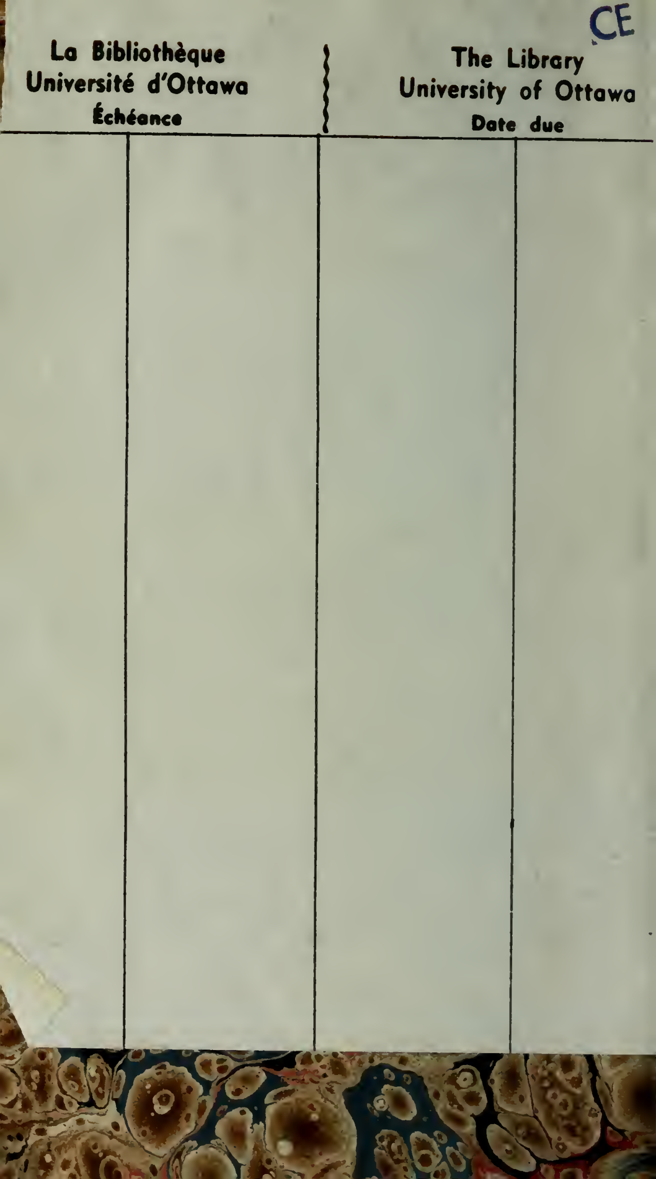
M.*** céda enfin aux importunités de Julie, et il la maria. Il s'en repentit, et elle aussi. Son mari fut celui

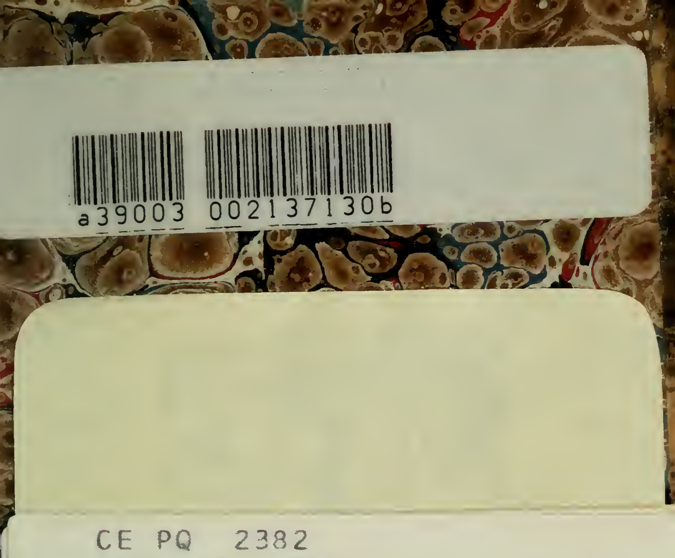
des trois qui eut le plus de sujet de se plaindre. Ce n'est point parce qu'il est rare, que je cite cet exemple-ci.

Tous les braves gens avec qui je viens de vous mettre en relation, moururent les uns après les autres. C'est malheureux, j'en suis fâché comme vous; mais qu'y faire? Consolez-vous comme moi, en pensant qu'après la consommation des siècles, nous les retrouverons dans la vallée de Josaphat, ce qui est infaillible.

Et comme nous aurons là tous nos organes, ce qui est encore incontestable, et que je conserverai probablement la manie de conter, puisque je serai absolument le même, je vous ferai l'histoire du fils de Caroline, qui pourra vous amuser, quand vous serez las de jouer de la trompette; car, quoi qu'on en dise, jouer de la trompette pendant toute une éternité, et sans reprendre haleine, c'est bien long.

FIN.




a39003 002137130b

